

Y 4/23  
2

---

Ye

1629

SVYTE DES  
MARGVERITES

DE LA MARGVERITE

DES PRINCESSES,

TRESILLVSTRE

ROYNE

DE

NAVARRRE.



A LYON,  
PAR IEAN DE TOVRNES.

M. D. XLVII.

*Avec Privilege pour six ans.*



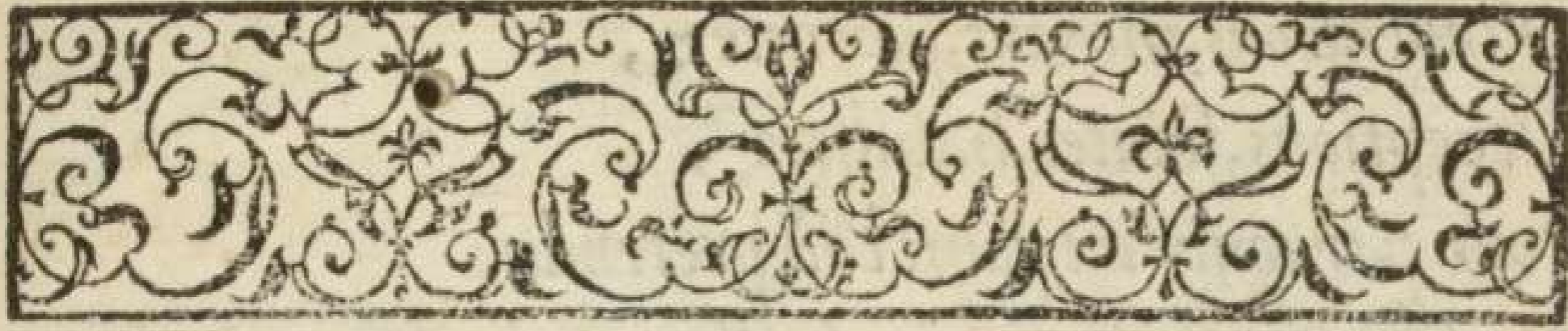
A tresillustre & tresvertueuse Princesse  
Madame Iane Infante de Nauarre.

M. S C.

*La Marguerite, ou la celeste Aurore*  
De ses couleurs print l'imitation,  
S'esclot icy en la perfection,  
Qui saintement ce Monde emperle & dore:  
Et de la France ainsi le nom decore,  
Que par Chrestienne, & rare inuention,  
Discours diuins, & haulte affection  
Avec le Ciel la Terre en Dieu l'adore.  
Dont du Soleil de ses vertus le lustre,  
Maugré le temps, illustrera tout aage  
Par eternelle & heureuse memoire,  
A celle fin que vous, Princesse illustre,  
Estant Miroir de sa Royale image,  
Soyez aussi image de sa gloire.







L'HISTOIRE  
DES SATYRES,  
ET NYMPHES  
DE DYANE.



*E mal qui est l'absence de tout  
bien,  
Et qui se peult hors de tout nom-  
mer rien :  
Qui n'est creé, ne fait : Car le fa-  
cteur*

*De tout, n'est point de mal, & vice autheur.  
Ce rien, lequel hors de tout fault vuyder,  
N'est plus qu'un vain, menteur, & Faux cuyder,  
Lequel produit un depraué desir  
Dessous l'esperoir d'un incongnu plaisir.  
Et n'ont Cuyder, Desir, ny esperance,  
Nul fondement, qu'aveuglee Ignorance.  
Ce mal icy, receu au cœur des hommes,  
Au plus profond ha engendré grands sommes*

D'inventions, moyens, subtilitez,  
 Deceptions, feintes, habilitéz,  
 Pour paruenir au poinct ià pretendu,  
 Du bien, non bien, si bien feust entendu.  
 Dont le desir, par espoir, sans propos  
 Oste la paix de l'homme, & le repos.  
 Et si traual ha du commencement,  
 Ne pensez pas moindre en fin le tourment:  
 Car arriué à la fin, ou il pense  
 De tous ses maux auoir la recompense,  
 Son espoir vain, sans congé l'abandonne,  
 Son fol desir tant de traual luy donne,  
 Qu'en lieu d'auoir grand' ioye de sa prise,  
 Maudit le iour, l'espoir, & l'entreprise,  
 Comme verrez en la presente histoire:  
 Ou ie pretens p'aindre en vostre memoire  
 (Dames d'honneur) des hommes la malice,  
 Et leurs regrets, quand par vertu, leur vice  
 Est surmonté: ioint aussi qu'ignorance  
 Du mal, couuert soubz honnestre apparence,  
 Souuent deçoit celles qui n'ont apris,  
 Que prendre peult celuy, que lon ha pris.  
 Et que vertu d'ignorance guydee,  
 En fin, des Dieux est bien souuent aydee.



**V**N iour trescler, que le Soleil luysoit,  
 Et sa clarté vn chacun induysoit  
 Chercher les boys, hauls, fueilluz, & espais,  
 Pour reposer à la frescheur, en paix.  
 Faunes des boys, Satyres, Demydieux,  
 Sceurent pour eux tresbien choisir les lieux  
 Si bien couuerts, que le chault en rien nuire  
 Ne leur pouuoit, tant sceust le Soleil luyre.  
 Sur le liēt mol, d'herbette, espesse & verte,  
 Se sont couchez, ayans pour leur couuerte,  
 Vne espesseur de branchettes, yssues  
 Des arbres verds, iointes comme tyssues,  
 Et aupres d'eux (pour leur soif estancher)  
 Sailloit dehors d'vn cristallin rocher,  
 Douce & claire eau, tresagreable à voir,

Qui d'arroser le lieu faisoit deuoir,  
 Mais en voulant courir par les preries,  
 Gros Dyamans, & riches pierreries  
 Luy faisoient tort, & à son cours iniure,  
 Dont il sailloit d'entre eux si doux murmure,  
 Que les lassez du chault, par terre mis,  
 Furent soudain d'un tel somme endormis,  
 Que long repos, sous Cedres & Cypres,  
 Leur amena un tel resueil apres,  
 Que rix & ieux, dont ilz feirent assez,  
 Monstrerent bien, qu'ilz estoient delassez.  
 A ce resueil, leur faim point ne tenterent,  
 Ne de l'eau pure ilz ne se contenterent,  
 Mais de fort vin, du far de Silenus,  
 Lors se sont paints ces Satyres cornus,  
 Dont la chaleur, qui brusloit leurs entrailles,  
 Entrepreneurs les fait de grands batailles.  
 Non contre Mars, pas n'ont la hardiesse,  
 Mais ouy bien contre la grand' Deesse  
 Dyane chaste, & contre ses pucelles.  
 Parquoy l'un dit, qu'estre separé d'elles  
 En ces beaux lieux, en ce temps gracieux,  
 Pleins de plaisirs, & biens delicieux,  
 Leur estoit mort, & tourment importable.  
 Mais que nous est (disoyent ilz) profitable  
 D'estre sains, forts, abondans en tous biens,

Quand

Quand celuy seul, sans lequel ne sont riens  
Les autres tous, nous default maintenant?  
A ce mot là, chacun incontinent  
Cria, il fault sans plus de temps attendre,  
Ou par amour, ou bien par force en prendre.  
Mais vn vieillard, tout gris, bien entendu,  
Les ha fait taire, & leur ha respondu:  
Enfans, amys, pensez à cest affaire,  
Et ne cuydez chose legere à faire,  
De force user sur celle qui commande:  
Car vous scauez que Dyane la grande  
Ha tel pouoir, que si vous approchez  
De son tropeau, & la moindre touchez,  
Son coup diuin vous fera tost sentir,  
Tant que trop tard viendra le repentir:  
De les penser par voz viues raisons,  
Par long seruir, prieres, oraisons,  
En fin gaigner, iusqu'à mettre en oubly  
L'honneur, duquel leur cœur est anobly,  
Vous perdez temps: car si bien sont apprises,  
Que par parole elles ne seront prises.  
Mais il y ha vne seule science  
Pour deceuoir, c'est d'auoir patience,  
Dissimulant du tout l'affection,  
Que vous portez, & par grand' fiction,  
Fuir les boys, ausquelz elles se tiennent,

Prez, & ruisseaux, ou elles vont, & viennent,  
 Sans plus les voir, ne plus les pourchasser,  
 Et les laissant sans crainte, prou chasser.  
 De voz costez, prenez voz passetemps  
 A mille ieux, ainsi que gens contents:  
 Et si de loing vous viennent regarder,  
 Reculez vous, laissez les hazarder,  
 De s'approcher du lieu, ou soubs le ieu,  
 Pourront trouuer (sans y penser) le feu,  
 Qui peu à peu, par vn desir d'ouyr,  
 Vous pourra bien d'elles faire iouyr.  
 Plus tost ne fut ce conseil recité,  
 Que chacun dit, il ha dit verité.  
 Alors ont fait leur coniuuration,  
 Mettans à fin leur conspiration,  
 Qu'vn chacun d'eux feroit tout son deuoir,  
 Par trahison, de vaincre, & deceuoir  
 Celles, par qui leur force est impuissance,  
 Et leur raison trop congneue ignorance.  
 Or ont leurs cœurs (ce semble) contentez  
 D'estre remplis de faulses voluntez.  
 Le desespoir de iamais n'estre aymez,  
 Les ha ainsi de fureur enflammez.  
 Il ne leur chault de faillir à leurs esmes,  
 Ayans du tout satisfait à eux mesmes:  
 Et vont disant, qui ne peult faire amye,

Iouysse

Iouyffe donc de l'aymee ennemye.  
 Courans s'en vont, en remplissant les boys  
 De leurs chansons, & tresplaisantes voix,  
 Que lon oyoit iusques dela la pree,  
 Ou la Deesse estoit sur la vespree,  
 Venue au bort, & soubs les verds Sapins,  
 Soubs cabinets de flouris Aubepins,  
 Pour reposer son corps laz s'estoit mise,  
 Et au mylieu de ses vierges assise,  
 En leur faisant de la chasse records,  
 Et du grand Cerf, portant dixhuit cors,  
 Qu'elle auoit pris : leur disant qu'exercice  
 Estoit la mort, de tout peché & vice:  
 Les exhortant de si bien se garder,  
 Que le Soleil peussent bien regarder:  
 Car sans rougir, ny honte receuoir,  
 L'œil chaste & pur, ne craint point de le voir  
 Ny d'estre veu, ny de luy ny du monde:  
 Mais l'œil meschant dont le cœur est immunde,  
 Quand il se fault au cler Soleil monstrier,  
 Ne se peult tant couvrir ny acoustrer,  
 Que verité ne luy paingne en la face,  
 Le meschant cas qui son honneur efface.  
 En ce disant, la main soubs son chef meit:  
 Et en dormant les Vierges endormit.  
 Le grand travail leur causa vn sommeil,

Auquel nul bruit n'apporte le resueil:  
 Car si profond estoit & si pesant,  
 Que bruit ou son, feust il triste ou plaisant,  
 Ne l'empeschoit: dont la plus trauaillee  
 Estoit plus forte à estre resueillee:  
 Celles qui moins de labeur auoyent pris,  
 Furent plus prompts au resueil les esprits:  
 Parquoy de cinq sur l'herbette estendues,  
 Furent les voix plaisantes entendues,  
 Des Dieux cornus, qui rompsans leur dormir  
 Feirent leurs cœurs soudainement fremir,  
 Tant de la peur d'estre par eux surprises,  
 Que du plaisir. Lors (comme mal apprises)  
 Le lieu heureux pour reposer laisserent,  
 Et au travail malheureux s'auanserent:  
 Du bout des boys les doux chants escoutans,  
 Veirent pres d'eux les Satyres chantans,  
 D'elles si pres que de peur s'arrestèrent.  
 Eux les voyans à fuyr s'apprestèrent,  
 Disans tout hault, fuyons, Dyane est là.  
 Elles ryans en entendant cela  
 Creurent pour vray qu'aupres de leur maistresse  
 N'eussent osé leur faire ennuy ou presse,  
 Qui fait leurs pas en silence mouuoir,  
 Pour les cuyder tromper & deceuoir.  
 Ce cuyder là, fut d'eux mieux apperceu,

Que



Que ne fut pas d'elles le cœur deceu,  
Dont en cuydant decevoir, les deceües  
Dedens le pré bien auant sont yssues.  
Eux les voyans peu à peu approcher  
Se vont asseoir, & les cordes toucher  
Des instrumens, & les Fleustes sonner.  
Doubles Flageolz faisoient lors raisonner,  
Avec les voix, & sans faire semblant  
Des decroeurs, ilz vont les cœurs emblant.  
Les cœurs saisissez de si plaisans accords,  
Sans y penser approcherent les corps  
De celles qui parauant eussent craint  
De regarder vn de ces Cornus paint:  
Mais le plaisir vsant de sa puissance,  
De leur danger leur osta congnoissance.  
L'une disoit à l'autre, retournez  
Ou fuyez vous? Ilz ont les doz tournez,  
Regardez les, nul d'eux ne nous regarde,  
Approchons nous, d'auoir mal n'auons garde,  
A leurs doux chants ilz sont trop amusez,  
Et ne sont pas si folz, ny abusez  
De nous toucher: car croyez qu'ilz ont crainte  
De courroucer nostre Dyane sainte.  
Ilz sont meilleurs, que nous ne les pensons.  
Or escoutons leurs plaisantes chansons,  
Oyez leurs voix, leurs diminutions,

Oyez

Oyez des gens les fortes passions,  
 Oyez leurs voix, leurs accords, leur mesure,  
 Vn iour icy vn moment ne nous dure.  
 Pour mieux ouyr, chacune s'est assise  
 Dessus le pré, estimant à sottise,  
 D'auoir tant craint, & si long temps en peur,  
 D'un tel plaisir, qui ressuscite vn cœur.  
 Et faisoit bien là chacune son compte,  
 De ne laisser iamais plaisir, pour honte.  
 Apres auoir les chansons bien ditees,  
 Sur le verd pré longuement escoutees,  
 Ces Dieux chantans, pensans leur gaing certain,  
 Dirent vn son plus plaisant & hautain,  
 Et si treshault ilz ont sonné vn bransle,  
 Qu'une chacune en s'esleuant s'esbransle,  
 Et à danser toutes mettre se vont,  
 Monstrans que point d'effroy ne crainte n'ont,  
 Sautans, dansans, par excessiue ioye,  
 Nulle n'y ha qui son ennemy voye.  
 Eux qui n'ont rien perdu pour leurs doux chants,  
 Des faux desirs, de leurs cœurs tant meschants,  
 En les voyant plus pres d'eux approcher,  
 Moins font semblant de les voir ny chercher.  
 O la douceur, ô la sagesse feinte!  
 O l'abstinence & bonté de contrainte!  
 O faux semblant, destruction des ames,

Qui

Qui scauez bien seduire simples femmes!  
 Simplicité d'ignorance conduite,  
 Souuent auez (sans y penser) seduite.  
 Ou allez vous? (poures vierges) helàs  
 Voyez vous point que vous tombez es laz  
 De ceux qui n'ont autre soing dens leurs cœurs,  
 Qu'estre de vous & voz honneurs vainqueurs?  
 Helàs, ou est Dyane vostre dame?  
 Ou est la peur d'acquérir d'elle blasme?  
 Leuez en hault ceste veüe abaissee:  
 Voyez le lieu ou vous l'auetz laissee  
 Des ennemys bien pres & d'elle loing,  
 Tard vous pourra secourir au besoing:  
 Considerez comme à ce plaisant ieu,  
 Plaisir vous ha tirees peu à peu.  
 Ou est la peur des Satyres cornus?  
 Osez vous bien regarder leurs corps nuds?  
 Osez vous bien approcher leur repaire?  
 Ce que iadis vous n'eussiez osé faire.  
 Est mort en vous le chaste enseignement  
 De vous garder solicateusement  
 De ces trompeurs? tant seulement d'ouyr  
 Leurs plaisans sons, ne vous en resiouyr,  
 Que si souuent Dyane la diuine  
 Vous exhortoit, & que d'œil ny de mine,  
 Ne vous aduinist de leur donner attrait,

Car

Car dangereux en estoit le retrait.  
 Tant bien vous ha d'Amour dit les merueilles,  
 Et que plus tost ha gagné les oreilles  
 Par vn plaisir, couuert d'honesteté,  
 Que l'œil n'estoit à l'oreille arresté,  
 Et qu'en ayant l'œil & l'oreille ensemble,  
 Il n'y ha cœur si chaste qui ne tremble.  
 Que pensez vous? irez vous plus auant?  
 Auez vous mis ainsi l'honneur au vent?  
 Làs retournez & plus cy n'attendez,  
 Et ceste voix de Dyane entendez,  
 De qui l'Esprit (en songeant) bien fort crie,  
 Làs retournez mes filles ie vous prie.  
 Mais tout ainsi qu'un corps yuré de vin  
 Ne peult iuger rien qui soit de diuin,  
 Ayant perdu voix, ouye & parole:  
 Ainsi aduint à ceste bende folle,  
 Qui sans ouyr ne penser rien de bien,  
 Ont approché de leur mortel lien.  
 Ces Dieux voyans desia l'heure venue,  
 Que chacun pense auoir s'amyne nue,  
 Cessans leur voix ont tous ietté par terre  
 Leurs instrumens pour commencer la guerre:  
 Elles saultans n'ouyrent plus nul son,  
 Mais aux Cornus veirent changer façon.  
 Car leur douceur en rigueur fut tournée.

O la cruelle & piteuse iournee!  
Pour euader leurs mains pensent fuyr,  
Eux en courant pensent d'elles iouyr.  
Courir les fait le mal qui se doit craindre,  
Suyure les fait l'amour qui peult contraindre.  
Crainte & amour font chacune leur course.  
Helàs venez Dyane à leur recourse,  
Vous estes loing, leurs ennemys sont pres:  
Despechez vous, venez y tout expres.  
Tous courent bien pour le commencement,  
Mais la force est de durer longuement.  
L'herbe trop haulte & la longue distance,  
Ayans perdu faueur & assistance  
De vous, en qui ont mis tout leur espoir,  
Leur ha osté toute force & pouoir.  
Ainsi s'en vont courantes & criantes,  
Celles qui sont de Dyane priantes:  
Et congnoissans leur corps n'estre assez fort.  
Chacune crie au secours de la mort.  
Droit au torrent grand & ineuitable,  
Ou finissoit ce pré tant delectable,  
S'en vont courant pour abreger leurs vies,  
Et n'estre point des ennemys rauies.  
Venans au bort gueres ne seiournerent  
Que bras & yeux vers le Soleil tournerent,  
Luy presentant en lamentation,

Et

Et treshaults cris leur desolation:  
 Car leur courir, leur travail & leur peine;  
 N'empeschoit point ny leur faute d'alaine,  
 De dire au long à Dyane en plourant,  
 Ainsi que font femmes qui vont mourant.  
 Si nous eussions (ô Deesse sans vice)  
 Failly vers toy par certaine malice:  
 Si dens noz cœurs fut le consentement  
 De n'obeir à ton commandement:  
 Si ceste amour de toy tant defendue,  
 Y fust par nous contre toy descendue:  
 Si nous auons ce grand crime commis,  
 De nous renger deuant tes ennemys.  
 Si nostre cœur n'estoit de chasteté  
 Plein, net & pur, ainsi qu'il ha esté,  
 Les yeux vers toy nous craindrions de leuer,  
 Sans te prier de nous vouloir sauuer:  
 Mais congnoissans que ta chaste rigueur,  
 De ta douceur n'empesche la vigueur,  
 Nous t'appellons à ceste heure à nostre ayde,  
 Ne voyans plus en terre nul remede.  
 Si nous t'auons par folie offensee,  
 Qui fut plus tost mise en fin que pensee,  
 En eslongnant la place trop heureuse  
 D'aupres de toy (ô Dame vertueuse)  
 Nous confessons ce peché estre tel,

Que

Que meritons de toy tourment mortel;  
 Duquel tourment ne te demandons grace:  
 Nous le voulons recevoir sur la place,  
 Ce que de toy voulons avant mourir.  
 Là, ce n'est pas de noz corps secourir  
 De l'aspre Mort ou les sacrifices:  
 Mais c'est que toy, en qui nous nous fions,  
 Par ton honneur vueilles sauuer le nostre,  
 Ne permettant que nostre mal plus oultre  
 Face son cours, mais arrester les pas  
 De ces meschans qu'ilz ne nous prennent pas:  
 Dix mille mortz nous sont plus agreables,  
 Que de tomber en leurs mains redoutables.  
 A ta bonté (dont sans cesse tu uses)  
 Nous supplions faire à toy noz excuses,  
 Et regarder que sommes ignorantes,  
 Icy, sans toy, comme brebis errantes:  
 En abaissant l'œil de ta grand' haultesse,  
 Voy qu'il n'y a en nous nulle finesse,  
 Et que le mal que n'auions esprouué,  
 Auons plustot que bien pensé trouué.  
 Là, comment peult vn chaste cœur douter,  
 Que soubz vn chant plaisant à escouter,  
 Soit tant de mal & de vice caché?  
 Qui penseroit que le cœur fust taché  
 D'aspre rigueur, ne voyant apparence,

b

Que

Que de douceur? Qui n'auroit esperance  
 De se garder, & l'honneur & la vie,  
 Deuant ceux là ou lon ne void enuie,  
 Ne signe aucun d'amour & de poursuite?  
 Plus tost monstrans grand' nonchalance & fuite.  
 Qui eust cuydé l'amour au cœur de ceux,  
 Qui de hanter Dames sont paresseux?  
 Qui eust douté auoir en leur cœur part,  
 Quand nous voyans s'ensuyoyent autre part?  
 On dit que l'œil est du cœur messenger,  
 Et qu'au parler est le plus grand danger,  
 Ceste leçon auons bien retenue,  
 Et n'est iamais leur parole venue  
 Iusques à nous: & de nous regarder  
 Se sont tresbien les traytres sceu garder.  
 Doit on fuyr n'estant point assailly?  
 Doit on iuger vn homme estre sailly  
 Hors de raison, sans auoir apparence?  
 Que peult iuger innocente ignorance,  
 Quand le rebours de leur cruelle fin  
 Monstré nous ont? & nostre cœur peu fin,  
 Pensant trouuer aupres d'eux seureté,  
 Acquis n'ha rien que malheureuseté.  
 Cecy disant, ne nous voulons fier,  
 Que noz raisons puissent iustifier  
 Nostre piteux & malheureux affaire:



Car enuers toy ne pretendons que faire  
 Humilier le regard de ton œil,  
 Et regarder par pitié nostre dueil,  
 Qui est si grand, si extreme & si fort,  
 Que plus ne peult. O diuin reconfort,  
 Nous sçauons bien qu'ignorance n'est digne  
 De nous courrir, mais ta bonté diuine  
 Par charité qui toutes autres cœuure,  
 Effacera le mal de ton chef d'œuure.  
 Nous ne voulons compter pour tous merites,  
 Sinon qu'à toy (encores tres petites,  
 Et du tout riens) auons esté vouees:  
 Tu nous retins, dont nous fusmes louees:  
 Souuienne toy qu'à ce commencement,  
 Tu nous nourris du laiēt tant doucement:  
 Et puis ainsi que la force croissoit,  
 Ta douce main chacune repaissoit,  
 D'herbe, de pain, & chair viande forte,  
 En nous donnant tous habitz à ta sorte.  
 Si à noz corps tu as pourueu si bien,  
 Donnant travail, & repos sans moyen,  
 Sans nous laisser par grand repos tomber,  
 Ny au travail extreme succomber,  
 A noz espritx as donné nourriture,  
 Bien congnoissant de chacun la nature:  
 Car des vertus que lon doit adorer,

Par toy n'auons nulle peu ignorer.  
Toutes vertus sont peintes dens ton Temple,  
En toy se peult de tout ce prendre exemple.  
Bref nous auons de toy tout bien appris,  
En qui tous biens sont encloz & compris.  
Apris? làs, non; mais ainsi qu'un festu  
Retire à soy l'ambre, ta grand' vertu  
Nous vnissant à toy nous rendoit telles,  
Que nous estions par ta grand' beauté belles;  
Promptes à bien par ta grand' diligence,  
Prudence ayant aussi par ta prudence;  
Fortes en cœur, par le tien inuincible,  
Et tout pouuant par ton puissant Possible:  
Ceste vnion de ta sainte presence,  
Ou tout honneur & richesse, & plaisance  
Trouué auons, nous satisfaisoit tant,  
Que de chacune estoit l'esprit contant.  
O le malheur, qui nous a separees  
De la vertu, dont tant fusmes parees,  
Nous separans de ceste grand clarté,  
Auons ainsi comme un cœur escarté  
Par un desert tenebreux, & sans voye,  
En te perdant, perdu repos & ioye.  
Làs, les vertus que de toy receuions,  
Et que de nous, comme de nous n'auions,  
Nous feirent voir la separation,

Que

Que rien, sinon participation  
 De ta bonté, & grace tant requise,  
 Ne nous donnoit ceste vertu exquise.  
 Et tout ainsi que lampe sans lumiere,  
 On voit tourner en sa laideur premiere,  
 Ainsi de toy l'eslongnement nous fait  
 Voir que de toy venoit nostre prouffit.  
 Auecques toy fusmes tresacomplis,  
 Hors d'auec toy, sommes toutes remplies  
 Et de malheurs, & d'imperfections,  
 Rien plus n'auons, que les affections  
 De conseruer le chaste & le pur nom,  
 Dont nous, par toy, auons eu le renom.  
 Vueille noz piedz & noz corps secourir,  
 En nous donnant la force de courir  
 Iusques au lieu, auquel chacune tasche  
 Par dure mort, sauuer son blanc de tache.  
 Nostre peché soit par toy pardonné,  
 Et prompt secours aux poures corps donné,  
 Qui vont mourir pour obseruer ta Loy,  
 Car en toy gist nostre esperance, & Foy.  
 Enuoie (làs) ton bon & prompt secours,  
 En retardant leurs impetueux cours,  
 Les voyci pres, leurs haleines sentons.  
 Quasi leurs mains nous tiennent, que doutons,  
 Leurs boutz de pieds touchent à noz talons,

Ilz vont cent fois plus fort que nous n'allons.  
Voyci le point, làs Dyane venez,  
Et en voz mains noz chastes corps prenez.  
Tel fut leur cry, & si forte leur plainte,  
Que iusqu'au cœur de Dyane la sainte  
Frappa, le traict de miseration,  
Que luy tira leur desolation,  
Parquoy son œil retourna promptement  
Pour regarder leur peine, & leur tourment.  
Et tont ainsi que la mere offensee  
A chastier l'enfant s'est auancee,  
Et par fureur frappe sur luy grands coups,  
Quand son enfant se vient mettre à genoux,  
En confessant sa faulte sans excuse,  
De grand' douceur apres grand' rigueur use.  
Tout ainsi fait Dyane : car soudain  
De la fureur que Cerf, Sanglier, ou Dain  
Souloit chasser iusqu'au bout de leurs vies,  
Voyant du Loup les cinq brebis rauies,  
Ne peult souffrir aux ennemis la gloire,  
D'auoir sur rien du sien eu la victoire.  
Premierement sa colere s'esmeut  
Dessus les cinq, que chastié elle eust  
Bien asprement, si leur necessité  
N'eust surmonté leur grande cecité:  
Car en voyant leur orgueilleuse audace,

Qui

Qui leur auoit fait eslongner la place,  
Ou commandé leur estoit le seiour,  
Pour le traual pris le long de ce iour,  
Ainsi parla : O Cuyder, tu affolles  
Par ton orgueil le cœur des poires folles.  
Làs en pensant sans moy quelque chose estre,  
Pensent leur cœur de toute vertu maistre,  
Cuydans sans moy auoir telle puissance,  
Et de tout bien & mal la congnoissance:  
Cuydans auoir de resister pouuoir,  
Cuydans auoir la prudence & sçauoir  
Pour se garder, & seules cheminer,  
Cuydans les maux aduenir deuiner,  
Les deuinant, cuydans y mettre l'ordre  
Si bien, que nul n'y peust trouuer que mordre,  
Cuydans sans moy estre bonnes & sages,  
Et se garder de tous mauuais passages,  
En ignorant qu'elles sont moins que rien,  
Et que leur sens, leur grace & leur maintien  
N'estoit, sinon qu'vne chacune vnie  
Estoit à moy, & que ma compaignie  
Je remplissois des biens qui sont en moy:  
En elles non, fors quand amour & foy  
Auecques moy, les rendoit toutes vnes,  
Participans en toutes mes fortunes,  
En tous mes biens, en toutes mes vertus

Tant que iamais ne furent abbatuz  
 De mon fort arc, Cerf, Ours, ne Leopart,  
 Que comme moy elles n'y eussent part:  
 Car tout mon bien, mes vertus, ma puissance,  
 Tant qu'ell' ont eu à moy obeissance,  
 Sans rien sentir d'elles, viure voulu,  
 Sans rien auoir refusé ny tollu,  
 Leur ay donné & rendu sy commun,  
 Qu'elles & moy, par amour n'estions qu'un.  
 Par ce Cuyder, par qui se sont senties  
 Telles que moy, hors de moy sont sorties.  
 Il n'a tenu à leur dire souuent,  
 Que ce Cuyder estoit moins que le vent:  
 Il n'a tenu à faulte de doctrine,  
 De bons propos, d'exemple & discipline,  
 Qu'auccques moy demeurees ne sont:  
 Mais mon parler retenu elles n'ont.  
 Ce Cuyder là semble vn mal sy petit,  
 Que ce n'est riens; mais petit à petit  
 Se fait sy grand, que lon congnoit à l'œil,  
 Que c'est le chef de tout peché qu'Orgueil.  
 Par se Cuyder estre vierges parfaites,  
 En s'eslongnant de moy se sont defaites;  
 Non entendans que leur perfection,  
 Ne venoit pas de leur condition.  
 Helàs, pensez quelle melancolie

Je pensois lors regardant leur folie,  
 De loing les voir Cuyder les pourmener  
 Parmi ce pré, & peu à peu mener  
 Dedens les laz ia tenduz pour les prendre,  
 Soubs vn plaisir d'escouter & apprendre  
 Les plaisans chants, & les mots gracieux,  
 Dont le desir meschant, & vicieux  
 Des ennemys estoit sy bien caché,  
 Qu'on estimoit à vertu le peché.  
 Quel tremblement soudainement m'esprist,  
 Quelle fureur dedens mon cœur se prist,  
 Voyant faillir ainsi ma nourriture,  
 Voyant perir ainsi ma creature!  
 Mon cœur esmeu par elle & par amour  
 Me cuyda lors forcer de faire vn tour,  
 C'est de tirer de mes flesches contre elles,  
 Rendant mes mains maternelles cruelles,  
 Les preseruant par vn soudain trespas,  
 Du prochain mal couuert de doux appas:  
 Mais mon amour tant vertueuse & haulte,  
 Qui ne se rend subiette à nulle faulte,  
 Me retiroit la main (qui ia la flesche  
 En l'arc tenoit) pour faire en leur cœur bresche,  
 Considerans qu'il n'estoit pas mestier  
 De promptement ainsi les chastier:  
 Et que trop mieux valoit dissimuler,

En les laissant à leur vouloir aller,  
 A celle fin que par experience  
 Peussent venir à la vraye science  
 De voir que peult vn Cuyder feint & faux,  
 Par aucun temps de malheur, & de maux,  
 Deliberant priuer ces malheureuses  
 De leur malheur, les laissant langourees,  
 Leur deniant toute faueur de moy.  
 Ce que n'ay fait : mais voyant leur esmoy,  
 Leur dueil, leur plaint, leurs souspirs, & leurs larmes,  
 Leur grand douleur, leurs crys, leurs piteux termes  
 Leur seul espoir en ma grande puissance,  
 Et de leurs maux la vraye congnoissance,  
 I'oy que chacune en m'inoquant m'adiure,  
 Par ma bonté. ie ferois donc iniure  
 A la bonté qui se fait appeller,  
 Si au secours ie l'empeschois d'aller.  
 Ceste bonté par moy d'elles congnee,  
 Voire par moy dens leurs cœurs retenue,  
 Leur fait sentir, qu'en moy est leur recours.  
 Ceste bonté m'esmeult à leur secours,  
 Recongnoissant en elles mon ouvrage  
 Que i'ay tousiours de parfaire courage:  
 Car mon honneur est mon don couronner  
 En quelque lieu qu'il m'ayt pleu m'adonner.  
 Donné leur ay, ce que garder ie veux.

Si elles



Si elles ont osé faillir leur vœux,  
 Faillir ne veux, à ma grande bonté,  
 Par qui tout mal par le bien est dompté.  
 Je voy leurs piedz de courir agravez,  
 D'elles si pres les meschans deprauez,  
 Que les cheueux d'elles souuent ilz touchent,  
 Làs peu à peu qu'à terre ne se couchent.  
 Leur cœur leur fault, leur alaine se pert,  
 Le poulx leur bat, la sueur leur appert  
 Comme ruisseaux tout le long de leurs corps.  
 Rien plus ne font, fors qu'en piteux records,  
 Crier à moy, qui ne puis plus porter  
 Ceste douleur sans les reconforter.  
 Si ie permets qu'elles meurent en l'eau,  
 Tant est le corps d'une chacune beau  
 Que i'aurois peur qu'apres mort abusassent  
 De leur beauté, & que d'elles usassent  
 Mes ennemys, dont la fureur est telle,  
 Que par la Mort ne peult estre mortelle.  
 Je ne veux point que Corps à moy vouez  
 Soient prestez aux meschans, ny louez.  
 Si chastes sont vivantes preseruees,  
 Chastes seront apres mort conseruees.  
 Souffrir ne veux pour nulle passion  
 Ce qui est mien souffrir corruption.  
 Parquoy ie veux, & arreste, & ordonne,

Que

Que pour iamais ceste grace leur donne  
Que leur esprit avec le mien vny  
Soit à tousiours sans en estre banny.  
Ce qui est vn ne se peult diuiser,  
Quoy que l'œil sot ayt cuydé aduiser.  
Ce qui estoit en elles immortel,  
Aussi en moy à iamais sera tel.  
Mais pour donner au corps punition,  
Sauuant l'honneur pour leur contrition,  
Soudain les yeux en Saules transformer  
Sans porter fruit qui soit doux ou amer  
Aupres des eaux, & au bout des preries,  
Ou elles ont eu tant de fascheries,  
Si leur beauté a fait les sotz pecher,  
Ilz la verront deuant leurs yeux cacher.  
Si leur desir les a fait inconstantes,  
Ie les feray pour iamais demeurantes  
En vn seul lieu, regardant les riuieres,  
Comme pleurans leurs façons trop legeres:  
Ainsi sera leur peché satisfait,  
Et le Cuyder des ennemys deffait:  
Ainsi sera pour toutes ceste exemple.  
Ainsi feray punition tresample  
Des ennemys, qui point ne iouyront  
De leur desir, & ne s'esiouyront  
D'auoir de moy ne des miennes rien eu,

Fors le Cuyder dont chacun est deceu.  
Arbres tresdurs pour Dames trouueront,  
Voire & du fruit iamais ne gousteront:  
Car vierges sont sans porter fruit d'ensans.  
De porter fruit, à iamais leur defens,  
A celle fin que leur virginité  
Soit en memoire; elles l'ont merité.  
Et cest honneur qu'en nul temps ne mourra,  
En moy tousiours par elles demourra.  
Sy tost n'eut dit la Diuine Puissance  
Le dernier mot de sa iuste sentence,  
Que trouué ont les cinq Nymphes le bort  
Du grand torrent pour receuoir la Mort;  
Ayans les bras leuez pour s'y ietter,  
Desirans biens, & plaisirs reietter,  
Pour euitier par Mort toute infamie.  
Des Dieux ardans chacun d'eux tient s'amye,  
Bien les cuydans de la Mort engarder,  
Et avec eux les tenir & garder,  
Pour en iouyr comme de preis acquis  
Par grand labeur, tant aymé, tant requis,  
Tant desiré, & par sa longue espace  
Qu'à bien peu pres chacun d'eux n'en trespasse.  
Entre leurs bras cuydent ferme tenir  
Le plus grand bien qui leur peust aduenir;  
Elles contre eux se mettent en defence;

Eux

Eux ne craingnans faire à leurs corps offense,  
Prendre les vont, & si fort embrasser,  
Que d'embrasser ne se pouuoient lasser.  
Ilz sont transis, & quasi morts de ioye,  
Il ne leur chault qui les oye ou les voye:  
Or ont ilz bien la fin de leur desir,  
La voix leur pert par excessif plaisir.  
Mais tout soudain bruslans par grand chaleur,  
A la blancheur virent changer couleur.  
Et la douceur de la chair en rudesse  
Tournee fut, dont soudaine tristesse  
Leurs cœurs saisit, voyant la blanche chair  
Perdre couleur, s'endurcir & seicher,  
Si que cuydans les mener hors de là  
Feirent effort les tirer, mais cela  
Rien ne seruit, car leurs piedz arrestez  
A cheminer ne furent apprestez:  
Les conuertir en racine sentirent,  
Les bras aussi en branches tourner virent,  
Lors de serrer & redoubler leurs forces:  
Mais dens leurs bras ne tindrent rien qu'escorces,  
Dont vers le hault, pour le cœur appaiser  
Cerchent leur face, & les cuydent baiser.  
Ce fut le pis: car pour la bouche douce,  
Et les yeux verds ilz ne trouuent que mousse,  
Dont il saillit vne voix foible & lente,

Telle

Telle que peult de personne dolente:  
 Disant, Meschans importuns amoureux,  
 Or demeurez à iamais malheureux,  
 Nous en allons à Dyane contentes  
 De noz vainqueurs en la fin triomphantes:  
 Et crians hault, luy dirent, grans mercis.  
 La voix cessa. eux demeurans transis,  
 Et demy morts, ont changé leurs esbas  
 En pleurs & cris, regardans hault & bas,  
 S'il se peult rien en elles voir d'humain.  
 Làs, trouué n'ont teste, corps pied, ne main,  
 Qui encontre eux ne se soit endurcy,  
 O leur Cuyder, secourez les icy,  
 Qui sur le poinct de recevoir loyer  
 De leur traual ne les pouez payer,  
 Que du rebours de toute leur entente,  
 Apres si longue & si penible attente.  
 Ou est (Cuyder) vostre ferme promesse,  
 Qui leur causa ce trop de hardiesse?  
 Ou est (Cuyder) l'amyne que pensoit  
 Auoir chacun si tost? quoy que ce soit  
 De toy ne peult, sinon Cuyder saillir,  
 Qui fait les folz, en qui tu es, faillir,  
 Cuyder auoir leur donner grand repos,  
 Cuyder n'auoir leur fait changer propos,  
 Cuyder tenir les faisoit hault chanter,

Cuyder

Cuyder laisser les fait mal contenter,  
 Cuyder en fin acquerir leur amye,  
 Leur fait sonner Flageolz & Chalemie,  
 Cuyder auoir leurs amyes perdues,  
 Fait que ruyssieux de larmes esbandues  
 Iettent leurs yeux, & leurs crys font tel vent,  
 Que renuerser font leur arbre souuent.  
 O fol Cuyder, on voit bien vostre effect,  
 Que de rien, rien est engendré & fait!  
 Que ferez vous, Satyres importuns,  
 Qui desprisez les sages oportuns,  
 Qui par amour gaignent l'amour des cœurs,  
 Dont par amour ilz en sont les vaincqueurs?  
 Là apprenez, que si leur cœur n'est pris,  
 Et par amour mis en vn les espritz,  
 Il perd le temps qui le corps pense auoir.  
 Ce Cuyder là ne fait que deceuoir,  
 Et là ou plus pense trouuer le fol  
 Le corps aisé, & le cœur foible & mol,  
 C'est là ou plus le cœur & le corps pur  
 Par chasteté s'endurcist comme vn mur.  
 C'est de vray poinct, ou l'amour de la gloire  
 Fait acquerir à la vertu victoire:  
 Car chasteté n'est iamais approuuee,  
 Si elle n'est du contraire esprouuee.  
 Cherchez l'amour vertueux & honnesté,

Et

Et vous ferez honorable conquēte,  
Ou autrement tousiours vous aduiendra,  
Comme il ha fait, quand Cuyder vous prendra.  
Pourquoy icy Satyres seiournez?  
Pourquoy ainsi honteux ne retournez?  
Ie sçay que c'est, vous craingnez les moqueurs,  
Qui vous diront, ou vont les gens sans cœurs,  
Ou est la peau du Lyon? ou la teste  
De ce grand Cerf dont on fait si grand feste?  
Ou est de l'Ours la redoutee patte?  
Du Leopart, du Chat sauvage, ou Chatte,  
Qui vous faisoit courir si promptement,  
Pour n'apporter vn seul enseignement?  
Si celle là, que chacun loue & prise  
Chassée auez, monstrez nous vostre prise.  
Et si le corps n'en rapportez tout nud,  
Monstrez aumoins comme à vous n'ha tenu.  
Apportez nous la guymple, ou la seinture,  
Que nous puissions iuger par coniecture,  
Qu'il n'ha tenu à faire bon deuoir,  
Que n'ayez eu ce que vouliez auoir.  
Mais vous n'auetz riens de quoy vous vanter,  
Dont conseiller veux, pour vous contenter,  
Voz corps ietter en ce ruyssseau courant,  
Pour effacer voz hontes en mourant.  
Làs de noz ditz ilz ont fait peu de compte.

Cuyder par mort ne veult couvrir sa honte,  
Elle promet qu'en fin auront honneur.  
Le prometteur n'est icy le donneur.  
Lors par orgueil dirent, à qui tient il?  
Auons nous eu faute de cœur gentil?  
Si nous auons failly quand à les prendre,  
Failly n'auons au moins à l'entreprendre,  
Failly n'auons à force & diligence:  
Car sans auoir aucune intelligence  
A elles cinq, ne pouuons faire plus.  
Or sommes nous de nostre espoir forcluz,  
Chacun n'a pas eu le bien qu'il cuydoit,  
Puis que fureur sans amour nous guidoit:  
Bien facile est de prendre reconfort,  
Femmes assez nous trouuerons au fort:  
Mais si l'amour noz cœurs eust contentez,  
Plustost à mort se fussent presentez,  
Que viure apres perte si desplaisante.  
Mort ou amour à l'auant est duysante.  
Nous qui n'auons riens que nostre plaisir,  
N'auons tourment, fors que nostre desir  
N'est mis à fin, dont la fureur portons  
Dedens noz cœurs, que si fort nous sentons,  
Que du despit qui tant les vient greuer,  
Bien peu s'en fault qu'on ne les voit creuer.  
Mais nonobstant semblant nous n'en serons,

Et



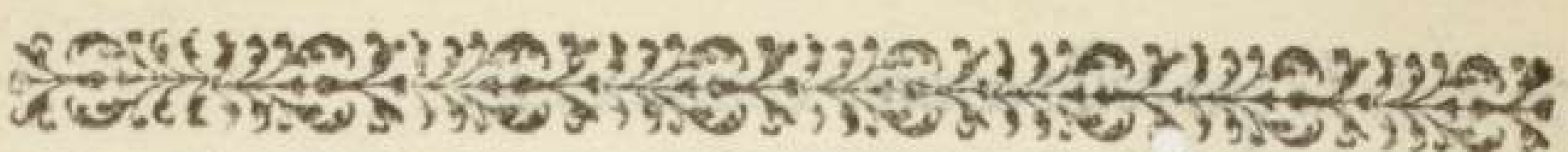
Et leurs rameaux par force arracherons,  
 Pour emporter chapeaux à noz amys:  
 Qui les voyant dessus noz testes mis,  
 Nous cuyderont dignes de quelque gloire,  
 Et qu'ayons eu honorable victoire.  
 Par ce Cuyder, nous cuydons satisfait  
 Le tresgrand tort, que Cuyder nous ha fait:  
 Et si dirons tout hault & en tous lieux,  
 Mieux eussions fait n'eussent esté les Dieux.  
 Mais si par eux l'un de nous est contraint  
 De dire vray, & n'estre fin ne feint  
 Dire pouons, Cuyder nous fait pretendre  
 Chasse honorable, & sur le point de prendre  
 Corps, corne, pied, dents, ongle, chair, & peau,  
 Rien n'auons eu que ce poure chapeau:  
 C'est tout le bien qu'auons peu acquerir,  
 Du fol Cuyder qui nous ha fait querir,  
 L'amour du cœur par tourmenter le corps:  
 Mais cest amour qui ne gist qu'au dehors,  
 Auons si mal requise & pourchassée,  
 Veu qu'elle estoit par Dyane enchassée,  
 En corps mortelz si pleins d'honesteté,  
 Que nous n'auons d'elles rien conquesté  
 Fors temps perdu, & rigoureux reffuz,  
 Parquoy portons ainsi que gens confuz,  
 Ces chapeaux verds, dont à iamais prendront

Nostre façon, les amans qui perdront  
 Soit par courroux, par mariage, ou mort,  
 Leur belle amye, ou à droit, ou à tort.  
 Et la couleur qui en est grise & verte,  
 Demonsttrera le travail de leur perte,  
 Et le despit qui fait travail durer.  
 Or nous fault il ceste honte endurer,  
 De noz labeurs n'emportans seulement,  
 Fors le loyer d'un importun amant.  
 Lors (comme gens qui desesperez sont)  
 S'en vont cherchant l'obscur & le profond  
 De la forest: & leur dueil lamentable  
 Paracheuer en lieu inhabitable,  
 Entre rochers, cauernes, baricaues;  
 Ceux qui iadis feirent si fort les braues,  
 Cuydans cacher leur cuyder & leur honte,  
 Tant qu'oncques puis d'eux n'ouys vn seul compte:  
 Mais tout ainsi comme ie l'entendis,  
 De mot à mot ma Dame le vous dis:  
 Et vous scauez que lors vous pleut me dire,  
 Et me prier de la vouloir escrire:  
 Ce prier là, qui m'est commandement,  
 Ha fait la fin, & le commencement.  
 Puis que ie sens d'obeir satisfait  
 Le mien desir, ie dy que i'ay bien fait.  
 Si faulte y ha, qui payera l'amende,

Ou celle là qui telle œuvre commande,  
Ou celle qui obeit sans excuse?  
Vous donc ma Dame, enuers laquelle i' vse,  
Tant seulement de vraye obeissance,  
Et qui sçauetz quelle est mon impuissance,  
Deuez porter le mal que ie merite,  
Et Marguerite excuse Marguerite.  
Il me suffit & seray bien contente,  
Mais que croyez vostre treshumble tante,  
N'estre iamais de vous obeir lasse,  
Et la tenir en vostre bonne grace.

F I N.





# Epistre de la Roynne de Na-

VARRRE, AV ROY FRAN-  
COYS SON FRERE.



**L**E seruiteur, fidele renommé  
Des anciens Pere de Foy nommé,  
Auant qu'il eust de son obeissance  
Donné à tous exēple & cōgnoissance,  
Trois hommes vit, & vn seul adora;  
Car Dieu en tous congnut & honora;  
Croyant pour vray son Dieu trespuissant estre  
De l'ange & l'homme la substance & l'estre.  
Auant ces deux grans effectz de sa Foy,  
Dieu le tira à luy & hors de soy;  
En luy monstrant du Ciel les choses belles,  
Luy commandant de nombrer les estoilles,  
S'il luy estoit possible de ce faire.  
Mais sachant bien que c'estoit vn affaire,  
Ou l'œil & sens de l'homme est impuissant,  
Il luy iura, non que par mille ou cent  
Multipliroit sur terre sa semence:  
Mais par sa grande & puissance & clemence  
Aux estoilles que lon peut au Ciel voir,  
Et dont le nombre nully ne peut sçauoir,

Feroit

Feroit ainsi sa semence semblable;  
 Et comme aux grains du petit menu sable,  
 Qui est aux bortz de ceste Mer tant grande;  
 Abraam lors sans luy faire demande,  
 Comme se peult faire chose impossible,  
 Ny concevoir ce qui est insensible,  
 Creut fermement à sa seule parole,  
 Par viue Foy, qui n'est vaine ny fole:  
 Et il luy feut reputé à Iustice.  
 Par ceste Foy fait à Dieu sacrifice,  
 Non de son Filz, de son corps, de ses biens;  
 Mais de son cœur; mettant du tout à riens  
 Sa volonté, son sçauoir, sa raison,  
 Les captiuant soubs diuine prison,  
 Sacrifiant Cuyder, desir, enuie,  
 Ne congnoissant auoir Estre ne vie,  
 Sinon Dieu seul, lequel en se voyant  
 Image vis dens le cœur du croyant,  
 Dit & promet qu'il vouloit estre amy  
 De ses amys, & aussi ennemy  
 Des ennemys de luy, & de sa race,  
 Qu'il auoit prins en son amour & grace:  
 Et beniroit ceux qui le beniroient,  
 Et maudiroit ceux qui le maudiroient:  
 Mettant à riens les ennemys par guerre,  
 Luy donneroit leur desirable terre.

Voila l'accord du puissant Createur  
 Avec son bon fidele seruiteur,  
 Que ie lisois dedens mon Hermitage;  
 Pensant en moy le bien & l'auantage,  
 Qui par la Foy est donné au Croyant.  
 Puis d'autrepart, en mon Esprit voyant  
 De mon Seigneur & mon Roy la Foy viue,  
 Enuers son Dieu sa charité naiue,  
 Me sembla voir le second Abraam,  
 Qui vray David s'estoit monstré l'autre an;  
 Executant les batailles de Dieu,  
 Et Dieu pour luy bataillant en tout lieu:  
 En maudissant par ruine & par honte  
 Ses ennemis, tant que nul n'en tient compte:  
 Ce que lon voit par le compte Guillaume,  
 Lequel seruant le Roy & son Royaume  
 S'estoit fait riche, craint & fort estimé:  
 Mais maintenant fuitif, poure, & blasmé,  
 Peult bien penser dont son honneur venoit,  
 Qui riche, heureux, & craint le maintenoit.  
 Voila comment du Dieu de Paradis  
 Les ennemis du Roy sont tous mauditz,  
 Dessus lesquelz il luy donne puissance,  
 Et de leurs biens & terre iouissance.  
 Que ses amys sont beneis! ie pensois  
 Qui ce peult veoir? veu que les Escossois

Contre

Contre vn tel Roy que le Roy d'Angleterre  
 Ont eu pouoir de soustenir la guerre:  
 Et sont vnis tous soubz l'obeissance  
 De celle lá qu'est venue de France,  
 Congnoissans bien qu'estans au Roy vniz,  
 Seront de Dieu & gardez & beneiz.  
 Puis ie faisois par ce Royaume vn tour,  
 Pensant à ceux qui ont au Roy amour:  
 A ceux aussi qui par ingratitude  
 A bien l'aymer n'ont mise leur estude.  
 Les vns voyois contens, sans cesser rire;  
 Autre creuer d'ennuy, d'enuie & d'ire:  
 Qui me fait lors iuger pour tout certain  
 Que vous mon Roy & Seigneur souverain  
 Estiez de Dieu le Christ, l'aymé, l'eslu,  
 Comme Abraam & David, que i'ay leu.  
 Je m'arrestay contemplant ce passage:  
 Mais tout soudain viz venir vn message,  
 Qui confirma ma contemplation,  
 Me declarant la consolation  
 De vous, de nous, du Royaume, & de tous,  
 Par nouveau fruit tant desiré de nous.  
 Soudainement autre chose ne fiz  
 Que vostre lettre ouurir, & quand vn Filz  
 Je viz escrit, ie conuertis le lire  
 A louer Dieu, à plourer, & à rire

Vn Filz, vn Filz! ô nom dont sur tous noms  
 Tresobligez à Dieu nous nous tenons.  
 Le Filz du Filz du Pere tresheureux,  
 Enfant qui rend les ennemys paoureux,  
 Filz qui apporte en France vn double cœur,  
 Pour estre Filz du Filz du grand Vainqueur,  
 Filz beaucoup plus desiré qu'esperé,  
 Le reconfort du cœur desesperé:  
 Felicité du grand Pere qui voit  
 Filz de son Filz, que desiré auoit;  
 Filz apportant au grand Pere ieunesse,  
 En retardant par ioye sa vieillesse.  
 Car aussi tost que deuant ses yeux vint,  
 Ses quarante ans retournerent à vingt.  
 O Filz heureux, ioye du ieune Pere,  
 Souuerain bien de la contente Mere;  
 Heureuse Foy, qui apres longue attente  
 Leur as donné le fruit de leur pretente;  
 Filz en noz cœurs receu & embrassé,  
 Dont l'œil de Corps & d'Esprit n'est lassé  
 Te regarder en ce monde naissant.  
 Filz que chacun François va benissant,  
 Le bien venu tu es: car tu apporte  
 A nostre Roy le bien qui le conforte  
 Des grans ennuis qu'il a euz plus qu'assez,  
 Qu'en te voyant il tient pour tout passez.

Car



Car sy grand est ce don de Dieu donné,  
Que tout ennuy doit estre abandonné.  
Et quant à moy, Monseigneur, en voyant  
Vostre escriture, & vostre voix oyant,  
Qui me promet que parfait le tenez  
Quant à beauté, & qu'il ha bien grand nés,  
I'ay tel plaisir & telle aise receue,  
Que si plus grande en le voyant i'eusse eue  
La vie m'eust failly à ce besoing,  
Dont mon malheur m'est heur d'en estre loing.  
Si de beauté & du nés vous ressemble,  
Si fera il de voz vertus ensemble;  
Et sera tel, qu'en viuant, vostre vie  
Allongera: & quand par sainte enuie,  
Après cent ans donnerez vostre esprit  
A l'union de Dieu par IESVS CHRIST,  
Dedens ce Filz, tout fait à vostre image,  
Demourrez vis, viuant vostre lignage;  
Et Dieu viuant en vous, qu'il aymera,  
Dieu de François tousiours se nommera,  
Dieu de Henry, & Dieu du petit Tiers,  
Lequel François nommerez volontiers.  
Car vostre Foy en leur deux cœurs empreinte,  
Fera leur ame à vostre exemple sainte.  
Ce Dieu tout bon de sa condition,  
Multiplira sa benediction,

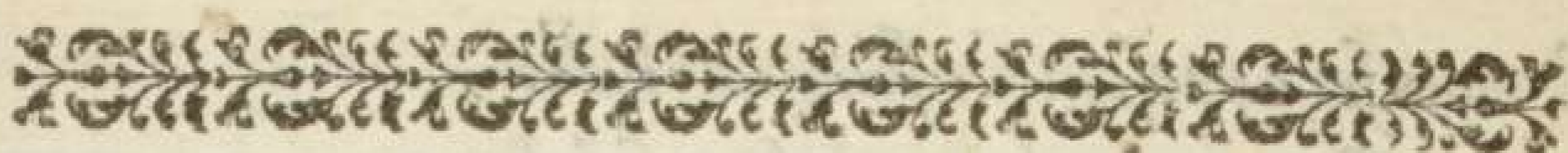
En accroissant par sa grande clemence  
 En peu de temps sy fort vostre semence,  
 Que seulement le Royaume de France  
 N'en sera plein, comme i'ay esperance,  
 Mais en sera toute terre couuerte,  
 Et par leur mains la Sainte recouuerte.  
 Alors sera la Foy par tout plantee,  
 Et sainte Eglise saintement augmentee:  
 Vn seul Pasteur & seule bergerie  
 Sera lors veu en vraye confrairie.  
 Le Seigneur Dieu, qui ainsy l'ha promis,  
 Y a desia bon commencement mis.  
 En vous il a commencé l'edifice,  
 Et ne fera aux vostres moindre office.  
 Assez peuuent iuger tous bons espritz,  
 Veue que par vous a tel fondement pris,  
 Qu'aussi de vous, voire infaliblement,  
 Rendra parfait son tressaint bastiment,  
 Auquel il veult à iamais regner Roy,  
 Ainsi qu'il fait en vostre cœur par Foy.  
 Et s'il vous plaist, Monseigneur, de scauoir  
 Plus largement il vous plaira de voir  
 Et d'esconter celuy qui le m'a dit:  
 En luy donnant, s'il vous plaist, tout credit.  
 Il estoit Roy ainsy comme vous estes,  
 Fidele à Dieu, plein de vertuz honnestes:

*Il vous*

Il vous fera present de seize Estoilles,  
 Vous assurant que seize enfans fideles  
 De vostre Chair sailliront sy luysans,  
 Et par la Foy à leur Dieu sy plaisans,  
 Que leur vertu gouvernera le Monde,  
 En commandant sur Terre & Mer profonde.  
 Il vous dira les secretz de son maistre,  
 Et en quel lieu à la fin promet mettre,  
 Celuy qui ha en luy sa confiance:  
 Il en a fait tresseure esperance.  
 Pour le laisser parler, ie me tairay,  
 Mais par grand ioye encores ne lairray  
 Dire; ô Seigneur, tout bon, & tout puissant,  
 Ce poure Esprit en vieil corps languissant,  
 Laisse l'aller maintenant en ta paix,  
 Car de tel bien & grace me repais,  
 Qu'il me suffist; & de toy suis contente  
 De voir mon Roy grand Pere, & moy grand tante,  
 Rien plus ça bas ne veux, ne n'ay enuie,  
 Fors de sa bonne, heureuse, & longue vie.

F I N.





EPISTRE II. ENVOYEE

par la Royne de Nauarre, avec vn Dauid au  
Roy François, son Frere, pour ses estreines.



Dauid voyāt que par Mer et par Terre  
Les Philistins vous veulēt faire guerre,  
M'a dit qu'il veult secourir par sa fonde  
Le Roy, qui est digne de tout le Monde:  
Mais le voyant desarmé & tout nud,  
Je l'ay enquis dont luy estoit venu  
Ce desir là, que i'estimois peu sage.  
Luy remonstrant que selon le courage  
L'homme ne doit mesurer sa puissance;  
Qu'il eust de luy premier la congnoissance,  
Qu'il se veit nud & seul, sans nulles armes:  
Il m'a soudain dit, Vox paoureux alarmes  
Ne me feront du seruice arrester,  
Ou corps & biens i'ay voulu apprester:  
Si i'ay deffait vn Lion de mes mains,  
Peu ie craindray Lyepards inhumains.  
I'ay deffait l'Ours, qui est cruelle beste  
Sans espieu, espee, ou arbaleste;  
Moins n'en feray de ceux qui se tiendront  
En ses hauls montz, quand contre moy viendront.  
Ce Goliatz, geant espouentable,

D'un tout seul coup, cela est veritable,  
Je mis à mort, au temps de mon enfance,  
Estant tout nud : & n'auois pour defense  
Qu'un tel chaillon, qu'en ma fonde ie tiens.  
Et le vilain qui ne m'estimoit riens  
Je mis à mort : moins donques n'en feray  
Du grand Geant, lequel ie defferay.  
Je dis Geant, tout homme qui veult estre  
Du Roy François ou ennemy ou maistre.  
Des Philistins i'ay eu maintes victoires,  
Qu'à mon honneur on en list les histoires:  
Croyez aussi que l'homme incirconcy  
Ne trouuera iamais de moy mercy.  
Incirconcez ie tiens ceux qui conspirent  
Contre Dieu seul, & tous les iours empirent  
Leurs volontés a l'encontre du Roy,  
Qui est de Dieu le CHRIST, & ie le croy:  
Du Filz de Dieu vray CHRIST ie suis figure,  
Duquel le Roy est vraye pourtraicture.  
Bien que n'ayons au CHRIST nulle semblance  
Quant aux vertuz, de sa grande puissance  
Le Roy & moy semblables à luy sommes  
En ce qui veult, de nous qu'il congnoit hommes.  
Car il a dit que de luy apprenons  
D'estre humble & doux ; ce que bien retenons.  
Je me tairay de raconter ma vie,

Lire la peult qui en aura enuie;  
 Donnant l'honneur à Dieu mon seul vainqueur,  
 Qui nommé m'a l'homme selon selon son cœur,  
 Et parleray de François le vray CHRIST,  
 Du CHRIST duquel pouez voir par escrit  
 Qu'honneur, grandeur, triomphe ny victoire,  
 N'ont iamais sceu mettre son cœur en gloire.  
 Car de Dieu seul a recongnu ses biens,  
 Et deuant luy ne s'est estimé riens:  
 Mais a tousiours de fortune prospere  
 Donné l'honneur à son Dieu & vray Pere  
 S'il a esté priué de sa santé,  
 Iamais ne s'est de Dieu mal contenté;  
 Mais à luy plaint, faisant du CHRIST l'office,  
 Qui cœur & corps offroit en sacrifice:  
 Ne demandant pour toute guarison  
 Que son vouloir. Voyez comme en prison,  
 Iniquement detenu à grand tort,  
 En son Dieu seul a eu son reconfort:  
 En remettant à son diuin plaisir  
 Sa liberté, sa santé, son desir:  
 Dont Dieu donna, regardant sa grand Foy,  
 A luy santé, & aux François leur Roy.  
 Son tresgrand mal monstra sa patience,  
 Et sa santé sa bonne conscience.  
 Car en ayant sa vie recouuerte

Et sa

Et sa prison par liberté ouuerte,  
 Pas n'en donna aux Medecins l'honneur,  
 Mais à Dieu seul de sa vie donneur.  
 Il ne dit pas que luy ne ses amys,  
 En liberté par leur sens l'eussent mis.  
 Pas n'en donna la gloire à sa prudence,  
 Force, & conseil, fors à la Prouidence  
 De son seul Dieu, lequel en tous moyens  
 Voyoit ouurer, pour rompre ses liens,  
 Reconnoissant tous les moyens de luy;  
 Et luy en eux sa force & son appuy;  
 Sa ferme Foy monstra par tel effect,  
 Qu'il estoit Roy treschrestien parfait.  
 En luy lon voit signe d'affliction,  
 Il se console en tribulation,  
 Et fait par foy de patience armure,  
 Se confiant en son Dieu, sans murmure.  
 Il s'humilie en sa prosperité,  
 Ne congnoissant riens auoir merité,  
 Mais tout receu par don & pure grace.  
 A lon iamais veu sa volonté lasse  
 De faire bien pour l'amour de son Dieu?  
 Y a y nul qui ayt veu en nul lieu,  
 Qu'il ayt usé de rigueur ou vengeance  
 Encontre ceux qui ont fait diligence  
 De luy oster enfans, honneur & vie?

Par ses effectz lon peult iuger l'enuie,  
 Que son cœur ha d'une paix iuste & bonne:  
 Non telle paix comme le monde donne:  
 Mais d'une paix en Dieu sy fraternelle,  
 Qu'à tout iamais peult durer immortelle.  
 Làs, qu'a il fait pour acquerir ce bien?  
 Son interest tresgrand a mis à rien,  
 En oubliant son iniure passée,  
 Pensant par là vaincre & rendre lassée  
 L'inimitié de son grand ennemy,  
 Duquel le cœur deuoit fendre parmy,  
 Voyant le Roy plein de sy grand douceur,  
 De deux telz Filz, d'une sy digne sœur,  
 Auoir receu tant de signes d'Amour  
 Durant le temps qu'en France fait seiour.  
 De quel honneur, & de quel traitement  
 Depuis la fin iusqu'au commencement  
 Le festoya le Roy, chacun l'ha veu.  
 L'Italian à grand peine l'ha creu:  
 Car la bonté qui de Dieu est venue,  
 De l'infidele est tousiours incongnue.  
 Celuy qui est de la Foy deuestu,  
 Ne peult louer en autre sa vertu.  
 Car, dites moy; qu'est ce que Dieu demande?  
 Qu'est ce que tant il loue & recommande?  
 C'est rendre bien pour mal, voire & aymer



Son ennemy; qui est le plus amer,  
 Et dur morceau qui soit en l'Escriture,  
 D'autant qu'il est contre nostre nature.  
 Le Roy l'ha fait. Or s'il a acomply  
 Ce, dont le cœur (s'il n'est de Dieu remply)  
 Plus tost mourroit que de s'y accorder,  
 Je me tairay du surplus recorder.  
 Qui fait le plus, il fera bien le moins;  
 Son cœur est pur, & nettes sont ses mains,  
 Onques aux deux ne toucha cruauté.  
 De garder Foy, de tenir loyauté  
 Aux estrangers, la chose est toute aperte,  
 Dont maintesfois il a receu grand perte.  
 Mais en son cœur ha le contentement  
 D'auoir gardé sa Foy fidelement  
 Enuers chacun, tant amys, qu'ennemys,  
 Qu'à ses subietz, sous sa puissance mis.  
 D'auoir usé par tout de la bonté,  
 Dont en la fin le mal est surmonté,  
 Demandez en à ceux de la Rochelle,  
 Desquelz le pied estoit ia sus l'eschelle;  
 Ceux des Marays, aussi ceux de Bretagne:  
 Y a y nul que de ce Roy se pleigne?  
 Non: mais chacun à mon dire s'accorde,  
 En le louant de sa misericorde:  
 Sa grand douceur par tout preschent & crient,

Et sans cesser, Dieu pour sa santé prient.  
 Lequel oyant leurs voix, m'a dit, allez  
 Servir ce Roy; ie sçay que vous valez.  
 Prenez pour vous la fonde de la Foy,  
 Recongnoyssant toute vertu de moy.  
 Car puis qu'en vous i'ay mise ma vertu,  
 Faites que soit le Geant abbatu.  
 Or secourez le Roy & son Royaume,  
 Qui honorer fait Cantique & Pseaume,  
 Que mon Esprit par vous a composé,  
 Et s'est sus luy par grace reposé.  
 Ainsi tous deux d'un Esprit, d'un sçauoir,  
 Vniz en moy ferez par mon pouoir  
 Ce que ne peult toute l'humaine force.  
 Or allez tost sans repos, ne sans torse.  
 Puis donc que Dieu deuers le Roy m'enuoye,  
 Pouoir n'avez de m'empescher la voye.  
 Ces motz ouys, i'euz clere congnoissance,  
 Qu'avecque luy vous portoit la puissance,  
 Que par la Foy vous donne le grand maistre,  
 Qui son second David vous a fait naistre.  
 Sa pierre print, sa fonde, & me feist part  
 De son Psautier: me disant au depart,  
 Garde toy bien que iamais tu ne failles  
 Tant que le Roy aura guerre ou batailles,  
 Lire en plorant incessamment ce liure;

Iusques

Iusques qu'il soit de l'ennemy deliuré.  
Ainsi s'en va vous offrir son seruice,  
En me laissant de priere l'office,  
Ce que ie fais, Monseigneur, de tel cœur,  
Que faire puis que vous soyez vainqueur  
De tous malheurs qui peuuent aduenir,  
Et en santé prospere vous tenir;  
Tant que ce cœur, qui sans cesser sousspire,  
Soit satisfait du bien qu'il vous desire:  
Croyez que mieux nul ne sçauroit auoir.  
Ie me tairay, donnant lieu au sçauoir  
Du second vous. Car ma lettre n'est digne  
De destourber sa parole diuine.

F I N.

d 3.





R E S P O N S E E N V O Y E E

par le Roy François à ladite Dame, avec  
vne sainte Catherine pour ses estreines.



*O* R pleust à Dieu par sa grande bonté  
Que mon bien eust tant mon mal sur-  
monté,  
Que fusse digne en peu ou en partie  
De ressembler ou par faitz, ou par vie  
A celuy la qui a merité d'estre  
Nommé seruant de son Dieu & son maistre.  
Ce qui ne peult, fault laisser dens les mains,  
Qui a créé tous nous autres humains,  
Et s'attacher à ceste seure corde  
De sa bonté & grand misericorde.  
Point ie ne suis au bon Dauid semblable,  
De qui le cœur à Dieu fut agreable;  
Ie suis pecheur, & cela ie confesse;  
Dont le congnoistre est ma seure r'adresse.  
Bien ie desire auoir vn tel secours,  
Dont il vainquit Lyon, Geant, & l'Ours;  
Et que celuy par qui eut la puissance  
Seul & assez me serue de defense.  
Ie vous enuoye, ô Sœur, vne autre estreine,  
Qui seruira d'exemple à vostre peine,

L'honneste

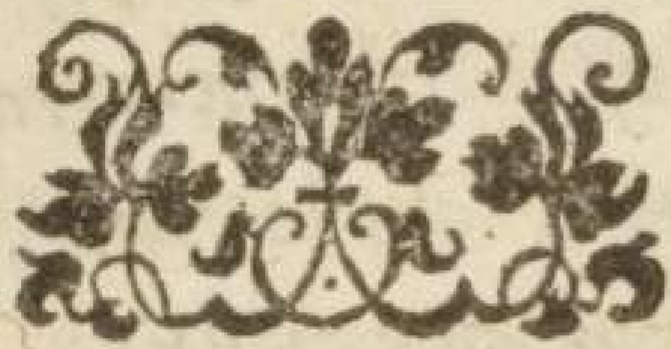
L'honneste Vierge m'a prié de vous dire,  
 Qu'elle aydera par sa force reduire  
 Voz ennemys, comme elle a fait les siens,  
 Jeunes de Foy, & par malice anciens.  
 Car nulle n'est, qui Turnus secourut;  
 Trop tost la poure à son malheur courut:  
 Ny celle la qui morte & affolee,  
 Deuant Troye feut Royne Panthasilee.  
 Son secours n'est en guerre ny bataille,  
 Par forts harnois, ny coups d'estoc ny taille;  
 Mais en la Foy dont ha l'anneau pour gage:  
 C'est la ou gist l'effort de son courage.  
 Son ennemy & son trop cruel Iuge  
 La condemna: Mais Dieu son seul refuge  
 La deliura, tournant sur l'infidele,  
 Tout le tourment qu'on preparoit pour elle.  
 Elle aussi dit que les coniurations  
 D'iniquité soient par voz oraisons,  
 Tournez en cendre à grand confusion  
 De l'ennemy: ceste diuision,  
 Qu'il cherche tant, en soy il verra naistre  
 Entre les siens, & bien tost apparoystre,  
 Ce mesme Dieu qui à Iudith donna  
 Force & pouoir, & qui abandonna  
 Le chef cruel au bras foible & debile,  
 Qui l'emporta triomphant en sa Ville,

Vous secourra avec telle defense,  
 Que la Guyenne vous louera, & la France,  
 Et celle la qui eut bien telle audace,  
 Trouuant le Roy endormy en sa place,  
 Luy transpercer d'un viel clou deshonneſte  
 Ord & rouillé ceſte Royale teſte,  
 Dont les Hebreux par hymnes & cantiques  
 Rendent nouveaux ſes faitz, qui ſont antiqués;  
 Faire vous doit aſſez clerement voir  
 Combien Dieu donne (quant il veult) de pouoir.  
 Moy tresioyeux ſuis demouré content,  
 Bien eſperant que le ſerez autant  
 Et plus encor, aduenant le grand bien,  
 Que moins i'eſtime eſtre voſtre, & plus mien.  
 Toſt ie l'ay creu: car pluſtoſt le voulois.  
 Car ſi ce bien vne fois receuois  
 De pouoir voir en mes bras ceſt enfant  
 Tant deſiré, raiſon ne me defend  
 M'en reſiouyr, ie diſ oultre meſure,  
 Par le vouloir quaſi ie m'en aſſeure.  
 O doux enfant, venez ie vous ſupplie,  
 Pour rendre heureuſe de voz amys la vie.  
 Si tu ſçauois combien tu ſeruiras,  
 Et à combien de maux tu obuiras,  
 Ie croy pour vray que romprois les liens  
 Pour venir voir & conſoler les tiens.

Je prie

*Je prie à Dieu qui ha en son pouoir  
Tout nostre bien, qu'il y vueille pourvoir.  
Estant beaucoup enuers nous plus propice,  
Que ne dessert nostre grande malice.*

F I N.





EPISTRE III. DE LA  
 Royne de Nauarre, au Roy François, son  
 frere.



Pres la peur de quelque trahison,  
 D'une poison, de mort, ou de prison,  
 De maladie ou d'ennuy importable,  
 Ainsi qu'il est, M<sup>o</sup>seigneur, raisonnable,  
 A moy qui n'ay que vous deuant les yeux,  
 Apres auoir (leuant le cœur aux cieux)  
 Fait sacrifice à Dieu de maintz souspirs,  
 Larmes, & crys, prieres, & desirs,  
 Processions, ieusnes, & veille mainte,  
 Dont cause estoit vne tresuuste crainte,  
 Sachant le lieu ou il vous pleut m'escrive  
 Que vous alliez; mais ie ne vous puis dire,  
 Que ie deuins depuis ceste nouvelle;  
 Qui par dix iours nous continua telle.  
 Car vn chacun nous escriuoit sans faille,  
 Demain le Roy donnera la bataille.  
 O qu'il fut dur ce mot à aualler  
 De voir mon Roy, voire & mon Tout, aller  
 Ou ie sçay bien que dangereux hazard  
 A quelque Roy que ce soit fait la part.  
 Et si sçay bien congnoissant vostre cœur,

Qui



Qui par honneur est de crainte vainqueur,  
Que sans la mort ne vie regarder,  
A tout peril vous iriez hazarder;  
A tout peril: i'entens lá ou le maistre,  
Pour emporter la victoire doit estre.  
Voz faitz hardiz, dont bien suis souuenante,  
Font assez voir qu'en bataille presente  
N'en feriez moins: lá ma peur ie fondois,  
Quand ce iour lá de bataille entendois.  
Et nonobstant que mon cœur me disoit,  
Tout ira bien, peu me satisfaisoit.  
Car bien souuent est le gaing d'un combat  
De perte plein, que la ioye r'abbat.  
Puis ie pensois que de peur d'y faillir  
Trop vous craindroit l'ennemy d'assaillir.  
Mais ie craingnois qu'à l'enuitaillement  
De Landrecy se feist soudainement  
Telle escarmouche, & sy grande meslee,  
Qu'elle peult estre à bataille egalee.  
Puis i'esperois voyant ces deux armées  
Tant pour l'honneur de victoire animees,  
Que Dieu tout bon feroit lá un miracle,  
Enuoyant paix pour gracieux obstacle:  
Tant que les mains à frapper apprestees,  
Fussent à faire alliances prestees,  
Mais cest espoir faisoit croistre mes larmes,

Veu que chacun n'escriuoit rien qu'alarmes;  
 Vn tel est pris, tel blessé, & tel mort,  
 Qui ne sont pas les signes d'un accord,  
 Ny d'une paix, qui soudain se peust faire  
 Sans auoir veu la fin de cest affaire.

Et ceste fin si tresfort ie doutois,  
 Que seulement quand nommer i'escoutois  
 Bataille, guerre, ou cheuaux, ou harnois,  
 Incontinent à plourer me prenois.

Dont me voyant femme, & de vous loing,  
 Sans vous pouoir seruir à ce besoing,

Au Toutpuissant ie m'en allois courir;

Le suppliant pour moy vous secourir:

Et luy disoys, Seigneur, aye memoire

De ton Dauid; & luy donne victoire.

Il est à toy, & te tient pour son Dieu;

Nul fors que toy il n'adore en nul lieu.

Hypocrisie, ny superstition

N'ont rien en luy: pure deuotion

Le fait aymer ton Nom, ta Verité,

Par viue Foy bruslant par Charité.

Ou Dieu tout bon, regarde le cœur sien

Doux & humain, à l'exemple du tien.

Le bien qui est en luy remet à toy;

Car à toy seul la gloire, non à soy,

De tous ses biens t'a donné, & te donne.

Làs,

Làs, maintenant, Seigneur, ne l'abandonne.  
 Frappe pour luy, confonds ses ennemys,  
 Veu qu'en toy seul tout son espoir est mis.  
 Monstre à chacun que de ta creature  
 En congnoissant sa fragile nature,  
 Tu n'en demandes autre perfection,  
 Que l'humble cœur aymant sans fiction:  
 Qui croit en toy, sans vn seul mot douter,  
 Prenant plaisir à ta voix escouter,  
 Qui non en soy, mais tout en toy se fie,  
 Vny à toy par Foy qui viuifie.  
 Tel est le CHRIST de ton CHRIST tant aymé,  
 De qui tu es loué, craint, estimé:  
 Couronne donc en luy tes vertus grandes,  
 Et par ton CHRIST ottroye les demandes  
 Que pour le mien treshumblement ie fais,  
 Et le secours encores ceste fois,  
 Comme en tous temps & tous perilz as fait.  
 Rendz donc en luy ton chef d'œuvre parfait.  
 Et s'il te plaist de tourner ceste Roue,  
 A son honneur & prouffit ie te voue,  
 Comme Iacob; & fais serment semblable,  
 Qu'a tout iamais d'un propos immuable  
 Il t'aymera comme son Createur,  
 Son Dieu seras, & luy ton seruiteur.  
 Apres auoir en grands larmes finie,

Ceste

Ceste oraison de seur espoir garnie,  
 Je m'assuray que ceste grand bonté  
 M'exauceroit, dont fut vn peu domté  
 L'extreme ennuy ou la raison humaine  
 N'auoit rien peu fors augmenter la peine.  
 Apres auoir en douleur attendu  
 Ce iour heureux, apres auoir tendu  
 Et yeux & bras à Dieu incessamment,  
 Apres auoir porté plus de tourment  
 Que ie ne puy ne repenser n'escrire,  
 Ce iour heureux tresheureux puis ie dire,  
 Je veiz venir d'un visage ioyeux  
 Vostre beau frere, ayant la larme aux yeux.  
 Lors ie pensay qu'au paquet qu'il portoit,  
 Tout nostre bien tant desiré estoit.  
 Ce que soudain nous fait à tous entendre,  
 Car vn tel bien ne doit lon faire attendre.  
 Luy nous disant ceste nouvelle heureuse,  
 En la lisant d'une face ioyeuse,  
 Nous monstra bien que iamais n'auoit eu,  
 Vn tel plaisir que d'auoir leu & sceu  
 Vostre retour plein de prosperité,  
 Que voz vertus ont tresbien merité.  
 Des escoutans les cœurs d'ennuy transis  
 Prindrent vigueur, en criant grand mercys  
 A ce bon Dieu, que tel Roy a gardé,

Et son

Et son Royaume en pitié regardé.  
 Je ne scaurois dire que lors ie diz,  
 Mais d'un Enfer saultee en Paradis  
 Je me sentiz, & d'aïse surmontee,  
 Prins mon mary, ainsi que deshontee,  
 Tous deux courans à l'Eglise soudain  
 Fufmes portez. Avecques nous tout plein  
 De monde vint, plus portez de plaisir  
 Que de leurs piedz, ayant chacun desir  
 De s'aquitter à mercier celuy,  
 Qui de leur Roy a esté ferme appuy,  
 Luy departant ses graces à planté,  
 Le redonnant à son peuple en santé.  
 Si Te Deum feut dit ioyeusement,  
 Si mercié feut Dieu deuotement,  
 Si frere & sœur de tous maux confortez  
 N'estoient pas de ioye transportez,  
 Si le second Symeon Galiot  
 Ne disoit pas à l'heure ce bon mot:  
 Je ne crains plus la Mort, puis que ie voy  
 Que Dieu nous a sain redonné le Roy.  
 Si saint André a dit, loué soit Dieu,  
 Qui a donné au Roy l'honneur du ieu,  
 Si noz Dames avecques noz Prelatz,  
 A louer Dieu, n'ont eu leur esprit laz,  
 Vous n'en ferez, Monseigneur, nulle doute;

Mais

Mais si fault il que la crainte me boute  
Hors du propos ou me met trop auant  
L'affection; si diráy ie deuant,  
Que tout ainsi que Iacob le bon homme,  
Comme celuy qui reuiet d'un grand somme,  
Dit plein d'amour, & de ioye naïue,  
Il me suffist, mais que mon Ioseph viue.  
Moy tout ainsi, apres douleur mortelle,  
Oyant de vous la tresbonne nouvelle,  
Que mise à fin auiez vostre entreprise,  
Que l'Andrecy de l'Empereur n'est prise,  
Que vous auez en despit de ses dents,  
Deuant ses yeux tiré hors de dedens  
Voz bons Souldatz; leur faisant tant de biens  
Que tous leurs maux il n'estimoyent plus riens:  
Que vous l'auiez par moyens diligens  
Tresbien garnie de viures & de gens:  
Que conquerer reuenez, & vainqueur,  
Acompagné de santé & d'honneur.  
Dont ce seul bien sans plus me rend contente;  
Il me suffist, en mieux n'ay ma pretente.  
De tous mes maux receuz au parauant  
Ie n'en sens plus; car mon Roy est viuant.



EPISTRE DE LA ROYNE

au Roy François son Frere.



*Vis que voz yeux rempliz d'autre lu-  
miere*

*Regardant droit à la beauté premiere,  
Et que l'obiet sans estre difformé*

*Vous est si bien mué, & transformé,  
Que maintenant le voyez en son estre  
Tel, qu'il estoit, voire deuant son naistre:  
Puis que du tout l'ignorance est rompue,  
Dont trop long temps vostre ame fut repue,  
Et verité bien congnoistre vous fait,  
Que soubz ce corps terrestre, & imparfait,  
Le tresparsfait, & le seul desirable  
Est là couuert par moyen admirable:  
Puis que le cœur munde, pur & nouveau  
Donné vous est, & croyez trop plus beau,  
Que le premier vieil & mortifié,  
Tant qu'en viuant d'un cœur deisié  
Pouez ietter vn cry à mon aduis,  
Disant, c'est CHRIST, & non pas moy qui vis:  
Puis que ie voy ce seur, & doux repos  
En riens semblable au trauaillant propos,  
Ou vostre Esprit se console, & repose,*

*e Moy*

Moy qui ay tant desiré ceste chose,  
 Qui vn tel bien vous ay tant desiré,  
 Et deuant Dieu en priant sousspiré  
 Vouloir voz yeux trop endormiz ouvrir,  
 Et sa beauté secrette descouvrir.

Or maintenant que par vostre langage  
 L'ay clairement recongnu son ouurage,  
 Et comme il a hors de vous remué  
 Tous vains desirs, & vostre cœur mué,  
 Ne dois ie pas demander estre vn Ange,  
 Pour purement luy en rendre loucenge?  
 Veu qu'il ne peult sortir de fange impure  
 Riens, qui ne sente à sa vile nature.

Helàs ouy. Mais voyant qui ie suis,  
 Et quel il est, & que riens ie ne puis:  
 Luy qui de soy, tout seul a congnoissance  
 Se lou'ra, dont cessez mon ignorance.  
 Parlons d'Amour, qui a cousté si cher,  
 Premierement commencé en la chair,  
 Sur qui le temps n'a iamais eu pouoir  
 De rien gagner contraire à son vouloir.  
 Bien a il peu donner maint desplaisir:  
 Il en a eu (ce me semble) loisir.

Au temps heureux vostre infelicité,  
 Vostre longueur par grand necessité  
 A le bendeau rompu de cest enfant,

Qui



Qui fut par vous, & maintz cœurs triomphant.  
 Il a rompu ses traitz, perdu ses aelles.  
 Tirer ne peult, ne plus voller sans aelles.  
 O temps heureux par vostre grand longueur,  
 Par voz tourmens, fascherie, & langueur  
 Auez rendu le cruel gracieux,  
 L'aveugle né cler voyant des deux yeux:  
 L'enfant leger, inconstant, & muable,  
 Ferme, assésuré, & plus qu'un Roc estable.  
 C'est tousiours luy toutesfois: mais son vice  
 Est conuertý en vertu, & iustice.  
 Il fut enfant petit en mauuais point;  
 Souuent chagrin, & ne profitoit point.  
 Mais maintenant qu'il est deuenu homme,  
 Beau, & parfait, il vault bien qu'on le nomme  
 Amour aymant, qui chacun fait aymer,  
 Plus gracieux, qu'il ne fut onc amer.  
 Il va tout nud, & veult bien qu'on le voye.  
 Car il est seul Verité, Vie, & Voye.  
 Il fut couuert à tous yeux esblouis,  
 Sourd aux criz faux, non dignes d'estre ouys.  
 Puis quand il a les yeux illuminez,  
 Les cœurs purgez, & bien examinez,  
 Lors tel, qu'il est, se monstre, & se descouure  
 A telz qu'ilz sont, & en eux fait son ceuvre.  
 Cest Amour là n'est ny mort, ny passé.

Il est tout fraiz, & ne fut onc lassé.  
 Il est tout tel, qu'il a esté, sinon  
 Que vous sçauiez trop mieux quel est son nom,  
 Que ne faisiez, quand le cuydiez sçauoir.  
 Pas ne l'auiez quand le cuydiez auoir.  
 C'est luy par qui sommes, viuons, mouuons;  
 Par qui pensons, congnoissons, & sçauons.  
 C'est luy, qui est nostre espoir, nostre vie,  
 Nostre desir, & nostre sainte enuie.  
 C'est luy, qui est nostre force, & vertu:  
 De qui chacun doit estre reuestu.  
 Si ceste Amour de vous tant ignoré,  
 A autresfois tant esté adoré,  
 Qu'il contraingnoit desirer la presence,  
 Et regretter trop asprement l'absence,  
 Donnant aux yeux vn tel plaisir de voir,  
 Que de plus grand on ne pourroit auoir.  
 Or maintenant qu'il est congnu de vous  
 Tout vertueux, tant desirable, & doux,  
 Croyez, pour vray, que ceste congnoissance  
 Croist le regret d'vne si longue absence.  
 Car si i'ay prins plaisir de vous voir, lors  
 Que trop d'estime auiez d'vn meschant corps,  
 Pensez vn peu de quel contentement  
 Je iouyray, voyant parfaitement  
 Ce que i'ay tant desiré en vous estre,

Et que

Et que d'Amour vray, Amour est le maistre?  
 Là maintenant sans craindre conscience  
 Ouyr vous puis, vous qui l'experience  
 Auez d'Amour, & de ce qu'il sçait faire,  
 Et comme il peult par le temps se parfaire.  
 De ce parfait pouez sans fin parler,  
 Lequel vous fait le droit chemin aller.  
 Plus n'en ferez de crainte, ny de feinte  
 A declarer vostre intention feinte.  
 Plus les regards en vous ne pecheront:  
 Plus les souspirs la voix n'empescheront:  
 Plus ne seront voz yeux couuers de larmes:  
 Plus de raison ne passerez les termes:  
 Plus ne faudra moyen, ne couuerture:  
 Plus ne ferez cas de vaine lecture:  
 Plus vostre cœur ne sentira d'amer:  
 Plus que iamais il sçaura bien aymer.  
 Mais vous, pleurez cent ans la ioye extreme,  
 Qui vient d'aymer son Dieu plus que soy mesme;  
 Et voz souspirs saillans sans nul martire  
 Declaireront là ou vostre cœur tire  
 Tousiours en hault, ou par vraye Foy sommes  
 Seurs Citoyens entre les heureux hommes.  
 Est il plaisir (dites en vostre aduis)  
 Que de passer en ses plaisans deuis  
 Les iours, les nuitz, les heures, & le temps

Tous d'un Esprit heureux, ioyeux, contens?  
 Y a il ieu plus plaisant à iouer,  
 Qu'incessamment recongnoistre, & louer  
 Ce, qui ne peult iamais estre congnu,  
 Que par l'Esprit, qui de luy est venu?  
 Lequel en nous est nostre sapience,  
 Nostre assuree, & certaine science,  
 Qui nous vint prendre en nostre estre premier,  
 Ne se pouant en soy mesme nyer.  
 Par luy, pour luy, en luy, & en sa paix  
 Il nous conioint, nous deschargeant du faix  
 De ceste chair, laquelle il rend subiette  
 En quelque part, qu'il la poulse, ou la iette  
 A son vouloir, & d'un seul mouuement  
 Ne seruent plus que d'vtil instrument,  
 Comme il luy plaist, en luy redonnant vie,  
 Qui ne peult estre à la mort asseruie,  
 Luy redonnant amour sans ialouzie,  
 Sans doubte foy, sçauoir sans fantasie:  
 Luy redonnant vray plaisir sans offense,  
 Soing sans soucy, victoire sans defense.  
 Helàs pourquoy paruenù à tel poinct  
 Estes vous loing, & ie ne vous voy point?  
 Mon desir n'est de si fort vous chercher  
 Pour vous tenser, enseigner, ou prescher.  
 En vous n'a mal, dont vous deusse reprendre,

Ny en

Ny en moy bien, que ie vous peusse apprendre.  
 Mais c'est pour plus à vertu inciter  
 Mon cœur trop froid, vous oyant reciter  
 Quel est l'amy, que vous auez trouué;  
 Quel bien en luy vous auez esprouué,  
 A celle fin qu'en telle conference  
 Vous me monstriez quelle est la difference  
 De l'un à l'autre, & comme il prend le cœur;  
 Comme il en est quand il luy plaist vainqueur;  
 Comme à un seul tous noz desirs unit:  
 Comme les siens chastie, & nous pugnit:  
 Comme la chair rend morte, en Iesuchrist,  
 L'ame du tout conuertie en Esprit:  
 Qui fait le monde, & ses plaisirs fuir,  
 Dont l'ignorant desire tant iouyr:  
 Brief comme il fait l'homme de fange & terre  
 Semblable à Dieu, à qui il a fait guerre.  
 O quelle paix! ô quel contentement  
 Doit recevoir cœur, corps, entendement!

. F I N .

e 4





EPISTRE DE LA ROYNE  
de Nauarre, au Roy de Nauarre, malade.



Elle qui pour eslongner vostre veüe  
N'est point de vous (i'en suis seure)  
incongnue,  
Mais par esprit à vostre esprit presëte  
Ce triste escrit pour parole presente  
Doublement triste (il fault que ie le die)  
En vous laissant fasché de maladie.  
Croire pouez que assez m'estoit des yeux  
L'eslongnement pour vn temps ennuyeux,  
Sans le sçauoir que i'ay de la douleur,  
Qui le repoz vous oste, & la couleur.  
O quel ennuy d'estre de vous bannie,  
Et vous laisser en telle compagnie  
D'extreme mal, & de douleur cruelle!  
Et moy qui suis, ie puis bien dire celle,  
Qui plus voudroit de cœur & corps courir  
Au seur moyen, qui vous peust secourir,  
Làs, ie m'en vois. Et si lon dit, qui est ce,  
Qui au besoing ainsi son amy laisse?  
Vn ignorant respondroit sus ce poinct,  
C'est celle là, qui l'ayme peu, ou point.  
Quand il est sain, ilz font grand chere ensemble;  
Quand

Quand il a mal, elle s'en va: il semble  
Que c'est mal fait de vraye amour l'office,  
D'vser de fuyte en lieu de bon service.  
Ne croyez pas, ô amy tresparfait,  
Cest ignorant, qui se prend à l'effect:  
Voyez le cœur de celle, qui s'en va,  
Que maugré soy de la terre enleua,  
Pour la ietter dens sa noire litiere,  
Dont elle n'eust, fors de plourer, matiere.  
Si les regretz des propos & deuz,  
Que nous tenons, quand sommes viz à viz,  
Tant vertueux, sans vice, ny folie,  
Nombrer ie sceusse, & la melancolie,  
Qui cause en moy le triste souuenir,  
Ma foible main ne pourroit soustenir  
Sy grand labeur, ny aussi peu vostre œil,  
Sans qu'il vnist ses larmes à mon dueil.  
Donques de peur que la triste escriture  
Rende vostre œil triste par la lecture,  
Je laisseray mais que ie vous reuoye,  
A vous compter mon ennuy: mais la ioye  
Qu'en peu de temps i'espere receuoir,  
Je ne crains point le vous faire scauoir.  
Soyez certain que ces poures villages  
Qui sont subietz au martyre & pillages,  
Quand on leur dit, le Roy vient regarder

Voz pouretex, & gensdarmes garder  
 De vous piller, & faire nulz outrages,  
 N'ont tel plaisir, ny ioye en leurs courages,  
 Comme i'auray quand quelqu'vne courra  
 Hastiuement, & en riant dira,  
 Pantagruel a bien prophetisé,  
 Car i'ay desia les Muletz aduisé  
 De cestuy lá, qui vous auoit promis  
 D'estre en trois iours en sa santé remis.  
 Si ie seray preste de me leuer  
 Pour vous aller, ou que soyez, trouuer,  
 N'en doutez point: mais entendez qu'autant,  
 Que mon cœur feut, vous laissant malcontent,  
 Autant aura de ioye, & de plaisir  
 A vous reuoir, & compter à loisir  
 Le bien, le mal, que ie pourray entendre,  
 En vous priant ne faire pas attendre  
 A voz amys longuement des nouvelles,  
 Que ie requiers à Dieu nous donner telles,  
 Que de bon cœur luy demandons en foy,  
 Et nous l'aurons dens trois iours, ie le croy:  
 Et vous verrons en santé sy parfaite,  
 Que nous dirons, le Medecin a faite  
 La cure ainsi, comme il nous auoit dit:  
 Pensez vn peu s'il aura bon credit.  
 Et à celuy, qui donne la santé,



*Sera de cœur vn Te Deum chanté:  
Le suppliant à vous & nous donner  
Grace; & santé pour plus n'abandonner  
Celle; qui veult (mesmes en Paradis)  
Estre avec vous; & plus ne vous en dis.*

F I N.





Les quatre Dames, & les qua-  
T R E G E N T I L Z -  
H O M M E S.



LA PREMIERE DAME.

**E**st il ennuy, qui soit au miẽ semblable?  
Est il traual si fort intolerable,  
Comme celuy, que ie trouue importable  
Par fascherie?

Je le deuois bien prendre à moquerie.  
Car ce n'est rien, dont vn chacun ne rie;  
Mais i'en suis tant & despite & marrie,  
Que plus ne puis.  
Aymen ne veux, & trop aymee suis:  
Cerchee suis de celuy, que ie fuys;  
Tant que souuent ie fais fermer mon huys  
Pour ne le voir.  
O trop ayman plus que vostre deuoir,  
Vueillez bien tost à vostre cas pouruoir,  
Ou vous pourrez trop de malheur auoir  
En poursuyuant

Ce, qui

Ce, qui en fin se conuertit en vent.  
 Vous estes tant & honnesté & sçauant,  
 Beau & parfait (ie diray plus auant)  
 Qu'onques ne vis  
 Sy bonne grace, au moins à mon aduis.  
 Ny vn parler de sy plaisant deuis,  
 Tant que souuent quand sommes viz à viz,  
 L'heure se passe  
 Sans la sentir : ny onques ne fuz lasse  
 De vous ouyr : car vostre parler passe  
 Tous ceux, qui ont iamais eu bonne grace.  
 Et si possible  
 N'estoit d'aymer le bien tant indicible,  
 Qu'en vous ie voy, voire incomprehensible,  
 Conuertirois mon dur cœur inuisible  
 A vous aymer,  
 Et ne craindrois que mal m'en sceust blasmer.  
 Mais ie ne veux point nager en la Mer  
 Tant perilleuse, & ou tant a d'amer,  
 Et rien de doux,  
 Et ou ie voy perir à tous les coups  
 Les bons espritz tourner dessus dessoubz,  
 Et deuenir les sages pis que foulz.  
 Bref c'est vn pas,  
 Que ie congnois, & ou ie n'iray pas,  
 Sachant tresbien que tous les doux appas,

Que

Que lon y voit, son dangereux repas:  
Je n'en veux point.

Mon cœur sera libre, voila le poinct.

Si vous errez (Et Dieu vous le pardoint)

Mieux vous vaudroit tout nud, ou en pourpoint

Mourir de faim,

Que de languir si beau, si fort, si sain

De biens, d'honneur, Et de plaisir tout plein.

Sans auoir mal, fors que deffoubz le sein

Le cœur vous bat:

Mais en fault il faire vn si grand sabat?

Vous le deuriex prendre pour vn esbat;

Et lon diroit que la Mort vous combat,

Veule visage,

Que vous portez, qui est d'homme peu sage,

Ou tout au vis de Desespoir l'image.

Car vous perdez contenance, Et langage,

Grace, Et propos:

Et moy aussi tout plaisir Et repos.

Quand i' apperçoy vie, couleur, Et poulx,

Ioye, Et santé, pour moy faillir en vous;

O malheureuse,

La cause en suis; qui me rend doloureuse,

Dont vous menez vie si langoureuse,

Et si ne puy de vous estre amoureuse.

Non que trop mieux

Ne le vallez qu'un million de lieux,  
Qui sont aymez des Dames en maintz lieux,  
Car ie n'en voy un seul deffoubs les Cieux  
En qui ie pense  
Plus de vertu, d'amour, & d'assurance,  
Mais i'entens bien que la fin de la dance  
De cest amour, n'est rien que repentance,  
Ou temps perdu.

I'aymerois mieux que mon cœur fust pendu,  
Qu'aucunement à aymer fust rendu,  
Car il s'en est trop long temps defendu,  
Et bien gardé  
Des yeux, qui ont doucement regardé,  
Et d'un parler gracieux & fardé;  
Pour eux ne s'est folement hazardé  
Ne laissé prendre.

Vous perdez donc vostre temps d'entreprendre  
De me cuyder à bien aymer apprendre.  
Car maintenant i'en serois à reprendre;  
Il est trop tard.

Làs, i'ay congnu d'aymer sy tresbien l'art,  
Que desormais i'en veux quiter ma part,  
Et viure seule en liberté à part.

Vous aduisant,  
Qu'il vous seroit plus honneste & duisant  
D'en aymer vne, ou un propos plaisant

Puissiez

Puisſiez trouver, qu'ainsi vous abusant  
 De tant chercher  
 Ce, dont plus près ne pouez approcher.  
 Et congnoissant qu'il vous couſtera cher,  
 Je ne crains point maintenant vous faſcher,  
 A celle fin  
 Qu'en vous monſtrant ſy dangereuſe fin,  
 Vous ne preniez pour amy, ny affin  
 Amour qui eſt pour tous Amans trop fin.  
 Car ie n'auray  
 Iamais repos, tant que ie penſeray  
 Qu'en voſtre cœur trop aymee ſeray.  
 Plus volontiers ma vie laiſſeray,  
 Que de ſçauoir,  
 Et par eſſect au vray apperceuoir  
 Dens voſtre cœur tant de mal receuoir,  
 Que ie n'y puis, ny vous auſſi pouruoir  
 Sans fiction.  
 Bien que d'aymer ne ſente paſſion,  
 Si áy ie tant de vous compaſſion,  
 Que ie n'ay bien, ny conſolation,  
 Que de penſer  
 De vous oſter (par ſouuent vous tenſer)  
 Ce ſol Amour, qui vous fait inſenſer,  
 Ou bien ma mort par ennuy auancer.  
 Car mieux me diſt

De voir mon corps tout en cendre reduit,  
 Et que soyez en liberté conduit,  
 Que, luy viuant, de luy soyez seduit.

Car endurer

Je ne puis plus de vous voir tant durer,  
 Et cest Amour: dont bien vous puis iurer,  
 Que sans cesser desire procurer  
 La deliurance.

Soit pour fuyr tousiours vostre presence,  
 Ou m'efforcer de faire contenance,  
 Pour vous oster de moy toute esperance.

Je me complains:

Car ie ne puis ainsi comme ie feins  
 Vous vouloir mal. voz sospirs & voz plains,  
 Que ie congnois d'extreme amour si plains,  
 Me font mourir.

Et si par mort ie vous pouois guerir,  
 Vous m'y verriez de tresbon cœur courir.

Làs, autrement ne vous puis secourir;

Car plus ie veux

Vous appaiser, quand nous parlons nous deux,  
 Plus ie vous voy engendrer sospirs neufz,  
 Et renouer de vostre amour les noeuz.

Quel desplaisir?

Je ne puis nul en ce monde choisir,

A qui parler tant aymasse à loisir;

f

Et il

Et il me fault, maugré tout mon desir,  
Vous estrange,  
Et vous traiter trop pis qu'un estrange;  
En esperant vostre propos changer,  
Et à la fin à raison vous renger  
D'amour communi,  
Laisant celuy qui est trop importun;  
Duquel iamais n'en vis eschapper un  
Sage & content. Et toutesfois chacun  
S'en veult mesler:  
Mais pour le mieux ie vous conseille aller  
Autre chemin; & plus ne me parler  
De ce, que tant m'avez voulu celer;  
Et vous en prie,  
Vous asseurant qu'onc ne seray marrie,  
Qu'autre que moy ayt sur vous seigneurie,  
Par qui sera vostre douleur guarie.  
Car par ma foy  
Vous ne pouez avoir secours de moy:  
Trop peu i'estime & Amour, & sa Loy.  
Mais si long temps en ce propos vous voy,  
Vous en mourrez;  
Et de ma mort la cause vous serez.  
Retirez vous; car rien n'y gagnerez,  
Fors que l'ennuy que vous me causerez.  
Allez ailleurs;



Dix mille endroitz vous trouuerez meilleurs;  
 Ou tout soudain conuertirez voz pleurs  
 En passe temps; & changerez en fleurs  
 Le faix d'espines,  
 Que vous portez, que ie croy des plus fines,  
 Qu'on voye point, le iugeant par voz mines,  
 Ou de douleur lon voit apparens signes.  
 Or donc aymez  
 En autre lieu: & point ne me blasmez.  
 Si ie ne veux que dame me clamez,  
 Assez de cœurs trouuerez affamez  
 De vostre amour.  
 Vous valez bien d'auoir de iour en iour  
 D'une bien sage vn tresgratieux tour.  
 Ne face plus vostre cœur de seiour  
 En mon endroit;  
 Ou tout son temps & sa peine perdroit;  
 Et à la fin congnoistre il luy faudroit,  
 Que mieux mourir, que tant aymez, vaudroit.  
 I'ay repentance  
 Dont premier prins à vous la congnoissance,  
 Cuydant auoir vne bonne acointance  
 De vous hanter ne pensant que puissance  
 'Amour eust telle,  
 Que faire peust saillir vne estincelle,  
 Pour vous brusler du visage de celle,

Qui grace n'eut, ny onques ne fut belle.  
Mais c'est malheur,  
Qui plus vous fait estimer ma valeur,  
Qu'elle ne vault, ignorant ma couleur,  
Dont vous portez si extreme douleur.  
Làs, qui vous fait  
Tant m'estimer, que du tout desconfit  
Fut vostre sang en amour trop confit?  
Veu que souuent vous dis que nul prouffit  
A me querir,  
Homme n'auoit onques sceu acquerir,  
Et que voulois en liberté mourir.  
Mais toutesfois vous vouliez requerir  
De m'estre amy.  
Non vn amy, amoureux ennemy:  
Mais tel amy, qu'on voit le cœur parmy  
Du tout ouuert sans peché ne demy:  
En qui fiance  
Je peusse auoir sans craindre conscience  
Promis l'auetz: i'y ay prins confiance,  
Dont maintenant ie pers ma patience.  
Car ie voy bien,  
Que ne tenez de voz promesses rien.  
Làs, vous m'aymez d'un amour sans moyen:  
Parquoy de vous ie quitte l'entretien,  
L'affection,

Et la

Et la parole, & frequentation,  
Ou i'ay tant prins de consolation.  
I'en ayme mieux la separation,  
Puis que tenez  
L'opinion que de moy n'apprenez  
De trop aymen. or vous entretenez  
Donques tout seul : plus à moy ne venez  
Pour esjouyr  
Vostre esprit, cuydant tousiours iouyr  
Et de ma veüe, & mon parler ouyr.  
Car ie ne veux plus faire que fouyr  
L'occasion,  
Qui cause en vous si fole intention,  
Que si bien tost n'y voy mutation,  
Vous en perdrez toute possession.  
De plus venir  
Lá, ou ie suis, ny de m'entretenir,  
Ie vous requiers vous vouloir souuenir,  
Pour viure en paix, de plus ne retenir  
En vostre cœur  
Ceste poison de trop douce liqueur;  
Mais soyen en par grand vertu vainqueur,  
Et i'en auray plaisir, & vous honneur.  
Si ne peult estre  
Comme ie dis, & que ne soyen maistre  
De vostre cœur, or le laissez donc paistre

Ou il voudra ; ou de corde ou cheuestre  
 Faire vn licol,  
 Et s'estrangler hault pendu par le col,  
 Monstrant qu'un cœur effeminé & mol,  
 Par trop aymer vous contraint d'estre fol.

Mieux vault parfaire  
 Vostre malheur, que de tant contrefaire  
 Le malheureux, & vostre douleur taire,  
 En ne pouant à vous, ny autruy plaire.

I'en parle hault:

Car en voyant que la raison vous fault,  
 Je voudrois bien amender le default,  
 Que i'y congnois ; mais s'il ne vous en chault,  
 Je n'en puis mais.

Or n'esperez de me voir desormais:

Car pour la fin ie vous iure, & promet  
 Qu'autre que vous ie n'aymeray iamais.



LA SECONDE DAME.



**L**A S, oseray ie ou escrire, ou parler  
 Du grand ennuy, que tant ie veux celer?  
 Se fera il par force reueler?  
 Veult il contraindre  
 (Maugré mes dentz) non seulement le plaindre,

Ne

Ne le sousspir de mon cœur, mais sans craindre  
 Sur ce papier ma main craintive peindre  
 Mon piteux cas?

Le diray ie ? ie ne le diray pas.

Si ie le tais, i' avance mon trespass,  
 Ou ma douleur me conduit à grand pas.

O quelle esprainte

Ay dens mon cœur, ou douleur est emprainte  
 Par estre trop de plaisir & de crainte  
 En presse mise, ou mainte dure estrainte  
 Luy fault porter!

Desir voudroit pour la reconforter,  
 Tout son malheur redire & rapporter;  
 Mais crainte dit qu'il convient supporter  
 Jusques au bout,

Sans dire rien, ne partie, ne tout.

En son parler ie trouue peu de goust,  
 Car le celer me poise & grefue moult.

Ie creueray

Si ie me tais : or sus, ie le diray.

Mais par douleur pourtant ne mentiray,  
 Ne point à moy faueur ne porteray:

Car seule suis

Cause du mal, que taire ie ne puis,  
 Qui de mon cœur m'a contrainte ouvrir l'huys,  
 Et mes deux yeux pour en faire conduiz

*A deualler*

*En moy l'Amour tant dure à aualler,  
Que garde n'a iamais de s'en aller,  
Dont maintz souspirs i'en sacrifie en l'air  
De larmes plains,  
Dont le Ciel est & de criz & de plaintz  
Du tout remply; tant que montz & lieux plains  
Me respondans disent, tu te complains*

*A grand raison.*

*O peu d'Amour, ô faulse trahison,  
O grand douceur, mais plus tost grand poison:  
O cruauté, qui en toute saison*

*Toute autre passe:*

*O par trop douce, & simulee grace,  
O regard feint, ô cœur plein de fallace,  
Parole ausi, qui de mentir n'est lasse!*

*Vous auez tort*

*D'une tromper, qui vous ayme si fort.  
Voilà comment Terre & Ciel font effort,  
De me donner vn peu de reconfort.*

*Car bien entendent*

*Mon piteux cas, dont secours ilz attendent  
De Dieu, à qui seul pour moy le demandent:  
Prier pour moy sans cesser ilz pretendent.*

*O Terre & Cieux,*

*Ne soyez point de moy si soucieux,*

Ne de punir mon amy enuieux.  
 Plus me seroit son ennuy ennuyeux  
 A soustenir,  
 Que tout le mal, qui me scauroit venir.  
 Helàs, mon Dieu, ne le vueillez punir;  
 Et mettez hors de vostre souuenir  
 Sa faulseté.  
 Soyex luy doux, ainsi qu'auex esté  
 Au faux Judas plein de meschanceté.  
 Car s'il failloit de sa grand lascheté  
 Qu'il fust memoire,  
 I'aymerois mieux la honte pour luy boire,  
 Que de souffrir que lon en sceust l'histoire,  
 Bien que ce fust à mon honneur & gloire.  
 Mais quel honneur  
 Seroit ce à moy, d'auoir laissé mon cœur  
 Si longuement tant aymer vn trompeur,  
 Et que lon dist, c'est vn parfait menteur?  
 Car en deux lieux  
 A departy & le cœur, & les yeux:  
 Ses propos sont à vne Dame tieux  
 Comme il les tient : à l'autre disant mieux.  
 Dissimuler  
 Je ne scaurois l'amour que veux celer,  
 Que de souuent parler, danser, baller,  
 A ceste là pour sy bien egaler

Ma contenance,  
 Que iamais nul n'en ayt la congnoissance.  
 Làs, ce ne m'est petite penitence  
 Parler à l'une, & qu'à l'autre ie pense.  
 C'est bien vn bruit  
 Qu'il vaudroit mieux estre pour luy destruit,  
 Que tout le Monde en fust au vray instruit:  
 Lon congnoistroit l'arbre par vn tel fruit  
 Rien ne valoir.  
 Je vous requiers, Terre & Ciel, ne vouloir  
 De mon Amy pour moy tant vous douloir.  
 I'ayme bien mieux du tout à nonchaloir,  
 Et dehors mise  
 Estre du cœur, ou cuydois estre assise;  
 Et par amour tresferme à iamais prise,  
 Ne declarer à nully sa feintise;  
 Fors seulement  
 Entre nous deux : mais tant secrettement,  
 Qu'autre n'en ayt iamais nul sentement.  
 Ce me sera vn grand contentement  
 Que nul ne sache  
 (Fors vous & moy) que dens vn corps sans tache  
 De vice nul, y ayt vn cœur si lasche,  
 Qui du mien est perpetuelle attache:  
 Car repentir  
 Je ne me puys, ny iamais consentir

De son



De son amour m'oster ne departir.  
Et plus ie voy qu'il ne fait que mentir,  
Plus verité.  
Me fait monstrier extreme Charité,  
Et vraye amour pleine de purité  
N'auoir ne fin ne terme limité  
Car tousiours dure.  
Et plus de mal & de peine elle endure,  
Et plus la Foy se congnoit ferme & dure.  
L'amour, que i'ay est de ceste nature,  
Dont esperer  
Ie ne pourrois iamais me retirer,  
Ny autre part encores moins tirer.  
Il me plaist mieux me laisser martyrer  
D'ingratitude,  
Viuant à part seule & en solitude,  
Laisant à luy la grand sollicitude  
D'en seruir deux, ou vne multitude,  
Que de faillir  
A bien aymer, ny iamais hors saillir  
De son amour; ne pour voir defaillir  
La sienne en moy, ne pour voir m'assaillir  
De tous costez  
Des maux, qui plus doiuent estre doutez,  
Qui sans cesser me tentent (n'en doutez)  
De plus n'aymer; mais peu sont escoutez.

O Ciel,

O Ciel, & Terre,  
 Qui soustenez, & qui couvrez ma guerre,  
 Vous me voyez en grand espace en serre;  
 Voudriez vous point m'envoyer vn tonnerre,  
 Pour abbreger  
 Mes iours mauvais, & mon cœur soulager?  
 Ou vous ouvrir, Terre, pour me loger  
 Au plus parfond? m'ostant hors du danger  
 De desespoir,  
 Qui fait sy fort enuers moy son deuoir,  
 Que si la mort ne me faites auoir,  
 Par luy au moins la pourray receuoir.  
 Car il me dit;  
 N'est pas ton cœur malheureux & maudit,  
 Et de tous biens digne d'estre interdit,  
 D'auoir sa Foy, son amour, & credit  
 En vn seul mis,  
 Qui est le chef de tous tes ennemys?  
 Car à seruir vne autre il s'est soubmis;  
 A laquelle a, ainsy qu'à toy, promis  
 Garder la Foy.  
 Et enuers elle il observe la Loy  
 De vray amour, ainsi qu'il fait à toy;  
 Il vous voudroit bien toutes deux pour soy.  
 L'autre à loisir  
 Entretienir, est tousiours son desir,

Ains

Ains que toy : Et y prend tel plaisir.  
 Mais il ne sçait laquelle il doit choisir.  
 Il ayme l'une  
 Pour son plaisir ; l'autre pour sa fortune:  
 L'heure cherchant pour les voir oportune.  
 Et si promet, Et bien iure à chacune  
 Qu'il n'ayme qu'elle,  
 Et qu'elle est plus cent fois que l'autre belle:  
 Mais qu'il luy fault faire apparence telle,  
 A fin que mieux sa grande amytié cele.  
 A l'autre autant  
 Il va disant : Et qu'il est mal content  
 Quand il luy fault à celle parler tant,  
 De qui nul bien, ne plaisir ne pretend.  
 Ainsi pourmeine  
 L'amour en deux. Et toy, sotte, il te meine  
 Ainsi qu'il veult ; Et de teste bien saine  
 Te va iurant que pour toy meurt de peine.  
 C'est ta folie,  
 Que tu le crois : Et son parler te lie,  
 Qui cause en toy tant de melancolie.  
 Finer la fault, ou prens vne poulie,  
 Et te va pendre.  
 Mieux vault finer ton malheur par la cendre,  
 Que le porter ; veu que ne peux desprendre  
 Ton cœur de luy, ne luy ton amour rendre.

Veux

Veux tu languir  
 Touſiours l'aymant, & ceſte amour nourrir  
 De ferme Foy, qui vous fera perir?  
 Croy mon conſeil : il te vault mieux mourir  
 Soudainement  
 Pour mettre fin à ce cruel tourment:  
 Car auſſi bien es tu morte forment,  
 Perdu as tu ſens & entendement;  
 Il s'en fault peu  
 Que du tout rien ne ſoye : prens le feu,  
 Et l'allumant ſi te metz au mylieu:  
 Aupres du tien, ce ne ſera qu'un ieu.  
 Or ſus, bon cœur:  
 Tu as perdu ſanté, force, & couleur,  
 Entendement, raiſon, deſir, & peur.  
 A tout le moins ſauue donc ton honneur  
 Par mort cruelle,  
 Qui te ſera plus douce, & moins rebelle,  
 Que la douleur, qui eſt continuelle.  
 Voila le chant, & piteuſe nouvelle,  
 Que ſans ceſſer  
 Mon deſeſpoir, qui ne me veult laiſſer,  
 Me vient chanter pour touſiours me preſſer  
 De mon trespas par ſa main auancer:  
 Mais ie n'ay garde.  
 Car à mon Dieu inceſſamment regarde,

Qui

Qui en sa main, & en sa sauuegarde  
 Ma vie tient; & combien qu'il me tarde  
 Que vistement  
 N'y voy la fin, si n'ay ie nullement  
 Deliberé d'y mettre auancement:  
 Mais i' attendray l'heure patiemment  
 Du Createur,  
 Qu'il luy plaira du corps de pesanteur  
 Me deliurer; car il en est auteur,  
 Defaire peult ce dont il est facteur.  
 Mon Dieu, helàs,  
 Ce qu'il vous plaist, ne le faites vous pas?  
 Vous estes hault; & regardez en bas,  
 Et gouuernez le Monde par compas,  
 Qu'auex vous fait?  
 Vous auex mis en vn corps sy parfait  
 Vn double cœur; c'est vn Monstre, en effect,  
 Vn corps ayant deux cœurs est contrefait.  
 Mais d'auantage  
 Vn cœur qui doit n'auoir rien qu'un courage,  
 Quand il se fait de deux volontez cage,  
 Plus monstrueux il est, que nulle Image.  
 Celuy est tel  
 Duquel sans fin ie porte dueil mortel.  
 Si ie pouois, offrant sus vostre autel  
 Tout ce que i' ay, ame, & corps, & chastel,

Tant

Tant vous gaigner,  
 Que vous fussiez autrement besongner,  
 En refaisant ce cœur, qui trop baigner  
 Me fait en pleurs, certes rien espargner  
 Je n'y voudrois.

Helàs, que tant heureuse ie serois!  
 S'il estoit bon, ô que ie l'aymerois!  
 Iamais, iamais ie ne le laisserois.

Mais d'un tel bien  
 L'esperoir me fault : ie n'y voy nul moyen.  
 Car, maugré moy, pour moy ne vaudra rien.  
 Je pourrois bien quitter tout son lyen  
 Pour un bon double.

Or bien, mon Dieu, son cœur demourra double,  
 Le mien entier, sans en aymer un couple.

Ma clere Foy ne sera iamais trouble,  
 Plustost mourray

Par ferme amour ; laquelle porteray  
 Jusques à ce, qu'en la terre seray.

A luy iamais ma douleur ne diray.

Ce m'est assez

Que deuant vous, qui tous noz sens passez,  
 Monstre les maux, dont i'ay trop plus qu'assez.

Mais quand au rang des poures trespassez

J'auray prins place,

Je vous supplie me faire ceste grace,

Que

Que mon amy quelque fois par là passe.  
Làs, il aura le cœur plus froid que glace  
Si d'auenture  
Quelqu'vn luy dit, Voila la sepulture  
De celle là, qui d'Amour ferme & pure  
Vous a aymé sur toute creature.  
S'il ne s'arreste  
A regarder la protraiture honneſte,  
Portant le dueil du pied iusqu'à la teſte,  
Et que son œil à plorer ne s'appreſte,  
Et ſi nature  
En luy tient riens de bonté, ou droiture,  
Je vous ſupply qu'il liſe l'eſcriture,  
Qui luy fera mieux, que moy, la lecture  
Sans fiction  
De ma piteuſe, & dure paſſion,  
Et de ſa faulſe & double intention.  
Lors il lira, non ſans compaſſion,  
Cy aſſommee  
(Non de la mort) giſt d'ennuy conſommee  
La plus aymant, qui onques fut nommee,  
Par trop aymer, & trop peu eſtre aymee.



L A I I I . D A M E .



E sents pour moy la douleur si tresforte,  
 Que ie puys bien sans doute ouvrir la  
 porte  
 A ma douleur, ne craingnât q̄lle sorte  
 Sus ce papier  
 Pour demonst<sup>r</sup>er mon mal, non tout entier,  
 Mais tout autant comme il en est mest<sup>r</sup>ier,  
 En esperant si ie puis chast<sup>r</sup>ier  
 Par escriture  
 Ceste trop faul<sup>s</sup>e, & meschante nature,  
 Que sou<sup>s</sup>peçon engendre d'Amour pure.  
 Dont le tourment si longuement me dure,  
 Que plus auant  
 Je ne la puys porter : car trop souuent  
 Mise elle m'est, & sans cause, au deuant.  
 Làs, ce ne sont peines, qui par le vent  
 Puissent voler.  
 Peines ce sont, qui se veulent celer,  
 Et dens mon cœur attacher & coller;  
 Disant que plus ne s'en veulent aller.  
 Ilz mentiront:  
 Car maintenant par force sortiront;  
 Et ma douleur, & mes ennuy<sup>z</sup> diront,

Et



Et tous bons cœurs ilz en aduertiront,  
 Qui pour le moins  
 En congnoissant le mal, que ie ne feintz,  
 Me diront digne entre Martyrs & Saintz  
 Par les ennuyz, dont sy peu ie me plains,  
 D'auoir la place.  
 Or donc, Amy tant plein de bonne grace,  
 De grand douceur, & d'honorable audace,  
 D'honneur, vertu & qui tous autres passe  
 Sans fiction,  
 (Selon mon gré, & mon affection)  
 Escoutez moy; voyez ma passion:  
 Vous en aurez honte, ou compassion.  
 Honte, sachant  
 Que ie n'ay point le cœur si tres meschant,  
 Qu'en tant d'endroitz le vueille aller laschant.  
 Car nul, qui soit sus la terre marchant,  
 Ie ne puys craindre,  
 Tant ayt il sceu mon seruiteur se feindre,  
 Ny bien parler, ny asprement se plaindre,  
 Qu'il ayt iamais à mon cœur sceu atteindre,  
 Ny à l'Amour,  
 Que i'ay à vous fait vn seul mauuais tour.  
 Car qui d'aymer m'a parlé vn seul iour,  
 Le lendemain n'a pas fait long seiour  
 Aupres de moy.

A vous, sans plus, i'ay observé ma Foy;  
Je n'ay rompu d'amitié nulle Loy:  
Mais mon malheur est tel, comme ie voy,  
Que le contraire  
Vous en pensez; Et que ie veux distraire  
De vous mon cœur pour ailleurs le retraire.  
Làs, qui vous fait dedens le vostre attirer  
Tel pensément,  
Que verité incessamment dement?  
Vous sçavez bien qu'il en va autrement,  
Si vous vsez de iuste iugement.  
Ou si par honte  
A dire vray, que deuant vous i'affronte  
Le soupçon que vous avez ne domte,  
A tout le moins que la pitié surmonte  
La fantasie,  
Qui bien pourroit le nommer frenesie,  
Que vous prenez par vne ialousie,  
Sans que raison la vous ayt point choisie.  
Car sans raison,  
Sans apparence, Et tout hors de saison,  
Vous seul avez allumé ce tyson,  
En m'accusant de si grand' trahison,  
Et si vilaine,  
Que i'en mourrois soudainement de peine,  
Si ce n'estoit que ie suis bien certaine

De n'estre point celle, qui deux en meine.  
 Et toutesfois  
 Vous le pensez : mais pas ie ne le fois.  
 N'auex vous veu onc Sangler aux abbois  
 Tuer les chiens, puis courir par les bois  
 Sans estre prins?  
 Sera de vous donques mon cœur reprins,  
 Si de tous ceux, qu'il a congnu surpris  
 De son amour, les a mis à despris,  
 Gardant à vous  
 Seul ce, que i'ay refusé à trestous?  
 Dieu souffre bien mains iointes à genoux  
 D'estre prié de ceux, qu'à tous les coups  
 Veult refuser:  
 Puis ie garder vn musart de muser?  
 Puis ie garder quelqu'vn de s'abuser?  
 Non: mais tresbien ie me veux excuser,  
 Que ie n'ay veu  
 Nul qui m'aymast, si ie l'ay apperceu,  
 Et son desir par œil, ou parler sceu,  
 Qui ayt iamais de moy esté receu  
 Pour seruiteur.  
 Ie n'ay qu'vn corps; aussi ie n'ay qu'vn cœur;  
 Ie n'ay qu'vn Dieu, qu'vne Foy, qu'vn honneur.  
 I'adore Dieu comme mon createur,  
 Si ie l'offense



Il m'en desplaist, & i'en ay repentance:  
 Mais toutesfois offenser ne le pense  
 En nostre amour, & honneſte acointance;  
 Fors ſeulement,  
 Qu'en vous i'ay trop mis mon entendement,  
 Que mon honneur bleſſé n'est nullement  
 Pour vous aymer: car ſi honneſtement  
 M'y ſuis conduite,  
 Que ie n'ay point de vous eſté ſeduite.  
 Aymé vous ay; non par voſtre poursuyte,  
 Mais ſeulement de vray amour induite.  
 Mon cœur auſſi  
 N'a eu en luy d'en aymer deux le Si.  
 J'aymerois mieux qu'il fuſt par mort tranſi.  
 A tous le NON; à vous tout ſeul le SI,  
 Eſt reſerué.  
 C'eſt vn O V Y, auquel i'ay obſerué  
 La Loy d'Amour, & l'honneur conſerué;  
 Qui a eſté ſelon Dieu preſerué  
 De toute tache.  
 Et à ce cœur, dont le voſtre ſe faſche  
 Comme ie croy, voulez vous mettre attache  
 Par ſouſpeçon d'eſtre meſchant & laſche?  
 Il ne l'eſt point.  
 Il eſt à Dieu, & à ſon honneur ioint;  
 Puis par amour à vous, voila le poinct.

Vn mal y a ( & Dieu le me pardoint )  
 C'est que trop fort  
 J'ayme celuy, qui me tient si grand tort,  
 Que bien souuent me donnerois la mort,  
 Sinon qu'auant d'un si meschant rapport,  
 Que lon a fait,  
 Je voudrois bien vous monstrier par effect  
 Tout le rebours ; lors congnoistriez par fait,  
 Iuste, & loyal, naïf, non contrefait  
 Ce poure cœur  
 Suspeçonné à trop grand tort d'erreur:  
 Et tell' erreur, que seulement horreur  
 J'ay de penser. ô cruelle rigueur!  
 Vne amour telle  
 Sans prendre fin, entiere, & immortelle,  
 L'estimez vous au reng estre de celle,  
 Qui ne vault rien ? deuant Dieu i'en appelle  
 O verité,  
 Venez icy soustenir Charité.  
 Deuant mon Dieu monstrez la purité  
 De mon amour : car sa seuerité  
 Je ne crains rien.  
 Helàs, amy tout seul, pensez vous bien,  
 Qu'autre que vous ie puisse souffrir mien ?  
 Impossible est, ne pour quelque moyen,  
 Qu'il sceust tenir.

Que diroit lon qui vous verroit venir  
 Seul deuers moy, & seul m'entretenir?  
 Chacun pourroit bien dire, & soustenir  
 Cestuy là est ce  
 Son seul amy? & celle est sa maistresse,  
 Car elle fuyt de tous autres la presse:  
 Lon congnoit bien qu'amour les tient en lesse.  
 Lors esuentee  
 Seroit l'amour, & crie, & chantee,  
 Qui dens noz cœurs est par honneur plantee  
 Secretement; & tousiours augmentee  
 Par la vertu,  
 Dont ie vous voy plus qu'autre reuestu.  
 Mais souspeçon vous a tant combatu,  
 Que regardant seulement vn festu  
 Estre enflammé  
 Du feu sans plus par le vostre allumé,  
 Dont le mien n'est moindre, ne consommé,  
 Vous auez dit, ce festu est aymé.  
 Aymé? helàs,  
 Aymé de moy, qui à moy ne suis pas!  
 I'ay mis mon cœur & vouloir en vos lacx,  
 Tant que ne puis sans vous faire vn seul pas,  
 Ny riens vouloir.  
 Aymé! làs, non: ie n'ay pas le pouoir,  
 Non de l'aymer, mais de l'ouyr, & voir,

Simon

*Sinon pensant faire mieux mon deuoir  
En vostre endroit.*

*Comment l'amour que trop mon cœur craindroit  
Que lon congnyst; car mieux mourir vaudroit  
Que la monstrier. helàs, i'ay sy bon droit,  
Et tout le tort*

*Vous me donnez: à moy qui sy tresfort,  
Sy loyaument vous ay aymé. Au fort,  
I'espere en Dieu de faire tel effort,  
Et telle esprouue,*

*Que vous serez contraint dire, i'approuue  
Son cœur entier, & tout mien ie le treuue:  
Car onc en luy n'entra nulle amour neufue.*

*Ce que feray,  
Quand à parler à chacun laisseray,  
Et seule à part en vous ie penseray:  
Ne iamais plus en nul lieu ne seray  
Là ou parler*

*Nul puisse à moy, ne danser, ne baller.*

*Si lon me voit seule à l'Eglise aller,  
Ce sera tout: ailleurs ne prendray l'air.*

*Ie me contente,*

*Mais que sans plus ie vienne à ma pretente;*

*Et que du tout puisse rompre l'attente*

*Du souspeçon, qui sy tresfort vous tente,*

*Qu'il vous fait croire,*

*g s Voire*

Voire & penser vne chose notoire,  
 Et clere, autant que peult estre vne histoire,  
 Qui n'entra onc au cœur n'en la memoire  
 De vostre amye,  
 Que vous deurieZ tenir pour ennemye,  
 Si vous pensiez ne l'auoir que demie:  
 Mais vous l'avez (helàs n'en doutez mie)  
 Du tout entiere:  
 Et vous auez sans cause, ny matiere  
 Forgé vn mal, qui me mettroit en bierre,  
 Fors que ie suis sy glorieuse & fiere,  
 Sentant mon cas  
 Sy iuste & saint, que moy sans aduocatZ,  
 Soustenir puyz que telle ne suis pas,  
 Que vous pensez: mais auant mon trespas  
 Vous feray voir  
 Qu' autre, que vous, ne vouluz onc auoir;  
 Et que i'ay fait sy tresbien mon deuoir,  
 Que vous n'aurez de m'accuser pouoir.  
 Car ie vous iure,  
 Que pour oster vostre opinion dure,  
 Doresnauant (qui qu'en seuffre & endure)  
 Ne parleray à nulle creature;  
 Puis que sy peu  
 D'occasion, que ie prenois à ieu,  
 Va allumant vn sy dangereux feu,



Qui brusle & ard de nostre amour le noeu  
Tant bien noué.

Làs, si plus tost le m'eussiez adoué,  
Et le discours de ma vie alloué,  
I'eusse bien tost vn autre ieu ioué.

Mais vous m'avez

Tousiours monstré, comme bien vous scauez,  
Que ma façon vous plaist; ce que deuez.

Mais au dedens tel pensément n'avez  
Comme au dehors

Disimulez. mais quand au rang des mortz  
Par moy verrez les souspeçonnez corps,  
Contraint serez de confesser alors

Que ie suis telle,

Que ie vous diz, à tous dure & rebelle,

Et, qui pis est, iusqu'à leur mort cruelle:

Mais à vous seul tousiours continuelle

Trop gratieuse,

A tout chacun estrange, audacieuse.

Car ie suis tant de garder soucieuse

L'amour, que trop i'estime precieuse,

Qu'incessamment

le ne fais rien que penser quoy, comment

le la pourray sans vn seul changement

Bien conseruer, voire eternellement.

Et du moyen

I'adoye

I'auoye prins pour mieux couvrir mon bien:  
 A fin que nul n'en congust iamais rien.  
 Vous en auez causé, Dieu sçait combien,  
 De fascherie;  
 Souspeçonnant mon cœur de tromperie.  
 Vous vous tuez & me rendez marrie:  
 Mais c'est sy fort qu'à peu pres que perie  
 N'est mon amour.  
 Ma vie aussi, depuis le dolent iour,  
 Auquel de moy creustes sans long seiour  
 Vous auoir fait vn si malheureux tour.  
 Et si pour dire  
 Ores vray est, & sans feinte l'escrire,  
 Vous ne croyez ce, que vous pouez lire.  
 Contente suis la mort pour vous eslire,  
 Quand par grand peine  
 I'en auray fait mourir vne douzaine  
 De ceux, dont plus souspeçon vous pourmeine,  
 Sans en auoir heure, iour, ne sepmaine.  
 Mais pour cacher  
 Ma vraye amour, que ie ne veux prescher,  
 Plus ne vous veux de ma veüe empescher.  
 Làs, ie sçay bien qu'il me coustera cher:  
 Mais c'est tout vn,  
 Puis qu'vn bien seul vous l'estimez commun,  
 Et que ie fais, comme à vous, à chacun

*Ce, dont vanter ne se sçauroit aucun.*

*Ne vous, ny eux,*

*Ne me verrez parler à ieune, ou vieux.*

*Or auez vous rompu les fermes nœudz,*

*Qui ne seront de par moy refaitz neufz*

*Tant que ie viue.*

*Car mon amour est telle & si naïue,*

*Que iamais fin ne prendra, mais craintiue*

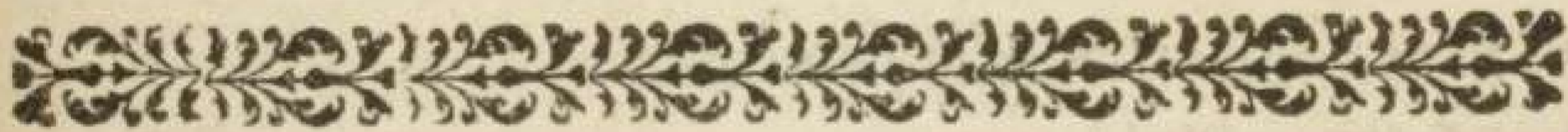
*De se monstrier, me fait mourir plaintiue*

*De la rigueur,*

*Que me tenez, dont l'extreme douleur*

*Ou fin n'attens; & la Foy de mon cœur*

*Me font mourir sans espoir, ny sans peur.*



## L A I I I I . D A M E .



*Quel ennuy, quelle peine & douleur!*

*Quel desespoir! quel desplaisât malheur,*

*Qui m'a contraint perdre force, &*

*couleur,*

*Vie, & puissance,*

*Entendement, raison, & congnoissance,*

*Par vne tant aueuglee ignorance,*

*Que ie ne sens mon mal, ny ne le pense,*

*Et si me meurs.*

*Car*

Car cœur & corps desseichent mes douleurs,  
Que ie ne puy radoucir de mes pleurs;  
Et si diriez que ce ne sont que fleurs,  
Que ie supporte.

Et ou ie suis cent fois plus mal, que morte,  
Je contrefais la ioyeuse & la forte;  
Et me faisant pis, ie me reconforte

A n'auoir rien

Que desespoir, que i'ay, Dieu scait combien,  
Et d'auoir mieux ie ne voy nul moyen.

Car de mon mal ne congnois le lien,  
Ne la nature.

Mais a lon veu soubz le Ciel creature,

Ne iamais leu en antique escriture,

Ou recongnu en vieille sepulture

Qui fust semblable

A moy? qui non seulement miserable

Me puis nommer, mais misere importable,

Comble de mal, voire irremediable,

Sinon par mort;

Qui plus me fuyt, qu'elle voit, que plus fort

Cercher la veux: helàs, elle ha grand tort:

Car ie n'ay plus qu'en elle reconfort.

Mais quel mal est ce,

Que ie soustiens? que l'extreme destresse,

Ou desespoir tient mon cœur tant en presse,

Que

Que la raison n'en peult estre maistresse?  
Mais, qui vault pis,  
Pour vn ennuy elle m'en donna dix.  
Car courir veult mes douleurs d'un taudis  
D'honneur, & peur, qui croissent entendis  
Que sont couuertes.  
Moins elles sont à vn chacun ouuertes,  
Plus ie les sents aspres, aigres, & vertes:  
Et mieux me font sentir mes dures pertes,  
Que si monstrier  
Ie les osois: car quelcun rencontrer  
Se pourroit bien, qui me voyant outrer  
De tant d'ennuy, me scauroit remonstrier  
Quelque raison:  
Ou il feroit pour moy telle oraison,  
Ou me donroit telle contrepoison,  
Que quelque fois saillirois de prison,  
Mais ie n'ay garde  
D'auoir de nul secours, ne sauuegarde.  
Car seulement ie crains qu'on me regarde,  
Et que mon mal on allege, ou retarde.  
Parquoy contraindre  
Ie veux mon cœur, & mon visage feindre,  
Sans sousspirer, sans parler, ne sans plaindre,  
En attendant la mort (que ne puy craindre)  
Ioyusement.

Respondez

Respondez moy, ô mon entendement,  
 Qu'est ce que i'ay? Et vous, mon sentement,  
 Apprenez moy quelle peine, Et tourment  
 C'est, que i'endure.

Làs, elle m'est tant importable Et dure,  
 Que ie ne sents ny chaleur, ny froidure,  
 Ne bien, ny mal. Mais si cecy me dure,  
 Làs, ie perdray

L'entendement, ou bien tost ie mourray.  
 Mais mon malheur respond que non feray,  
 Et qu'en despit de moy demoureray  
 Morte en viuant:

A celle fin que ie reçoie, auant  
 L'heureuse Mort, tous malheurs sy souuent,  
 Que desespoir me face mettre au vent  
 Toute esperance.

Car ie ne voy moyen, ny apparence,  
 Qu'esperer puisse aucune deliurance:  
 Ny ne la veux, i'ayme mieux repentance.

Mais de quoy est ce

As tu, mon cœur, eu pensee traytresse,  
 As tu failly ma bouche, à ta promesse?  
 N'a pas esté loyauté vostre adresse  
 Par ferme Foy?

Helàs, ouy: car plus, que ie ne doy,  
 I'ay obserué de vraye amour la Loy,

Dont

Dont le malheur tombe si grand sur moy,  
Que repentir

Tant seulement me fault ; dont consentir  
I'ay trop voulu iusqu'à m'aneantir,  
De croire à cil, qui ne fait que mentir.

Mais qui est il?

M'a point trompee vn Esperit subtil;  
Ou bien vaincue vn plaisir inutil?

Non : mais Amour tres honneste, & gentil,  
Iuste, & parfait,

M'a fait ce mal. Mais comme l'a il fait?

Du bien ne vient iamais mauuais effect.

Donques c'estoit vn Amour contrefait?

Mais le rebours.

Car ceste Amour n'est semblable aux amours,

Qui ont par tout tant de bruit, & de cours,

Dont les plaisirs sont vicieux, & cours:

Car elle est bonne,

Fondee en Dieu, suyuant ce qu'il ordonne,

Sans crainte auoir du parler de personne.

Et toutesfois c'est celà, qui me donne

Mon desespoir.

Car n'y pouant que bien apperceuoir,

Faire n'y veux de l'oster nul deuoir,

I'ayme trop mieux sans cesser peine auoir

En le portant;

h

Aumoins

*Au moins sera mon poure cœur content  
De vray Amour soustenir tant, & tant,  
Que receuoir la mort, qu'il en attend,  
Puyssse soudain.*

*O dur Amour ! non leger, ne mondain,  
Ne vicieux, ne fol, ne prins en vain,  
Vous me causez vn larmoyable baing,  
Dont mes deux yeux*

*Sont les tuyaux, qui ne sçauent rien mieux,  
Que sans cesser leurs torrentz ennuyeux  
Faire saillir, arroufant en tous lieux*

*Mon poure corps;*

*Qui tant seroit heureux au reng des mortz,  
Car les regretz, dont i'ay sy durs remords,  
Font desirer mon ame en saillir hors.*

*Làs, si heureuse*

*Estre ne puis, dont tousiours doloieuse  
Me fault trainer ma vie langouieuse,  
Que ie ne suis de perdre en rien pouieuse,  
Mais le desire.*

*Après la Mort ie crie, & ie sousspire:*

*Et la cruelle en deuiant cent fois pire,  
Et plus me fuyt quand voit, que plus empire  
Ma maladie,*

*Dont n'est besoing autrement que ie die  
Tout le discours; pas ne suis sy hardie,*

*Que*



Que d'en vouloir iouer la tragedie.

Car le celer

Me plaist trop mieux, que le cas reueler,

Aussi, pour vray, si i'en voulois parler,

Je ne scaurois de quel costé aller

Pour commencer.

Je ne veux point ma fortune tenser,

Ne dire mal d'Amour, ne l'offenser,

Et aussi peu nul mal d'autruy penser.

Mais sus moy mesme,

S'il en conuient parler, prendray mon theme,

Dont le propos rempliroit vn Karesme.

Je me tairay morte, defaite, & blesme,

Car ie ne puis

Dire de moy que c'est, ne que ie suis.

Mes sens sont morts; mes Espritz reduitz

Du tout à rien: parquoy au fonds du puitz

De desconfort

Mon cœur est mis; & si ne veux support,

Ny nul secours, pour me ietter au bort

De ce malheur; lequel (i'espere) au fort

Me durera

Tant que la mort fuytiue gaignera,

Et maugré elle il la me donnera.

Mais quand le bien aduenu me sera,

Je vous supplie,

Que le regard de voz doux yeux se plie  
 A regarder ceste lettre remplie  
 D'aspre douleur, & par mort accomplie.  
 Souviennne vous,  
 Que ie vous ay aymé par dessus tous;  
 Voire d'un cœur de vostre Amour ialoux,  
 Pur & loyal, à vous trop humble & doux.  
 Car par fiance  
 Tant bien fondee en Dieu, & conscience,  
 Sans vser d'art, ne de fainte science,  
 J'ay creu en vous, dont ie perdz patience.  
 Car corps, & ame,  
 Et vie, & mort, & renommee, & fame  
 Entre voz mains, comme la moindre femme,  
 Mettre vouluz: qui ne m'est point de blasme.  
 Car (Dieu mercy)  
 L'honneur iamais n'en a esté noircy.  
 Ame ne corps n'en ont peché, ne si:  
 Mais i'en auray perpetuel soucy,  
 Qui ne me vient,  
 Que du regret de l'Amour, qui me tient,  
 Et de laquelle ainsi peu vous souvient,  
 Que toute entiere à moy elle reuient.  
 Or l'ay ie toute:  
 Et dens mon cœur bien couuerte la boute.  
 Car dens le vostre onques n'en y eut goutte.

I'entens

I'entens l'Amour bonne, & iuste, sans doute  
 De fiction,  
 Ou du default de grand' affection.  
 Vous arguer n'est mon intention:  
 Je ne vous veux sinon ma passion  
 Bien au vif paindre.

Mais en voyant que ie n'y puys atteindre,  
 Et qu'à monstrier ce, qu'à dire dois craindre,  
 Tout mon parler default, & deuiet moindre,  
 Je vous lairray

A le penser : parquoy ie m'en tairay,  
 Vous assurant que quand pour vous mourray,  
 Iamais ma mort ne vous reprocheray.

Car de bon cœur

Je la reçois, pour la plus grand douceur,  
 Qui me pourra venir, soyez en seur,  
 Mourir pour vous m'est plaisir & honneur,  
 Et ie le veux.

Pour eschapper iamais ne feray vœux.

Je n'ay regret en parens, ny nepueuz,  
 Puis que ie voy les liens & les nœuz  
 Par là moytié

Estre rompus de parfaite amitié.

Je n'auray plus de ma vie pitié,  
 Ne de mon cœur, qui est bien châtié  
 De trop aymer.

Il en mourra entier, sans s'entamer  
En autre endroit, dont il n'est à blasmer.  
Car il se peult par mort loyal clamer.  
Vous le sçauex:  
Et confesser (ce me semble) deuez,  
Veu que vous seul dire certes pouez,  
Que iamais cœur sy loyal veu n'auex:  
Et verité  
Lors vous direz: ie l'ay bien merité  
En vostre endroit. car la grand' Charité  
Ne vistes onc de telle purité,  
Que ie vous ay  
Sans varier portee, & porteray.  
Ma ferme Foy au moins ie garderay,  
Que deuant Dieu vn iour vous monstreray.  
Làs, vous serez  
Tout assurez que verité verrez,  
Que i'ay grand peur qu'à peine trouuerez  
Tant que le corps de mensonge lairrez.  
Or bien à l'heure  
Seur en serez, & tandis ie demeure  
N'ayant plaisir, fors quand ie plains, & pleure;  
Portant mon mal iusqu'à ce que ie meure  
D'AMOUR contente,  
Viuant sans plus de douleur violente,  
Et de rigueur cruelle & vehemente.

Icy se taist celle, que trop tourmente  
Passion forte;  
Qui autre mot, ne deuise, ne porte,  
En attendant de mort passer la porte,  
Fors seulement, Pleust à Dieu estre morte.

F I N.





# LE PREMIER

GENTILHOMME.



*Vous m'amyé, ô ma Dame & mai-  
stresse,  
Pour qui i'ay eu tant de ioye & tri-  
stesse,*

*Puis que prenez par icy vostre adresse,*

*Arrestez vous;*

*Et de vostre œil, qui pour moy fait trop doux,*

*Ne desdaignez de voir ce noir veloux,*

*Ou pour aymer mon corps verrez dessoubs*

*Par mort gisant:*

*Duquel l'Esprit est au cieux reposant,*

*Que ferme Amour a poly si luysant,*

*Qu'il est assis au lieu le plus plaisant*

*De Paradis.*

*Il m'est permis de vous dire entendis,*

*Qu'il vous plaira m'ouyr, ce que iadis*

*Vous ay celé: & qu'onques ie ne dis*

*A creature,*

*C'est, de quel cœur, & de quell' amour pure*

*Porté vous ay iusqu'à la sepulture*

*Parfaite*

Parfaite amour ; bien que nulle ouverture  
Par ma parole  
Onques n'en feiz, sachant bien qu'un tel rolle  
Ne vous plaisoit : car vous teniez eschole  
De reprouver toute amour vaine & fole.  
Tant que souuent

Je vous ay veu au plus sage & sçauant,  
Au plus honnesté, & au plus poursuyuant,  
Faire cesser de parler plus auant  
De leurs amours.

J'ay veu qu'à tous, en tout temps, & tousiours  
Vous auez fait de sy estranges tours  
Qu'ilz ont trouué en vous tout le rebours  
De leur desir.

Je vous ay veu que vous pouyez choisir  
Des seruiteurs à vostre beau loisir ;  
Mais ie ne veiz iamais que nul plaisir  
Y sceussiez prendre.

Je vous ay veu les amoureux reprendre,  
Ou les fuyr ; ou sy bien vous defendre,  
Qu'amour par eux iamais ne vous sceut prendre.

Je vous ay veu  
Le sens sy bon, le cœur sy bien pourueu  
D'honnesteté, que iamais nul n'a sceu  
Rien auoir fait, parquoy il fust deceu.  
Moy donc sachant

h s Quel

Quel est le prys, que chacun va cerchant,  
 Ay tousiours craint d'en estre le marchant.  
 Non pas que i' aye eu le cœur sy meschant,  
 Que ie ne pense  
 Que mon amour semblable recompense  
 N'eust meritee, & ma perseuerance,  
 Ma loyauté, & ma ferme assurance.  
 Mais ce, que taire  
 Me fait l'amour tant grand & volontaire,  
 C'est que iamais ne vouluz chose faire,  
 Dont, tant soit peu, vous eusse sceu desplaire.  
 Helàs, tant bien  
 Je congnoissois que vous n'estimiez rien;  
 Mais desprisiez d'amour tout le lyen,  
 Tant qu'il failloit chercher autre moyen  
 Pour vous hanter.  
 Peine i' ay mis de souuent frequenter  
 Vostre maison; & de me presenter  
 Du tout à vous, sans iamais m'exempter  
 De nulle peine.  
 A ceste fin de vous rendre certaine,  
 Que i'estimois grace tressouueraine,  
 De vous seruir, non d'une amour mondaine;  
 Mais d'un tel cœur,  
 Comme doit faire un loyal seruiteur:  
 Qui sans porter à soy mesmes faueur



N'ha nul regard, qu'au bien, & à l'honneur  
De sa maistresse.

Triste i'estois, quand vous auiez tristesse;  
Je vous fuyois, quand vous auiez la presse;  
Quand seule estiez, ie prenois mon adresse  
Pour m'enquerir

Si ie pourrois en rien vous secourir.

Si mal auiez, lon me voyoit mourir;

Cerchant moyen par tout pour vous guarir.

Si quelque affaire

Je vous voyois, ie ne cessois de faire

Tout mon pouoir pour tost vous en deffaire,

A fin qu'ennuy ne vous peust rien meffaire.

Bref, sans cesser

Je vous cerchois : ne vous pouant laisser,

Sans vous fascher toutesfois, ne presser.

Vous me voyez en tous lieux adresser

Ou ie pouois

Vous regarder, ou ouyr vostre voix;

En vous monstrant qu'autre bien ie n'auois.

Mais ie celoiois, le mieux que ie scauois,

Ma passion.

L'œil en faisoit la demonstration;

Par luy pouuiez iuger l'affection.

Voyant aussi la frequentation

Continuelle

Que

Que ie faisois chez vous, qui estoit telle  
 Qu'assez voyez par là l'amour cruelle,  
 Dont mon parler iamais nulle nouvelle  
 Ne voulut dire.

Si suis ie seur que sans le vous escrire,  
 Vous congnoissiez au vray tout mon martyre.  
 Car pour garder souuent qu'il ne fust pire,  
 Vous m'appelliez,  
 Et plus à moy qu'à nulle autre parliez.  
 Ce que faisiez, & là ou vous alliez,  
 Tant fust secret, rien à moy ne celiez,  
 Et si quelqu'un  
 Vous ennuyoit, ou estoit importun,  
 A moy sans plus disiez, voyez la un,  
 Qui me voudroit d'un amour non commun  
 Entretenir,  
 Mais si iamais luy voyez reuenir,  
 Je vous requiers pres de moy vous tenir:  
 Car autrement mieux ne le puy punir.  
 Tous autres cas  
 Qui vous touchoient, & que ne disiez pas  
 A autre nul, sans en faillir d'un pas,  
 Ditz les m'auex: & si ne fuz onc las  
 De les ouyr.  
 Helàs, pensez comme bien esiouyr  
 Faisiez mon cœur, quand ie scauois iouyr

De voz secretz, & vous voyois fuir  
Incessamment  
Gens d'apparence, & gens d'entendement,  
De bonne grace, & d'entretienement,  
De grand beauté, d'honneste acoustrement,  
Qui volontiers  
Eussent ouy tous voz secretz entiers.  
Mais onques nulz ne peurent estre tiers,  
Tant fussent ilz beaux, fins, sages, ou fiers.  
O quelle ioye  
Dedens mon cœur secrettement i'auoye,  
Me voyant seul auoir trouué la voye  
De vostre cœur, dont les secretz sçauoye !  
Mais d'autre part,  
Ie n'auois pas de douleur moindre part  
Quand voz doux yeux me donnoyent vn regard,  
Ou ie prenois incessamment esgard.  
Et le parler  
Que ie voyois d'une bouche voler  
Belle sy fort, qu'il ne se doit celer,  
Tant doucement ie le sentoie couler  
Dedens mon cœur  
Dont le regard auoit esté vainqueur.  
Puis en sentant ceste douce liqueur  
D'un tel parler plein de grace, & d'honneur,  
Amour brusloit

Mon

Mon cœur sy fort, que déclarer vouloit  
 Sa passion : mais crainte la celoit.  
 Dont du rebours ma bouche vous parloit  
 Tremblant de crainte.  
 Là, près de vous me suis trouué fois mainte,  
 Que ma parole estoit du cœur contrainte  
 A déclarer ma piteuse complainte:  
 Mais en la face  
 Je vous voyois vne sy grande audace,  
 Vn tel honneur, vne sy sage grace,  
 Que mon propos failloit que i' auallasse  
 Maugré mes dents,  
 Congnoissant bien qui sont les accidens,  
 Ou sont tombez ceux, qui leurs cœurs ardans  
 Monstré vous ont telz, qu'ilz estoient dedens.  
 Dont les vns morts  
 Sont par ennuy ; les autres saillis hors  
 De leur bon sens : les heureux n'ont eu fors  
 Douleur sans fin, & tresamer remords.  
 Donques craignant  
 Que si ma bouche alloit se complaignant,  
 Vous declarant mon mal rude & poingnant,  
 Que vous, qui nul ne fustes espargnant  
 M'eussiez soudain  
 Dit : Desormais vous labourerez en vain:  
 Car vous n'aurez iamais de moy nul gaing,

Puis que ie voy que vous estes mondain.  
 Or vistement  
 Departez vous, puis que le traitement,  
 Que vous auez de moy honnestement,  
 Vous a causé vn sy fol pensément.  
 Voila la cause,  
 Qui m'a gardé de declarer la clause  
 De tout mon mal; ou ne puys mettre pose.  
 Et si m'en fault celer & texte & glose.  
 Puis estant seur  
 D'auoir tout seul la plus grande faueur,  
 Que vous pouez donner avec honneur,  
 Je deuois bien de la perdre auoir peur.  
 Ainsy contant  
 En mon esprit, ma bouche allois battant,  
 Et en mon cœur les cornes rabatant;  
 Et contre Amour sans cesser combatant  
 Pour la raison.  
 Tant qu'à la fin, luy, son feu, son tison,  
 Ses traictz pointuz, son amere poison,  
 Dedens mon cœur i'enfermay en prison  
 Estroitement.  
 Lors augmenta ma peine doublement;  
 Car plus Amour tenois couuertement  
 Plus le sentoies en mon cœur viuement:  
 Et soulager

Ne se

Ne se pouoit qu'à penser, & songer,  
 Sans esperer iamais de là bouger:  
 Car au parler estoit trop de danger.

Amour cruel,  
 Qui prisonnier estoit perpetuel,  
 Print vn desir fort & continuel,  
 Et vn despit contre moy; qui fut tel,  
 Qu'apres scauoir  
 Que ie n'auois de le laisser pouoir,  
 Ne de luy faire ouuerture vouloir,  
 Mais ne pensois que faire mon deuoir  
 De le cacher

Dedens mon cœur, & tous les iours tascher  
 De nouueaux nœuz & liens l'attacher,  
 Tant que iamais ne s'en peust arracher:  
 Or que fait il?

Luy, qui sur tout ha l'esperit gentil,  
 Trouua moyen d'eschapper bien subtil:  
 Car sans daigner vser d'un seul oustil  
 Pour se venger

De moy, se print sy tresfort à manger,  
 Qu'il creut sy grand, qu'il luy faillloit changer  
 D'autre logis, ne pouant plus ranger  
 Dedens le mien:

Mais congnoissant qu'il n'auoit nul moyen  
 Par ou saillir, il deffait son lyen,

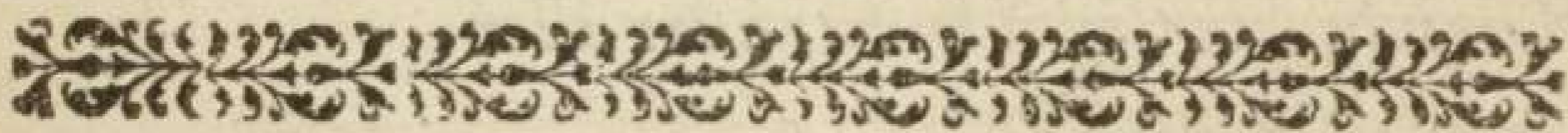
Rompant

Rompant mon cœur, son logis ancien;  
Ou longuement  
L'auois nourry du rapport seulement,  
Qu'oreille & yeux faisoient incessamment  
De vous à luy : dont tant abondamment  
De nourriture  
Le luy donnois, qu'il renforça nature:  
Et fut sy grand, nourry de tell' pasture,  
Qu'il fait par mort de mon cœur ouuerture.  
Or sus, ma Dame,  
Pour vous mon corps Amour met sous la lame,  
Par trop ouurir son amoureuse flame.  
Le Ciel aussi par Amour a prins l'ame.  
Mais aux amys,  
Qui ont (viuans) de celer peine mis  
Leur amitié, il est de Dieu permis,  
Qu'après que Mort a leurs corps endormis,  
Tresclerement  
Puissest monst'rer à leurs Dames, comment  
Pour elles sont morts en peine & tourment.  
Parquoy, ma Dame, icy voyez l'aymant,  
Duquel Amour  
Estant de luy prisonnier, serré pour  
Mieux s'en venger, n'a iamais eu seiour,  
Qu'il ne l'ayt mis à mort : ce fait le iour  
Le plus heureux,


Que i'euz i'amaïs. Car le faix douloureux  
A le courrir cruel, & dangereux,  
Lequel monſtrer i'estois par trop paoureux,  
M'estoit plus fort  
A souſtenir, que n'a esté la Mort,  
Par qui ie suis arriué au seur port  
De ceste Mer pleine de desconfort.  
Et si nouueau,  
Trouuez d'ouyr d'un corps sans chair ne peau  
La triste voix, saillant de ce tombeau,  
Il n'estoit moins estrange, honneſte, ou beau,  
Quand ie viuois,  
De vous celer par ma parole & voix  
Ce, que par fois bien grand desir i'auois  
Vous declarer; & le moyen trouuois  
Bien aisément:  
Mais i'ay voulu n'auoir contentement  
Fors que d'aymer sy tres parfaitement,  
Qu'apres ma mort puissiez ſçauoir comment  
Ma passion  
(Bien qu'elle fust d'extreme affection)  
Ne m'a osté la sage fiction,  
Par qui tousiours la frequentation  
De vous i'ay eu,  
De ce bien là tout seul me suis repeu,  
Et satisfait mon desir, si i'ay peu:



Me contentant d'auoir pour certain sceu,  
 Qu'en vostre grace  
 Le premier lieu ie tenois, & la place:  
 Et que iamais ne faschee ne lasse  
 Ne vous congnu, bien que long temps parlasse.  
 Dont ie me tiens  
 Le plus heureux, veu qu'entre tous les biens,  
 Qu'auoir pouois, les estimant pour fiens,  
 Ma gloire ay prins d'estre content de riens.



## LE II. GENTILHOMME.


 N si grand bieu se peult il bien com-  
 prendre?  
 Vn tel honneur se scauroit il entendre,  
 Et d'un plaisir si parfait cõpte rendre?  
 Il n'est possible  
 Monstrer & dire vne chose indicible,  
 Dont la fin n'est au cœur apprehensible:  
 Et ce, qui est tant incomprehensible,  
 Le pouoir dire  
 Il ne se peult, encores moins escrire.  
 Parquoy mieux vault que ma main ie retire,  
 Que mon escrit face ma cause pire.  
 Mais d'autre part,  
 Celle qui m'a de cœur, bouche, & regard,

De tant d'honneur, & bien fait telle part,  
 Que i'ay bien cause, auant plus tost que tard,  
 De m'en louer,  
 D'un taire tel me peult elle aduouer,  
 Ou comme trop ingrat desauouer:  
 Disant qu'Amour, qui sçait les siens douer  
 De bien parler,  
 N'a point appris un sy grand bien celer,  
 Quand par honneur il se peult reueler,  
 Mais iusqu'au Ciel il le doit faire aller  
 Par grand louenge.

A le compter fault dont que ie me range.  
 Làs, c'est un bien incroyable & estrange,  
 Et dont se peult contenter homme, & Ange.  
 Car la personne,  
 Du nom de qui maintenant mot ne sonne,  
 Tant honneste est, belle, agreable, & bonne,  
 Qu'il n'est plaisir que sa grace ne donne.  
 L'œil, qui la voit,  
 L'oreille ausi, qui son doux parler oyt,  
 Et l'esperit, qui sa vertu conçoit,  
 Est malheureux, si du tout ne reçoit  
 Plaisir parfait.

Ange n'y a, qui ; congnoissant son fait,  
 Son cœur deuot, qui n'est point contrefait,  
 Qui ne se sente en elle satisfait.

Bref

Bref ie la tiens

Si tresparfaite, & comble de tous biens,  
Qu'anges & Dieux, & hommes ie soustiens  
Aymer, louer la doiuent plus, que riens.

Et moy, qui moindre

Suis que les Dieux, puis que i'ay peu atteindre  
Au bien, ou tant i'ay veu faillir, ou craindre,  
De m'en louer me d'oy ie donques feindre?

Helàs, nenny.

Gaigné i'aurois d'estre d'elle banny,

Dont trop serois de mon taire puny:

Mais ie ne suis de sens sy desgarny,

Que sottement

Mettre le vueille au vent publiquement.

Cercher ie veux vn sage entendement,

Digne d'ouyr mon grand contentement;

Mais n'en trouuant

Nul, qui soit tant vertueux, & sçauant,

Comme celuy, qui doit aller deuant

Tous bons Espritz, ie ne mettray au vent

Mon ~~o~~scriture,

Fors à la plus parfaite creature

De cœur, de corps, & d'ame la plus pure,

Qui onques fut, la plus ferme, & plus seure,

Et honorable,

Parfaite Amour, fidele, & veritable.

Donques à vous, Amye tant amable,  
 Estant bien seur que l'aurez agreable,  
 Cecy i'enuoye;  
 En attendant que bien tost vous reucye.  
 Vous declarant quel bien i'ay, & i'auoye  
 D'auoir tousiours couru la droite voye  
 (Sans vn seul vice)

De vray desir de vous faire seruice,  
 Faisant de moy tout entier sacrifice,  
 Pour estre plus à vous, qu'à moy propice,  
 En renonçant

A tout desir vicieux & puissant,  
 Pour seulement vous estre obeissant,  
 Et demourer sans cesser iouyssant  
 De ceste grace,  
 Que m'auex fait, qui tout autre bien passe:  
 C'est de m'aymer sans feinte, ne fallace;  
 Ce que i'ay bien congnu par long espasse  
 Certainement.

Mais toutesfois à mon commencement  
 Crainte me print; qui dura longuement,  
 De vous monstrier mon cœur entierement.

Lors comme sage,  
 Bien congnoissant par mes yeux mon langage,  
 Qui sans cesser du cœur furent message,  
 Voyant qu'à vous s'adressoit leur voyage,

Vous

Vous eustes peur,  
 Qu'en vous monstrant par mes yeux ma douleur,  
 Qu'autres que vous apperceussent mon cœur:  
 Dont pour sauuer ma vie, & vostre honneur,  
 Vous pleut m'apprendre  
 Ce, qui se peult de vray amour entendre,  
 Et ce qu'un cœur honneste en doit pretendre,  
 Et des regards des mesdisans defendre;  
 Et que deuois  
 Dissimuler ce qu'en mon cœur auois,  
 Sans le monstrer par regard, ny par voix,  
 Mais feindre aymer ailleurs, si ie pouois.  
 Et me teniez  
 De telz propos: ou tresbien m'appreniez,  
 Que le desir de mon cœur deueniez,  
 Lequel tousiours en crainte entreteniez,  
 Sans demonstrence  
 Faire d'Amour au vray la congnoissance.  
 Dont contraint fuz, par triste contenance  
 De mon amour donner quelque apparence,  
 Voyant que vous  
 Cerchiez moyen, qui fust honneste & doux,  
 Pour meslongner de vous, à tous les coups:  
 En me disant, Ferez vous voir à tous  
 Vostre vouloir?  
 Vsez pour moy sur vous de tel pouoir,

De ne chercher pour quelque temps me voir.  
 Allez ailleurs, faites à tous sçavoir,  
 Que vostre Amour  
 En autre lieu, qu'en moy, fait son seiour.  
 Làs, ie vous creu : mais congnoissant le tour,  
 Que vous vouliez me faire sans retour,  
 C'est me laisser  
 Entre les mains, ou ie puy confesser,  
 Qu'il m'ennuyoit ; mais c'estoit sans cesser.  
 Lors ie me mis à plus fort vous presser,  
 Que ma coustume :  
 Car la douleur, qui tout bon cœur consume,  
 Me pesoit plus sur le cœur, qu'une enclume :  
 Et ne pouant par parole ne plume  
 M'en soulager,  
 I'estois contraint tout cest ennuy manger  
 Secretement : c'estoit pour enrager.  
 Mais me voyant pour vous sy fort changer,  
 Et soustenir  
 Mal pis, que mort, ne vous peustes tenir  
 De me venir sy bien entretenir,  
 Que tout mon cœur vous feistes reuenir,  
 Qui estoit mort.  
 Lors seur ie fuz que vous m'aymiez bien fort.  
 Parquoy ie feis plus que iamais effort  
 De vous prier, pour tout mon reconfort,

Que

Que vous fussiez  
 Parler à moy en lieu, ou vous fussiez  
 Hors du regard de ceux, que congnoissiez  
 Suspeçonneux : & que ne doutissiez  
 Que pour mourir  
 Ne vous voudrois de chose requerir,  
 Qu'honneur en vous & Dieu ne peult querir.  
 Vous desirant me sauuer & guarir,  
 Le m'accordastes.

Et pour le mieux aussi bien vous pensastes  
 Qu'il le failloit: parquoy lieu me donnastes,  
 Ou longuement avecques moy parlastes.

O quel malheur !

Estant au lieu, ou i' auois tant d'honneur,  
 Làs, ie ne sceuz dissimuler mon cœur,  
 Qu'il ne monstrast l'extremité d'ardeur,  
 Qui le brusloit:

Lors il monstra la douleur, qu'il celoit,  
 Se declarant autre, qu'il ne souloit,  
 Contraint d'Amour trop plus, qu'il ne vouloit;

Bien que par crainte  
 Tousiours estoit ma parole contrainte  
 D'honnestement parler à vous en feinte.  
 Car vous voyant plus froide, chaste, & sainte;  
 A moy contraire,  
 En ce lieu seul à part & solitaire

i s

Qu'en

Qu'en autre lieu, & qu'onques ne sceuz faire  
 Tour, que ie feisse en rien, qui vous peust plaire,  
 Cela me feit  
 Tant de courroux, que mon desir deffit,  
 Et tout desir i'oublaiy & prouffit,  
 Comme celuy à qui sans plus souffrit  
 Vous obeir.  
 Mais pour celà me cuydastes hair;  
 En me disant que vous voulois trahir:  
 Ce qui me feit en mourant esbahir,  
 Quand trop aymer  
 (Ce qu'à mon gré ne puy trop estimer)  
 M'auoit contraint me noyer en la Mer,  
 Dont me voyois de trahison blasmer.  
 Pour vous, helàs,  
 A qui failly ie n'auois d'un seul pas,  
 Faillir ne peult qui son cœur ne tient pas.  
 Vous scauiez bien qu'il estoit en voz laz  
 Des ans a maints.  
 Il n'estoit plus, ma Dame, entre mes mains:  
 Parquoy de vous, non de moy, ie me plains.  
 Pourquoy l'auiez laissé aller au moins?  
 Làs, pourquoy est ce  
 Qu'un sy grand bien passant toute richesse  
 Vous luy auez monstré hors de la presse  
 De souspeçon, dont il print hardiesse



Par grand desir,  
 Qu'il luy monstroit vous, le lieu, le loisir,  
 Qui me força, non pour chercher plaisir,  
 Mais seureté, que le vouliez choisir  
 Pour vray amy  
 De faire un tour d'homme yure, ou endormy  
 De trop de bien; lors ainsi qu'ennemy  
 Me voulustes chasser non à demy,  
 Mais pour iamais.

Helàs, mon Dieu, que dur me fut ce metz  
 De vostre escrit, disant; ie vous promet  
 Plus ne vous voir; moy qui sans si ne mais  
 Vous ay seruie:

Faulx n'ay fait; ny n'en euz onc enuie,  
 Fors d'auoir trop ma pensee rauie  
 En vostre Amour; dont ie cuiday ma vie  
 Perdre soudain.

Alors voyant que parler estoit vain,  
 Me retiray tant malade, & mal sain,  
 Et compagnie, & passetemps mondain  
 Fuyois sy fort,  
 Que la douleur, qui faisoit son effort,  
 M'alloit menant aux portes de la Mort,  
 Sans demander de vous nul reconfort:  
 Mais endurer  
 Voulois tousiours, sans iamais murmurer,

La cruauté, que trop faisiez durer;  
 Dont nul secours (ie vous puyz asseurer)  
 Ne demandois:  
 Ne rien que mort pour bien ne pretendois,  
 Que receuoir par vous bien tost cuydois:  
 Mais au droit poinct, que moins m'y attendois,  
 Vostre bonté,  
 Par qui courroux fut à la fin domté  
 Dens vostre cœur, me voyant surmonté  
 D'extreme ennuy, comme il me fut compté,  
 Monstra douceur  
 En vous passer cruauté, & rigueur.  
 Car il vous pleut me monstrier tell' faueur,  
 Qu'à vous ie vins parler, non sans grand peur  
 D'estre tensé.  
 Vous estes trop solement auancé,  
 Me dites vous; mais ayant tout pensé,  
 Rompre ne veux le lien commencé  
 Entre nous deux:  
 Car fermeté en a noué les nœux,  
 Que ie ne puis defaire: mais ie veux  
 Auoir de vous & promesses & vœux  
 Sans fiction,  
 Parlant d'un cœur de iuste intention,  
 Que iamais plus n'aurez affection  
 En nostre amour, que sole passion

Monstrier

Monstrer vous face.

Si ainsi est, vous auez de ma grace  
Comme tout seul & vray amy la place.

S'il n'est ainsi, il fault que me defface  
Du tout de vous.

Mais tout soudain rompant vostre propos,  
Requis pardon humblement à genoux ;  
En suppliant vostre cœur humble & doux  
De me remettre

Ce, qu'auois fait ; dont ie ne fuz pas maistre :  
Et ne craingnis lors iurer & promettre,  
Que ie voulois tel, qu'il vous plairoit, estre.  
Vous doucement

Voyant mon cœur mieux, que moy vrayement,  
Qui verité disoit naïuement,  
Prinstes la foy, l'hommage, & le serment  
Par grand' douceur ;

Qui me rendit de vostre grace seur :  
Sans craindre plus, vostre austere rigueur.

Aussi depuis n'euz de sir, dont honneur  
Et conscience

Auecques moy ne fussent d'alliance.  
Or auez vous par longue experience  
Congnu de moy l'amour & patience.

Or vous scauez  
Quel ie vous suis ; bien esprouué l'aeuz ;

Seure

Seure d'amy estre sans fin pouez;  
 Mais en voyant ainsi, que vous deuez,  
 Assuré suis  
 Que vous m'aymez; Et que bien croire puy  
 Que i'ay acquis le bien, que ie poursuis;  
 Ostant de moy le desir que ie fuys  
 Desraisonnable,  
 Me soubmettant à raison incroyable,  
 Qui rend l'amour de nous deux honorable;  
 Bien que ce fust à moy chose importable  
 Au commencer:  
 Mais i'ay rompu fait, Et dit, Et penser,  
 Et tout desir, ou vous puis offenser,  
 Me transformant en vous, sans m'auancer;  
 Fors seulement  
 De mettre à fin vostre commandement,  
 Voyant de vous aussi semblablement  
 Vn cœur vny, vn pareil sentiment,  
 Làs, quel repos!  
 Vn seul penser, vn accordé propos,  
 Vn cœur ouuert, Et vn regard si doux,  
 Que ie congnois sans cesser entre nous,  
 Dont mal parler  
 Nul ne scauroit par nostre bien celer.  
 Crainte n'auons qui se peust reueler.  
 Par m'auoir trop veu venir ou aller,

*Hors de raison*

*Parler à vous, ny à vostre maison;*

*Si n'en fut pas moindre mon oraison.*

*Car i'ay trouué tousiours heure & saison*

*D'auoir le bien;*

*Si ie l'estime, helàs, Dieu sçait combien.*

*Dont vn chacun pense que ie n'ay rien,*

*Qui plus m'en fait estimer le moyen,*

*Que vous trouuez*

*Pour me complaire, & là vous approuuez*

*Quel seruiteur en moy loyal auez,*

*Qui digne suis n'estre des repprouuez.*

*I'ayme l'erreur*

*Par qui ie suis, apres crainte & terreur,*

*Venu au poinct du plus desirable heur,*

*Que, selon Dieu, peult vouloir seruiteur.*

*Et la folie,*

*Qui vous a fait voir, comme Amour me lie,*

*Me plaist, par qui rigueur fut amolie*

*En vostre cœur, voyant melancolie*

*S'esuertuer*

*De me vouloir pour vostre amour tuer.*

*Et le faillir me plaist; pour qui muer*

*Ne vous a pleu, mais me restituer*

*Droit au mylieu*

*De vostre cœur; duquel seul tiens le lieu,*

*Et le*

Et le tiendray sans qu'honneur, vous, ne Dieu,  
 Soit offensé. car c'est vn facheux ieu  
 Pour vn quart d'heure  
 D'vn fol plaisir, qu'il faille que lon pleure  
 Si longuement. Or vous puys ie voir seure  
 Qu'en ce propos feray ferme demeure:  
 Et que pouoir  
 Auez sur moy de me faire vouloir  
 Ce qui vous plaist, sans de vous me douloir:  
 Aussi de vous ie n'ay doute d'auoir  
 Le cœur entier.

Je trouue en vous ce, qui me fait mestier  
 Pour mon plaisir; mais pour me chastier  
 Vertu y est, effaçant le papier,  
 Ou ignorance  
 Ecrire veult ce, que folie pense.  
 Par vous ie suis du tout hors de la danse;  
 Et par Amour: vous en moy sans doutance.  
 Je sents vnie.

O bien heureuse & douce compaignie!  
 O grande Amour d'honesteté garnie,  
 Dont du plaisir la vertu n'est bannie!  
 Par vous deliure  
 Suis de tous maux; & trescontent puys viure;  
 Et si suis tant de contentement yure,  
 Qu'il me faudroit pour en parler vn liure.

Parquoy

Parquoy i'arreste  
 La main, qui est à vous servir trespreste;  
 Vous suppliant pour treshumble requeste  
 Perseuerer en nostre Amour honneste.



## LE III. GENTILHOMME.



**C**ertain ie suis, ma Dame sans pitié,  
 Veu la cruelle & grande inimitié,  
 Que me portez, que rōprez par moitié  
 Ceste escriture  
 Soudainement, sans en faire lecture.  
 Mais si auant qu'en faire l'ouuerture,  
 Mon nom vous est celé, par auenture  
 Vous la lirez.  
 O lisez là; car ce que desirez  
 Verrez dedens; dont à la fin rirez,  
 Ou pour le moins (comme ie croy) direz:  
 Voila vn poinct,  
 Qui me plaist fort. Mais si raison vous poingt,  
 Ou qu'un peu soit Dieu à vostre cœur ioint,  
 Vous pourrez bien dire, Dieu luy pardoint.  
 C'est tout le mieux  
 Qu'esperer puyz, que bien heureux aux cieuz  
 Prirez pour moy, tout ainsi qu'en tous lieux,

*Viuant m'auetz par tourmens ennuyeux  
Fait desirer.*

*La mort, qui tost me fera expirer.*

*Tant suis blessé, que ne puys empirer,*

*Pour n'auoir point voulu me retirer;*

*Car trop d'enuie*

*I'ay eu long temps de perdre ceste vie,*

*Qui par honneur tost me sera rauie.*

*Content i'en suis, vous sentant assouuie*

*D'un grand desir.*

*Puis que i'ay eu, quant à Dieu, bon loisir,*

*Et qu'en honneur mourant vous fais plaisir,*

*Je n'eusse sceu meilleure mort choisir.*

*Car puis que prendre*

*Ne vous ay peu, ne me suis voulu rendre,*

*Sinon à Dieu; i'ayme trop mieux attendre*

*L'heureuse mort, qu'en fuyant me defendre,*

*Ne prisonnier*

*Estre de nul: Bien que ne puys nier,*

*Que n'aye veu, estant tout le dernier,*

*Ceux, que l'honneur doit excommunier;*

*Les vns fuytifz;*

*Les autres trop de laisser prendre hastifz*

*(Sans coups frapper) leurs poures corps chetifz,*

*Donques moy seul, qui onques des craintifz*

*N'euz le cœur d'estre,*

*Ne me*



Ne me vouluz iamais rendre à nul maistre;

Bien que perdu i'auois tant le bras dextre,

Que n'eusse sceu l'espee à la main mettre.

Ores par mort

Me pugniray moymesme, non du tort,

Que ie vous tiens; mais du fascheux effort,

Que ie vous feis, dont me hayez si fort.

Si i'ay failly

Par trop auoir vn tel bien assailly,

Si n'est ce point tour d'vn cœur defailly,

Ne qui soit trop hors de raison sailly.

Ie vous supplie

Dites de quoy sert amitié, qui plie

En ma faueur, s'elle n'est acomplie?

Que vault thresor, si lon ne le desplie?

Pouois ie faire

Moins, que ie feiz, sans feindre du contraire

Mon grand vouloir? peult vn bon cœur se taire,

Qui n'ha desir que d'aymer & complaire?

Et le moyen

Se doit il pas chercher, sans laisser rien,

Pour acquerir vn si desiré bien?

A bien iuger, le droit doit estre mien.

Las, i'estois seur

De vostre amour, que perdre n'auois peur;

Et me sentoies si digne seruiteur,

Que vous pouviez remettre vostre honneur  
 En ma puissance,  
 Veule long temps, la grand perseuerance,  
 Que vous auois serui sans offense;  
 En vous portant parfaite obeissance  
 Iusques au iour  
 D'heureux malheur : heureux, car mon Amour  
 Je vous monstray ; Et trop malheureux, pour  
 Estre banny de vous, sans nul retour.  
 Est ce raison  
 De me chasser, non de vostre maison,  
 Mais hors du cœur, ou si longue saison  
 Esté i' auois ? ne pour quelque oraison,  
 Ne pleur, ne plainte,  
 Ne pour me voir pis que mourir sans feinte ?  
 Pitié par moy en vostre cœur bien painte  
 Estre n'a sceu, ne pour saint, ne pour sainte.  
 O cruauté !  
 Trop fut par vous mise à rien loyauté.  
 La vostre extreme, Et trop grande beauté  
 Deuiez punir ; qui vne Royauté  
 Estoit pour moy.  
 Car ie ne sçay Royaume, sur ma Foy,  
 Ne pour auoir nom d'Empereur, ou Roy,  
 De qui si fort voulusse prendre esmoy  
 Pour l'acquérir,

Que

Que du grand bien, que i'ay voulu querir  
Tant par effort, que pour vous requerir.  
Car il failloit pour ma douleur guarir,  
Ou Mort, ou vous.

Le pis i'ay eu : c'est vostre dur courroux,  
Auquel ie voy vn bien, qui passe tous:  
C'est, qu'il me fait trouuer le mourir doux.

Et si gaigner  
Par ma priere, & force n'espargner  
Vous eusse peu, vous eussiez veu baigner  
Mon poure cœur, sans plus ailleurs songner  
Dedens la mer

D'heureux repos ; sans cesser d'estimer,  
Louer, priser, honorer, & aymer  
Le bien, dont trop le refus m'est amer.

Ie l'ay perdu,  
Après l'auoir bien cinq ans attendu.  
Làs, vous auez trop honneur defendu,  
Que pleust à Dieu qu'il fust mort, ou pendu,  
Et conscience

Auecques luy, qui perdre patience  
M'a du tout fait ; & qui ceste science  
Vous enseigna pour auoir deffiance  
Sans charité

D'vn seruiteur, qui auoit merité  
Tout le contraire, & l'auuez irrité;

En estimant mensonge, & verité  
Tout à vn prys.

Car plus m'auex au vray congnu espris  
De vostre Amour, & rauy, & surpris.  
Comme vn menteur m'auex mis à despris.

Voila le gaing,

Qu'apres long temps m'auex donné soudain,  
En m'estimant courtesan, & mondain,  
Traistre ou meschant, cherchant vn plaisir vain  
Par grand finesse.

Vous n'excusez ny Amour, ny ieunesse,

Qui ont mon cœur contraint par sy grand' presse,  
Qu'il a osé prendre la hardiesse,

Ou plus de vingt

Mille ont failly : car onques ne paruint

Homme à mon poinct, de quelque lieu quil vinst,  
Ny apres moy iamais nul n'y reuint.

Et toutesfois

Ie n'ay rien eu ; parquoy ne contrefais

Le malheureux, mais la plainte ie fais

De mon malheur lequel toutes les fois,

Qu'il m'en souuient,

Mon poure cœur trop pis, que mort, deuiet.

Aux vrais Amans volontiers mal suruiet,

Et aux meschans ce, qu'ilz quierent aduiet.

O Amour forte!

Pour vous monstrez, mon esperance est morte:  
 Je suis traité de trop cruelle sorte,  
 Mais content suis: Et si ne me conforte  
 D'auoir seruy  
 Loyalement, sans auoir deseruy  
 Le mal, que i'ay, sinon d'auoir suyui  
 Ce, qu'Amour veult, ou m'estois asseruy.  
 Helàs, cruelle,  
 Si vous pensiez combien vous estiez belle,  
 Et que iamais ie ne veiz grace telle,  
 Vous pourriez bien l'Amour, que ie ne cele,  
 Pour mon excuse  
 Tresuuste auoir: car ie ne vous abuse  
 Pour mon parler, Et de feintise, n'vse,  
 Dont vous deuriez estre honteuse, Et confuse  
 D'abandonner  
 Celuy, qui s'est du tout voulu donner  
 A vous seruir, sans iamais pardonner  
 Vn cas, duquel plustost le guerdonner  
 Estes tenue,  
 Que le punir. Dont estes vous venue?  
 Est ce d'un Roc tresdur, ou d'une nue?  
 Pour vous auoir, mon affection nue  
 Sans fiction  
 Monstree au vray, dont grand compassion  
 Deuiez auoir, douleur sur passion

Vous avez ioint ; quelle dilection  
Vous observez !  
Nulle pitié pour fin ne reservez.  
Mais le venin de rigueur conservez,  
Dont voz seruans les meilleurs vous seruez  
Pour recompense  
De leur amour, & grand perseuerance.  
Or venu suis à la fin de la dance,  
Ou i'ay gaigné parfaite congnoissance  
De la rigueur,  
Que tient aux siens ce mal plaisant Honneur.  
Maudit soit il, qui en fut inuenteur:  
Car il ha trop fait chaste vostre cœur.  
Et seur ie suis,  
Que vous m'aymiez tresfort ; dire le puy.  
Faulte d'Amour n'a point voz sens reduitz  
Tant me hayr, que de me mettre au Puitz  
De desespoir ;  
Ne faulte aussi de faire mon deuoir:  
Fors que du tout vous auoir bien fait voir  
Ce, que celer n'estoit à mon pouoir.  
L'experience,  
Qui vous deuoit engendrer confidence,  
Vous fait entrer en vne impatience,  
Croyant honneur couuert de conscience.  
Et quand saisie

Vous

Vous eut Honneur par son hypocrisie  
 Il vous ha mis en telle fantasie,  
 Que vous croyez plustost à sa bousie,  
 Qu'à verité.

Or a il tant vostre cœur incité  
 Encontre moy, qu'à la Mort suis cité  
 Par vous; par qui cent fois resuscité  
 Me suis senty.

Puis qu'à l'Amour & Foy auez menty  
 Que me deuiez, ie me suis consenty  
 A ceste Mort, mais non pas repenty,  
 Ainsi que vous;

De vous auoir aymee plus que tous.

Honneur sur moy ha frappé deux grans coups:  
 L'un, en faisant par vostre dur courroux  
 Mon cœur mourir,

Par grand desir, qui n'a fait que courir,  
 Cerchant la Mort, pour sans craindre accourir  
 Au seul moyen, qui le peult secourir.

Et l'autre, c'est

Le coup mortel, qui dedens ma gorge est,  
 Qui à mes maux mettra fin & arrest  
 Par bresue mort, que de souffrir suis prest.

Car puis que mort

Dens mon esprit mesmes par vostre tort,  
 M'auoit donné, i'ay voulu son effort

Souffrir au corps ; à fin que foible & fort,  
 Honneur & gloire,  
 D'auoir du cœur & du corps la victoire.  
 Et comme il m'a hors de vostre memoire  
 Mis, dont mon cœur mourut bien tost; notoire  
 Il vous sera,  
 Que de mon corps autant il en fera.  
 Car par la Mort bien tost l'effacera  
 Hors de ce Monde, ou il trespasera  
 Pour auoir mieux.  
 Làs, puis qu'enfer i'ay senty en tous lieux,  
 Ne dois ie pas bien esperer qu'au Cieux  
 Je trouueray Paradis gratieux ?  
 Et vous, meurtriere,  
 Ce bel Honneur, dont vous faites banniere,  
 Pour vous auoir faite orgueilleuse & fiere,  
 Vous donnera la plus basse chaudiere,  
 La plus vilaine,  
 Qui soit en bas en l'inferral domaine.  
 C'est ce, que doit auoir l'ame inhumaine,  
 Pleine d'orgueil, cruelle, & gloire vaine.  
 Puis qu'auex eu  
 Tousiours viuant tout ce, qu'il vous a pleu,  
 Et m'auex fait tout le pis qu'auex peu,  
 Sans que iamais pitié pour moy ayt scéu  
 Vous faire entendre



Mon desespoir, ny ma passion prendre  
De mon malheur, ny faire vn peu plus tendre  
Vostre dur cœur, ne l'empesché de rendre  
Le mal pour bien,  
Après la mort vous congnoistrez combien  
Vous sert le dur & cruel entretien,  
Que m'auex fait, me traictant pis qu'un chien.  
Voz faitz, voz ditz,  
Par trop cruelz me don'ront Paradis.  
Mais le souffrir, que i'ay eu entendis,  
Loger vous peult en l'Enfer des mauditz,  
Et trop mal nés.  
Là n'entre nul, sinon les obstinez,  
Les impiteux, sans charité menez,  
Rompeurs de Foy, d'Amour; desquelz tenez  
Le sentement:  
En Paradis ilz n'entrent nullement.  
Rien qu'Amoureux aymanz tresfermement,  
Remplis de Foy, qui ont porté tourment  
Pour soustenir  
La verité, là ne pouez venir:  
Car cruauté ne peult le Ciel tenir.  
Et si n'est pas Enfer grand pour punir  
Assez les maux,  
Que m'auex faitz; dont maintenant mieux vauz.  
Car par refus, ennuy, peine, & travaux,

Vous

*Vous n'avez fait que i'espere aux lieux haultz  
Avoir ma place.*

*Voicy la Mort, qui prend ma vie lasse,  
Que point ne crains, ains plustost la pourchasse,  
Puis que perdu i'ay vostre bonne grace.*

*Je meurs content,*

*Dont comme vous i'ay aymé honneur, tant  
Qu'il n'y ha eu icy nul combatant  
Qu'on puisse dire en avoir fait autant.*

*Et me contente*

*D'avoir aymé celle, qui me tourmente;  
Tant que pour mal, ne peine violente.*

*N'a moins esté amour perseuerante*

*A vous monstree.*

*Content ie suis, de quoy du tout outree  
Sans estre point de feintise acoustree  
Veüe l'avez, dont i'ay Mort rencontrée.*

*Content aussi*

*De n'avoir peu en vous trouver mercy.*

*Car dire puy qu'une Dame sans si*

*Aymée i'ay : dont ie meurs de soucy,*

*Et du refus,*

*Je suis content, puis que par honneur l'euz,*

*Et non par peu d'amour, bien que i'en fuz,*

*Ayant failly à tout mon bien, confuz.*

*Content m'en vois,*

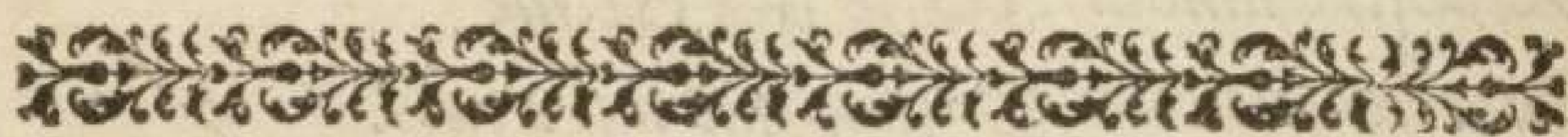
*Puis*

Puis que i'ay fait ce que faire pouois  
 Pour acquerir le bien, que ie sçauois  
 Tel, que sur tout estimer le deuois.  
 Estre blasmé  
 Je ne deurois d'estre tant enflammé  
 De vostre amour : car ie fuz estimé  
 De vous sus tous, & plus que nul aymé.  
 Content tresfort  
 Suis, dont Amour me fait faire l'effort,  
 Dont me donnez (par trop aymé) le tort.  
 Parquoy content ie suis, & vif & mort,  
 Sachant que pas  
 Ce ne fut vous, qui rompistes les laz  
 De nostre Amour, ou iamais le cœur las  
 Ne vous congnoz ; mais trop auant d'un pas  
 Voulus marcher.  
 Content i'en suis : car i'estimois si cher  
 Ce que pensois pour iamais approcher,  
 Qu'Amour me fait essayer d'y toucher.  
 De ceste offense  
 Content ie suis ; & de la resistance,  
 Que m'auéz fait ; dont Honneur la defense  
 Seulement fait, par qui i'ay assurance  
 Que i'ay aymée  
 La Dame plus digne d'estre estimée,  
 Qui onques fust, & la mieux renommée :

Qui

Qui ne scauroit de nul estre blasmee,  
Ame, ne corps.

Or Adieu donc celle, en qui tous thresors  
Sont tant cachez, que par vous m'en vois hors  
De tout malheur content au rang des morts.



LE IIII. GENTILHOMME.



Era ce à l'œil de tant faulse nature  
Que presenter ie doy ceste escriture?  
En fera il par pitié la lecture?  
Doy ie point craindre  
Que si ma lettre à sa main peult atteindre,  
Faisant semblant de moquerie feindre,  
Dedens vn feu la mettra, pour esteindre  
Mon iuste dire?  
Et ceste bouche en voudra elle lire  
La grand longueur, sans vn peu se soubrire,  
Ou se moquer, en disant mon martyre?  
Il en sera  
Ce qu'aduenir de chacun en pourra;  
Deuant voz yeux toutesfois passera  
Ceste escriture; ou le cœur pensera  
Maugré voz dents.  
Ourrez ma lettre, & regardez dedens.

Ne

Ne craingnez point de voir les traitz ardens  
 De Cupido, dont vient tant d'accidens  
 N'ayez pas peur  
 D'y voir d'amour vne grande douceur,  
 Qui enflammer puisse en rien vostre cœur:  
 Car ma fin n'est que de declarer l'heur  
 Entierement,  
 Que i'ay par vous receu bien longuement  
 Par vous perdu, & si ne sçay comment,  
 Dont i'ay des deux parfait contentement.  
 Car ie suis seur  
 Que i'ay long temps eu tant de bien & d'heur,  
 Qu'il ne fut onc amy, ne seruiteur  
 Sans offenser Dieu, vous, ny vostre honneur,  
 Qui en ayt eu  
 Tant comme moy, & tant qu'il vous a pleu.  
 Je l'ay gardé en mon cœur, & receu  
 En tel honneur, que vous auez bien sceu.  
 Car onques homme  
 Pour auoir eu des biens à sy grand somme  
 Ne m'en a veu auancer, sinon comme  
 Vn seruiteur le moindre, que lon nomme.  
 Car plus i'auois  
 D'heur, & de bien, & plus au vray sçauois  
 Estre tenu de vous, tel que deuois.  
 Onques mon œil, ma parole, & ma voix

Ne

Ne fait congnoistre  
Ce qui au cœur estoit, & deuoit estre.  
Car i'estois tant de mon visage maistre,  
Que bien souuent les plus fins faisois paistre,  
D'un faux semblant,  
Qui leur alloit la verité emblant  
Deuant leurs yeux, en tournant, & troublant  
Leur iugement, & leur regard tremblant.  
Helàs, combien  
I'estois heureux, quand de mon secret bien  
Nul, tant fust fin, ne pouoit scauoir rien.  
Et toutesfois plusieurs cherchoient moyen  
De le chercher;  
Mais deuant eux le sceu sy bien cacher,  
Sans faire bruit, à parler, ny marcher,  
Que i'ay caché ce, que i'ay tenu cher  
Deuant leurs yeux.  
Et toutesfois de mon bien tout le mieux  
Lon pouoit voir de la Terre & des Cieux.  
Car mon plaisir n'estoit point vicieux,  
Ne mal honneste.  
Vous scauez bien que le long de ma queste  
Je ne vous feiz iamais nulle requeste,  
Qui approchast de passion de beste  
Desraisonnable:  
Car plus m'estoit plaisant & agreable,

De voir ainsi nostre *Amour honorable,*  
 Qu'un fol plaisir, qui i jamais n'est durable.  
 I'estois sy fort  
 Plein en mon cœur d'honneste reconfort,  
 Que i'eusse mieux aymé souffrir la mort,  
 Que par priere, ou importun effort  
 Vous requerir  
 De ce, que nul ne peult onc acquerir.  
 Car ie scauois que cent fois mieux mourir  
 Eussiez voulu, que de me secourir  
 De telle sorte:  
 Dont à la fin est force qu'il en sorte  
 Un deshonneur: par qui vertu est morte,  
 Ou par peché d'enfer passer la porte.  
 Et sur mon Dieu,  
 I'eusse trop mieux aymé brusler au feu,  
 Que me iouer à un sy fascheux ieu:  
 Car i'ay voulu tousiours tenir le lieu  
 Du plus parfait  
 Vray seruiteur, que i jamais Dieu ayt fait.  
 Et si i'en ay esté mal satisfait,  
 Si n'est ce point, au moins par mon forfait:  
 Car i'ay esté  
 A vous seruir en tout temps appresté  
 Bon, ou mauuais, ou yuer, ou esté,  
 Sans qu'un seul pas ie m'en sois arresté

Par peur, ny crainte.

Plus ie vous ay aymee sans contrainte,

Et monst<sup>r</sup>é par experience mainte

Ma passion, plus i'ay voulu de seinte

Toujours user.

Ce n'estoit pas pour nully abuser,

Mais seulement verité refuser

A ceux, qui vous eussent peu accuser

D'une amour fole.

Ie n'ay point craint pour moy, ny leur parole

Ne leurs courroux, despit<sup>z</sup>, ou chaulde cole;

Mais i'ay bien craint que fussiez en leur rolle.

Voila pourquoy

I'ay bien souuent pour vous, non point pour moy,

Dis<sup>s</sup>imulé; tant que nul, sur ma Foy,

De nostre Amour s'il eust dit, Ie le croy,

Il n'eust sceu dire

I'en ay rien veu: car de parler, d'escrire,

De vous hanter, de regarder, de rire,

Ie ne feiz onc rien, dont vous fussiez pire.

Ainsi long temps,

Que dy'ie long? mais court, ainsi l'entens,

Auecques vous i'ay vescu des contens

Le plus heureux; ne prenant passetemps

Ne nul plaisir,

Fors sans cesser de trouuer le loisir



De vous compter mon louable desir.  
Je ne pouois vn plus grand bien choisir.  
Mais ma fortune  
Ne me voyant auoir tristesse aucune,  
En eut despit : Et pour m'en donner vne,  
L'occasion cercha tant oportune,  
Et raisonnable,  
Que contraint fuz vous prier qu'agreable,  
Pour peu de temps eussiez mon lamentable  
Eslongnement ; Et que pour veritable  
Pouuiez tenir,  
Qu'incontinent me verriez reuenir ;  
Vous suppliant, quoy qu'il peust aduenir  
Et mon estat, d'amy m'entretenir.  
Soudainement,  
Sans m'en laisser parler plus longuement,  
M'en feites vn si naifserement,  
Que seur i'en fuz : Et vous creuz fermement.  
Je me partis  
D'avecques vous : l'as, ie m'y consentis ;  
Dont de vostre œil, Et cœur me diuertis,  
Comme font ceux, qui sont mal aduertis.  
Car qui tient, tienne  
Vn si grand bien ; Et pour nul cas n'aduienne  
De le laisser. Amant, or t'en souuienne ;  
A fin que mieux, que moy, ton heur maintienne.

O cruel temps,  
 Par ta longueur, qui me dura cent ans,  
 Moy, qui estois le content des contents,  
 Tu me changeas en triste passetemps  
 Toute ma ioye.

Làs, trop ie fus en ceste triste voye,  
 Et long chemin, bien que souuent i'auoye  
 Lettres de vous : mais pas tout ne sçauoye.

Pas tout, ie dis :

Car voz effectz n'estoient telz, que voz ditz.  
 Par voz escritz me donniez Paradis,  
 Et me forgiez vn Enfer entendis.

Moy reuenu,

Ie me doutay du malheur aduenu :

Et non obstant, comme i'estois tenu,

Ie vous comptay le tout par le menu

Trespriuément,

En vous priant me dire franchement

Vostre vouloir : lors me feistes serment,

Que i'ayme mieux taire, que nullement

Ramenteuoir :

Me promettant faire vostre deuoir,

Et l'auoir fait ; mais vous deuez sçauoir

S'il est ainsi : quant à moy, i'ay peu voir

Tout le contraire.

Mais qui vous fait de nostre Amour distraire,

Et

Et tant de bien, & d'honneur me substraire?  
Fust ce point moy, qui vous en feis retraire  
Par quelque faulte:

Ou pour vser d'une finesse caute,  
D'un cœur leger, qui en plusieurs lieux faulte,  
Ou d'un orgueil cherchant chose plus haulte,  
Que ie ne dois?

Ay ie esté fier quand plus fort i' abondois  
De voz biens faitz, & que mieux ie cuydois  
Estre venu au bien que pretendois?

Ie dy au poinct

Là ou iamais honneur bleßé n'est point.

Car mon cœur n'a (combien qu'Amour l'ayt poingt)

Rien desiré, dont vn (Dieu me pardoint)

I'en doive dire?

Ay'ie failly à parler, à escrire?

Ay'ie rien fait, dont vostre honneur soit pire?

M'avez vous veu ou frequenter, ou rire

En autre part?

I'entens, faisant ou semblant, ou regard

D'un qui se veult de vous tirer à part,

Ou bien ailleurs aymer, dont Dieu me gard.

Ie le demande:

Car la raison (ce me semble) commande

Si i'ay mal fait, que i'en paye l'amende.

Ou que celui, qui me tient tort s'amende.

*Helàs, nenny.*

*Pour mon malfait ie ne suis pas bany.*

*Mais ie suis plus qu'vn malfacteur puny,*

*Qui de tous maux & vices est garny.*

*Tous mes biensfaitz,*

*Tous mes labours, dont i'ay porté grand faix,*

*(Bien que souffrir pour vous plainte n'en fais)*

*Il sont punis, comme cruelz forfaitz.*

*Ce n'est pas moy,*

*Qui le vous dis; car vanter ne m'en doy.*

*Mais s'il vous plaist vous toucherez au doy,*

*Que de vous mesmes en congnoissant ma Foy,*

*Ma charité,*

*Ma grande Amour, pleine de purité*

*Fustes contrainte à dire verité,*

*Disant qu'auois enuers vous merité*

*Tout le rebours*

*De voz cruelz & trop estranges tours,*

*Qui à peu pres feirent finer mes iours.*

*Mais pour l'adieu de noz dures Amours*

*Vn mot me dites,*

*Ou grand plaisir, & grand honneur me faites.*

*C'est, que iamais occasion ne veistes*

*Pour me laisser, ainsi le me promistes.*

*Et que n'auiez*

*Plus grand courroux, sinon que ne scauiez*

*Cause*

Cause sur moy, ce que sçauoir deuiex  
 Pour m'eslongner, mais que vous ne pouuiez  
 Autrement faire;  
 En me priant de me vouloir defaire  
 De vostre Amour. mais pour vous satisfaire  
 Je fuz contraiut par douleur de me taire,  
 Et m'en aller.

O l'impiteux, & incongnu parler,  
 Auez vous peu par sa bouche couler,  
 Et dens mon cœur, comme vn trait, de ualler  
 Pour le blesser

Iusqu'à la mort? ô douleur sans cesser!  
 Quel dire à Dieu! quel estrange laisser  
 Ce, qui deuoit iusques au trespasser  
 Tousiours durer,  
 Dont tant de fois vous ay ouy iurer!  
 Le puis ie bien sans mourir endurer?  
 Ne dois ie pas sans cesser murmurer?  
 Helàs, ouy.

Auoir d'un bien tel si long temps iouy,  
 Et d'un parler, dont i'estois esiouy,  
 Lequel en fin au contraire i'ouy  
 Changer propos.

Ce changement m'osta tout mon repos:  
 Je perdy voix, force, santé, & poux.  
 Car pour le Pere, ou Parents, ou Espoux

Je n'eusse creu,  
 Que vray Amour se consentir eust sceu  
 D'abandonner, ainsi que ie l'ay veu,  
 Vn seruiteur, sur lequel auez eu  
 Toute puissance,  
 Sans auoir eu iamais nulle apparence,  
 Qu'il ayt failly à vostre obeissance,  
 Ny enuers vous commis aucune offense.  
 Je fusse mort  
 Dix mille fois, ne fust vn reconfort,  
 Qui me contente & satisfait si fort;  
 Parquoy content ie me puy dire, au fort:  
 Car l'iniustice,  
 Que m'auetz faite, ou par vostre malice,  
 Ou mon malheur, ha esté sans nul vice  
 Par moy commis; mais pour vn bon seruice,  
 Que ie vous feiz,  
 En vous seruant moymesmes me desfiz:  
 Moy & mon cœur estions si tresconfitz  
 En vostre Amour. Onques à mere filz,  
 Ne serf à Dame,  
 Ne desira (ie le prens sur mon ame)  
 Tant obeir; sans craindre peine, ou blasme;  
 Ny estre mis mort pour vous sous la lame,  
 Comme i'ay fait.  
 I'ay obey, & entrepris vn fait,

Qui

Qui n'eust sans moy esté sy tost parfait.  
I'ay fait pour vous ce, dont ie suis defait;  
Trop mieux ayment  
De mon malheur vous voir contentement,  
Que de fallir de faire vn tour d'aymant.  
En choisissant la peine & le tourment  
Pour le plaisir  
Qu'il me sembloit que vous vouliez choisir;  
I'ay satisfait en celà mon desir:  
Car vous l'avez à vostre beau plaisir.  
Bien m'en doutois  
Quand mon malheur aduenir vous comptois;  
Mais aussi tost que ie vous escoutois,  
Il me sembloit (pour vray) que ie mentois.  
Vostre cœur ferme,  
Vostre parler, disant : ie vous afferme  
De ne saillir iamais hors de ce terme;  
Et puis vostre œil, ou souuent vy la larme  
M'asseuroit tant,  
Que de ma mort quasi i'estois content:  
Pour vous servir tousiours vn peu doutant,  
Qu'il m'en pourroit en fin venir autant:  
Ce qu'à cest' heure  
M'est aduenu; dont nul (fors moy) ne pleure:  
Nul n'en verra mon mal, que ie ne meure.  
Si c'eust esté apres longue demeure,

Ou longue absence;  
 Si i'eusse fait quelque petite offense;  
 Mais (vray amy) cherchant vostre presence  
 M'auetz banny : & pour ma penitence,  
 Soudainement,  
 Apres m'auoir assure par serment  
 Que vie, ou Mort, Amys, ny firmament  
 Ne me scauroient, voire eternellement,  
 Oster la place  
 Lá ou i'estois, de vostre bonne grace.  
 Quoy que ce soit, ou pour en estre lasse,  
 Ou pour changer, ou à fin que laissasse  
 Mon entreprinse,  
 Plus ne vous ay; vn autre vous ha prise.  
 Content i'en suis; car vous serez reprise,  
 Et moy nombré entre ceux, que lon prise  
 De bien aymen.  
 I'eusse voulu mourir dens ceste Mer  
 D'aspre douleur, sinon pour vous blasmer  
 Et vous contraindre à iamais m'estimer.  
 Car en viuant,  
 Ie vous fer ay confesser bien souuent  
 Vostre parler menteur, & deceuant:  
 Et moy vn vray, parfait, loyal seruant.  
 Ce, que ie dis,  
 N'est esperant retourner, ou iadis



I'ay esté trop, qui m'estoit Paradis.  
Mais pour punir sans cesser entendis  
Le tour estrange,  
Que m'avez fait : Et si ie ne m'en venge,  
Ie serois plus parfait que Saint, ny Ange.  
Car puis qu'il fault qu'à vous laisser me reнге,  
Pour vous complaire  
Ie le feray, non pour me satisfaire;  
Et ne lairray de seruire vous faire.  
Mais quelquefois ie ne me pourrois taire,  
Ramenteuoir  
Que vous n'avez pas fait vostre deuoir.  
Et si bonté en vous ha nul pouoir,  
Toutes les fois, que vous me pourrez voir,  
Deuriez sentir  
Douleur au cœur ; faisant dehors sortir  
Couleur honteuse ; ayant d'un tel mentir  
Usé à un, qui vrayement martyr  
Est fait par vous.  
Or rougissez, ma Dame, à tous les coups,  
Et si frappez vostre cœur à grans coups,  
Vous repentant que le parfait de tous  
Les vrais Amans,  
Avez liuré à tous maux, Et tourmens  
Les plus cruelz, Et les plus vehemens,  
Qui furent onc : Dieu scait bien si ie ments,

Et

Et ma douleur.

Sentez la, tant viuement dens le cœur  
Que le malheur, qui est de moy vainqueur,  
Le soit de vous; tant que par sa rigueur  
Puisse mourir.

Lors me verrez droit à la Mort courir;  
Car nul de nous ie ne veux secourir.

Mourons tous deux: par celà puyz guarir,  
Non autrement.

Moy, pour auoir receu commandement  
De vous laisser, dit trop cruellement:  
Vous, pour auoir eu parfait sentiment  
De vostre faulte.

Moy, pour auoir entreprinse trop haulte:  
Vous, pour auoir esté trop fine & caute:  
Douleur fera que l'un & l'autre saulte  
Le pas de Mort.

Moy, par douleur; & vous, par vostre tort.  
Lors sera fait de vous & moy l'accord;  
Et conterons noz douleurs au seur port  
D'eternité.

Là nous sera à chacun limité  
Le bien, qu'auons vous & moy merité.  
Et si ie suis loué de verité,  
D'amour, d'honneur,  
Penez vous donc sentant la grand aigreur

Du laid peché de vostre aspre rigueur,  
D'auoir sy dure & sy forte langueur  
Pour recompense  
De tous mes maux ; que ceste penitence  
Vous donne lieu, & seure demeurence,  
Ou ie seray par grand perseuerance.  
Car le meffait  
Estre ne peult autrement satisfait,  
Fors que celuy, qui l'ha commis & fait  
Soit repentant d'un cœur non contrefait.  
Si vostre pleur  
Est aussi grand, que ie tiens mon malheur,  
Vous en perdrez santé, force, & couleur.  
Aussi celà sera de grand valeur  
Pour paruenir,  
Ou pour iamais il nous conuient tenir.  
Mais toutesfois, auant que d'y venir,  
La charge auray de vous entretenir,  
En nostre histoire  
Ramenteuoir deuant vostre memoire.  
Lors ie seray vostre vray Purgatoire,  
En vous monstrant vostre peché notoire,  
Et trop cruel.  
Ainsi qu'Enfer (hors le perpetuel)  
M'auex esté rompant le mutuel  
Et doux lieu, pour vn Adieu mortel.

Pour

Pour cest Adieu  
 Je vous rendray tel Dieugard en son lieu,  
 Que le regret vous seruira d'un feu,  
 Au prys duquel tout tourment n'est que ieu.  
 Car clerement  
 Ma grande Amour verrez entierement,  
 Et vostre tort; dont aurez tel tourment,  
 Que i'ay souffert pour vous iniustement.  
 Lors, vous plourant,  
 Je vous iray le temps rememorant,  
 L'aise, & l'honneur, que i'allois adorant  
 Lors que i'estois avec vous demourant.  
 Le doux racueil,  
 Que ieu de vous, & de parole, & d'œil,  
 Chassant de moy tristesse, ennuy, & dueil,  
 Laisant malheur mort dedens son cercueil:  
 Puis la hantise  
 Au long aller, qui fut de telle guise,  
 Que vous pouuiez voir mon cœur sans feintise,  
 Et sy caché, que celuy, qui deuise,  
 Ne sceust que c'est;  
 Et moy le vostre aussi, non tel qu'il est;  
 Mais tel qu'il fut, sy parfait que ce m'est  
 Grand desplaisir qu'il n'ha eu plus d'arrest.  
 A près, la main,  
 Qui me donna don sy digne, & humain,

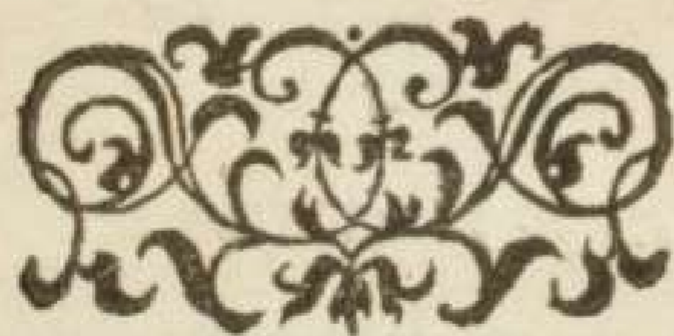
Que

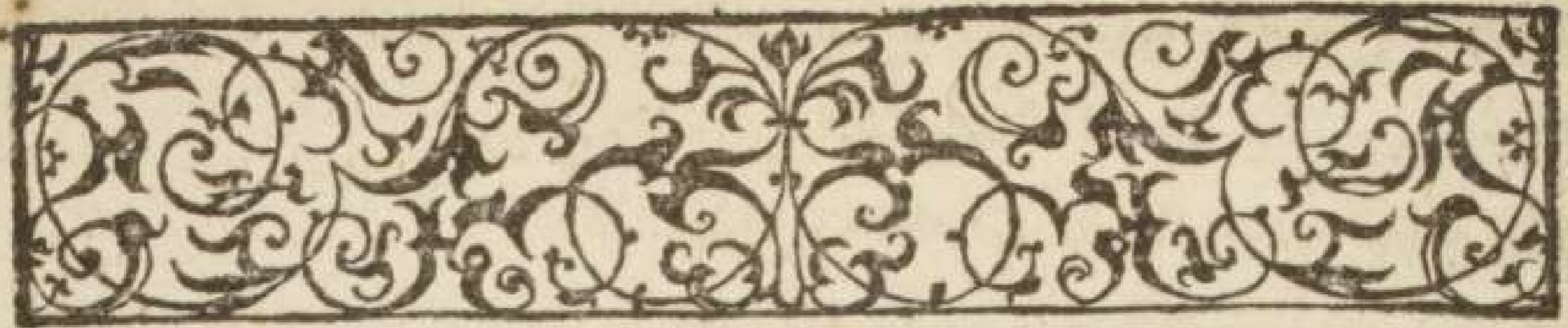
Que c'estoit trop, si n'eust esté en vain:  
Car Foy ne doit congnoistre nul demain,  
Ne changement.  
Je la receu en tel contentement,  
Que transporté d'un plaisir vehement  
Je vous serray sy fort, & fermement,  
Que vostre voix  
Par la douleur, que pas ie ne scauois,  
Me fait laisser ce, que tenir deuois;  
Ou paroissoit, comme voir ie pouois,  
Marque d'amy,  
Que plaisir fait resuer, comme endormy.  
Je vous diray apres, non à demy,  
Tous les bons tours que me faites parmy,  
Qui tant & tant,  
Tant, & sy fort me rendirent content,  
Que par escrit ne les iray comtant;  
Car au nombrer i'en serois mescontent.  
Mais à vous seule,  
A qui il fault que de mon mal me deulle,  
Je diray tout; iettant dehors la meule  
De mes ennuy, qui onques par la gueulle  
Ne print passage.  
Là vous verrez vostre honneste langage,  
Vostre regard monstrant vostre courage,  
Dont vous n'estiez moins vertueuse & sage.

Je vous diray  
 Le temps, les lieux ; & ià n'en mentiray  
 Pour nulle peur : aussi ne vous tairay  
 Ou des dangers point ne me retiray,  
 Que pour veiller,  
 Leuer matin, ieusner, & traualier  
 Ne vous ay veu desir de sommeiller.  
 Mais l'œil ioyeux digne de reueiller  
 Vn demy mort.  
 Et si i'auois besoing de reconfort  
 Vous en faisiez vn sy honneste effort,  
 Que i'estois seur que vous m'aymiez bien fort.  
 Pour tous ces biens  
 Et autres maintz, que par grace ie tiens  
 Venuz de vous, iamais ie ne feiz riens,  
 Qui deust de vous rompre les doux lyens,  
 Ne la coustume.  
 Et iusqu'à tant que par grand regret fume  
 Le feu en vous, qui tout peché consume,  
 Je ne lairray par parole, & par plume  
 Dire tousiours,  
 Premierement tous voz honnestes tours,  
 Tant differents de ses foles amours:  
 Puis sans raison, le contraire & rebours.  
 Mais quand brusler  
 Je vous verray par mon piteux parler,

Et verité, qui ne peult rien celer,  
Fera ruyssieux de larmes deualer  
De voz doux yeux,  
Vous repentant ; ie ne demande mieux.  
Lors vous & moy ensemble irons aux cieux,  
Ou (possible est) n'en trouuerons deux tieux,  
Qu'auons esté.  
Content seray, & suis, & ay esté  
D'auoir seruy, ou yuer, ou esté.  
Celle, de qui ie fuz si bien traité.  
Content demeure,  
Qu'elle congnoist mon mal ; & qu'elle en pleure,  
Recongnoissant sa grand' faulte passée:  
Mais plus content cent fois seray à l'heure,  
Qu'en Paradis la tiendray embrassée.

F I N.





## C O M E D I E.



Deux Filles, Deux Mariees, La Vieille,  
Le Vieillard, & les Quatre  
Hommes.

\*

LA PREMIERE FILLE COMMENCE.



**T**O V T le plaisir, & le contentement,  
Que peult auoir vn gentil cœur hon-  
neſte,  
C'eſt liberté de corps, d'entendement,  
Qui rend heureux tout homme, oyſeau, ou beſte.  
Malheureux eſt, qui pour don, ou requeſte,  
Se veult lyer à nulle ſeruitude.  
Quant eſt de moy, i'ay miſe mon eſtude  
D'auoir le corps, & le cœur libre & franc.  
Il n'y ha nul qui par ſolicitude  
Me ſceuſt iamais oſter ce digne ranc.

LA SECONDE FILLE.

O qu'ilz ſont ſotz, & vuydes de raiſon

Ceux



Ceux, qui ont dit, vne amour vertueuse  
 Estre à vn cœur seruitude, & prison:  
 Et pour aymer, la Dame malheureuse.  
 Leur faux parler ne me rendra paoureuse  
 D'aymer tresfort, sachant que tout le bien,  
 Au prys d'Amour, se doit estimer rien.  
 Car qui Amour ha dens son cœur enclose,  
 Il trouuera liberté son lyen,  
 Et ne scauroit desirer autre chose.

## L A I. F I L L E.

Mieux me vaudroit tenir la bouche close,  
 Que soustenir, qu'il vault mieux à vn cœur  
 D'estre vaincu, que d'estre le vainqueur  
 De ceste Amour, que vous louez si fort.

## L A I I. F I L L E.

Comme vaincu? Mais il en est plus fort.  
 Car le cœur seul, sans Amour, n'est que glace.  
 Amour est feu, qui donne lustre, & grace,  
 Vie, vertu, sans qui le cœur n'est rien.

## L A I. F I L L E.

La liberté est suffisant moyen  
 Pour dechasser du cœur & paour, & honte.  
 Et quand à moy, ie ne puis faire compte  
 De riens qui soit, qui le puisse arracher  
 Hors de mon cœur.

## LA II. FILLE.

*Je ne veux point tascher  
De vous oster ceste vertu aymee:  
Mais ie dis bien, que liberté aymee  
Doit estre Amour.*

## LA I. FILLE.

*Or pour conclusion;  
Vous soustenez Plaisir, & Passion,  
Estre tout vn, ce que ne puis entendre.  
Mais Liberté m'a tresbien fait apprendre,  
Que tout plaisir en elle on peult trouuer.*

## LA II. FILLE.

*Mais c'est Amour, qui le fait renouuer.  
Car quand ie puis aupres de moy tenir  
Celuy, que i'ayme, mal ne me peult venir.  
Et tous les maux, qui me sont aduenuz,  
Ie ne sçay plus lors qu'ilz sont deuenuz.  
En ceste Amour, & en ce grand plaisir  
La Liberté seule se peult choisir.*

## LA I. FEMME MARIEE.

*Il fait grand mal à femme honneste & sage,  
Qui craint son Dieu, & ayme son honneur,  
Quand son Mary par vn meschant langage,  
Ignorer veult la bonté de son cœur.  
Si ma beauté merite vn seruiteur,  
De qui ie suis honoree, & aymee,*

*En dois ie moins (pourtant) estre estimee,  
Puis que mon cœur n'est de vice taché?  
Non : mais plus tost deurois estre blasmee,  
Si ie faisois de non pecher peché.*

## L A I I. F E M M E M A R I E E.

*De vraye Amour autre Amour reciproque,  
C'est le parfait de son plus grand desir.  
Mais si Amour de l'autre Amour se moque  
Pour autre Amour trop moins digne choisir,  
C'est vn ennuy, qui ne donne loisir,  
Temps, ne repos pour trouuer reconfort.  
Le desespoir est pire, que la mort,  
Et ialousie est vn vray desespoir.  
O Foy rompue, & trop apparent tort,  
Par vous me fault pis que mort recevoir.*

## L A I. F E M M E.

*Or sus, ma sœur, vous pensez donc auoir  
Vn plus grand bien, que nommez ialousie:  
Mais ce n'est riens, que d'une fantasie,  
Au prys du mal que maugré moy ie porte:  
Cent fois le iour ie souhaite estre morte.  
Car mon Mary si tresfort me tourmente,  
Et sans raison, qui plus me malcontente:  
Il ha grand tort.*

## L A I I. F E M M E.

*Vostre mal n'est qu'au corps.*

Il est bien doux, puis qu'il est par dehors.  
 Car vous n'avez peine, que d'escouter.  
 S'il vous failloit dens vostre cœur goustier  
 L'amer morceau, que ie mache à toute heure,  
 Vous diriez bien, que si ie plains, & pleure,  
 J'ay bien raison.

## LA I. FEMME.

Raison, que dites vous?  
 Estre au matin, au seoir, à tous les coups  
 Iniurree, blasmee, & plus reprise,  
 Qu'une vilaine en adultere prise.  
 Moy, qui suis tant femme de bien, Helàs,  
 Me nommer telle? à ie ne le suis pas:  
 Le cœur m'en part.

## LA II. FEMME.

Le mien aussi me creue.  
 Car ceste Amour, qui ne fait iamais tresue,  
 Me fait aymmer, qui aymee ne suis.  
 Il ayme vne autre; & souffrir ne le puis.

## LA I. FILLE.

Mais que peuuent ces deux femmes tant dire?

## LA II. FILLE.

Mais d'ou leur vient si triste contenance?

## LA I. FEMME.

Quelle raison fait ses filles tant rire?

LA II. FEMME.

*D'auoir plaisir monstrent grande apparence.*

LA I. FEMME.

*Sachons vn peu la cause de leur ioye.*

LA II. FEMME.

*Ie le veux bien.*

LA I. FEMME.

*Filles, celuy vous voye,  
Qui peult donner tout bien d'vn seul regard.*

LA I. FILLE.

*Dames, aussi celuy mesmes vous gard:  
En vous pensons regner melancolie.*

LA II. FEMME.

*Et nous voulons scauoir, si de folie,  
Ou de vertus vous parlez en riant.*

LA II. FILLE.

*Mais nous voyant ainsi pleurant, cryant,  
Voudrions scauoir si plus grand vostre rix  
Est que l'ennuy, qui fait noz cœurs marriz.*

LA VIEILLE.

*Le temps, qui fait & qui defait son oeuvre,  
M'a cent ans ha, à son escolle prise.  
Son grand tresor, qu'à peu de gens descoeuvre,  
M'a descouvert, dont ie suis bien apprise.  
Vingt ans aymay liberté, que lon prise,  
Sans point vouloir de seruiteur auoir.*

*Vingt ans apres d'aymer feiz mon deuoir:  
Mais vn tout seul, pour qui seul i'estois vne,  
Me fut osté, maugré tout mon vouloir,  
Dont soixante ans i'ay pleuré ma fortune.*

LA I. FEMME.

*Voilà vne Dame autentique.  
Quel habit ! quel port ! quel visage !*

LA II. FEMME.

*Helàs, ma sœur, qu'elle est antique !*

LA I. FILLE.

*Voilà vne Dame autentique.*

LA II. FILLE.

*Cent ans apprend bien grand' pratique.  
O quelle deuroit estre sage !*

LA I. FEMME.

*Voilà vne Dame autentique.  
Quel habit ! quel port ! quel visage !*

LA II. FEMME.

*Or faisons vers elle vn voyage:  
Nous n'en pouuons que mieux valoir.*

LA I. FILLE.

*En bonne Foy i'ay grand vouloir  
D'escouter sa sage doctrine.*

LA II. FILLE.

*Mais comme elle tient bonne mine:  
Allons luy donner le bon iour.*

## L A I. F E M M E.

*Celuy, qui au Ciel fait seiour,  
Et en terre ha l'autorité,  
Vous doint toute prosperité.*

## L A V I E I L L E.

*Mes filles, luy, qui ha puissance,  
Donne à voz cœurs la congnoissance  
De luy, & de vous mesmes aussi.  
Qui vous ameine en ce lieu cy?  
Ie vous requiers ne le celer.*

## L A I I. F E M M E.

*Desir de vous ouyr parler,  
Et de vous quelque bien apprendre:  
Et aussi pour vous faire entendre  
Quelque debat, en quoy nous sommes.*

## L A V I E I L L E.

*Helàs, i'ay des ans si grans sommes,  
Que ie croy que mon vieil langage  
N'est plus maintenant en vsage,  
Et qu'à peine l'entendrez vous.*

## L A I. F I L L E.

*Ne prenez, Madame, de nous  
Ennuy à noz debats ouyr.*

## L A I I. F I L L E.

*Nous esperons nous resiouir  
Par vostre tressainte parole.*

## LA VIEILLE.

*A fin donc que ie vous console,  
 Chacune face son deuoir  
 De me dire, & faire scauoir  
 Son cas pour y donner conseil.  
 Hastez vous comme le Soleil:  
 Car le serain est dangereux  
 A mon vieil cerueau caterreux.  
 Et par ma grande experience,  
 Ie vous diray en conscience  
 Ce, que faire il vous conuiendra,  
 Et qu'à chacune il aduiendra.*

## TOVTES ENSEMBLE.

*Qui commencera de nous quatre?*

## LA VIEILLE.

*La plus sage, sans plus debatre.*

## LA I. FEMME.

*Ce sera moy.*

## LA II. FEMME.

*Et moy aussi.*

## LA I. FILLE.

*Vrayment, mes Dames, grand mercy:  
 Vous estes sages, & nous foles.*

## LA II. FILLE.

*Sages, se disent de paroles:  
 Mais nous le sommes par effect.*



## LA VIEILLE.

Pour mettre ordre sur tout ce fait,  
 Vous la premiere, en mariage  
 Me declarez vostre courage.

## LA I. FEMME.

J'ay vn Mary indigne d'estre aymé:  
 Je l'ayme autant, que Dieu me le commande.  
 Vn Seruiteur, d'autre part, estimé  
 Sans fin me cherche, & ma grace demande.  
 Honnesteté l'honneur me recommande,  
 Lequel ie tiens ferme dedens mon cœur:  
 Mais ce Mary me fait payer l'amende,  
 Ou ie n'ay fait ny peché, ny erreur.  
 Deuant chacun parle à mon Seruiteur,  
 Qui ne me veult qu'obeir, & complaire  
 Si sagement, que, hors vn faulx menteur,  
 Nul ne me peult accuser de mal faire.  
 Làs, ce fascheux bien souuent me fait taire,  
 Ou le parler me plairoit beaucoup mieux,  
 Et des'tourner, pour mieux le satisfaire,  
 D'un lieu plaisant en grand regret mes yeux.  
 Car s'il m'y voit parler, tout furieux  
 Deuant les gens fait myne si estrange,  
 Que force m'est, suyuant les aymez lieux,  
 Qu'un bon propos en vn fascheux ie change.  
 C'est vn ennuy, qui mon cœur ronge, & mange.

Mais

Mais quand ie veux ce malheur euitier,  
Et que du tout à son vouloir me reuge,  
Pour le garder de tant se despiter,  
Sans faire rien, qui le puisse irriter,  
Il entre lors en plus grand resuerie  
De iurer Dieu, de Diabes inuiter,  
De m'accuser de toute menterie.  
Et si seroit folie, ou moquerie  
De le penser appaiser par douceur.  
Il n'a repos que de me voir marrie,  
Et mon repos augmente sa fureur.  
Cent mille noms, pour croistre ma douleur  
Me va nommant, dont le moindre est, meschante.  
Helàs, c'est bien sans raison, ny couleur:  
Car ie suis trop de ce vice innocente.  
Voilà le chant, que nuiet & iour me chante.  
I'endure tout, & si n'y gaigne rien.  
Mais la vertu, & l'honneur, qui m'enchante,  
Me font souffrir, dire ne scay combien.  
Si seráy ie tousiours femme de bien.  
Ce, qu'il ne croit, dont il me tient grand tort.  
Mais ie ne puy trouuer vn seul moyen,  
Pour receuoir, ny donner reconfort  
A mon amy, qui m'ayme si tresfort;  
Car ie crains trop honneur, & conscience.  
Durer ne puis sans secours, ou sans mort:

Je perds

*Je perds le sens, raison, & patience.*

L A I I. F E M M E.

*Si mon ennuy il vous plaist d'escouter,  
 Qui dens mon cœur ha prins source, & naissance,  
 Possible n'est que vous puissiez douter,  
 Que vous ayez iamais en congnoissance  
 De nul plus grand. Car i'ay eu iouissance  
 Du plus grand heur, qui m'eust sceu aduenir.  
 Mais quoy? le temps par sa longue puissance,  
 M'a fait cest heur tout malheur deuenir.  
 Car plus parfait ne scauroit soustenir,  
 Que mon mary, ceste mortelle terre  
 Je le pensois toute seule tenir:  
 Làs, ie voy bien que trop folement i'erre.  
 Il ayme ailleurs: voilà ma mort, ma guerre:  
 Je ne le puy souffrir, ne comporter.  
 Je prie à Dieu qu'un esclat de tonnerre  
 Sa Dame, ou moy, puisse tost emporter.  
 Je ne voy rien pour me reconforter.  
 Par tout le cherche, & de le voir i'ay crainte.  
 Car ie ne puy, le voyant supporter,  
 Qu'il ayme ailleurs à bon escient sans feinte.  
 Pour quelque temps ie me suis bien contrainte  
 De l'endurer, celant ma passion,  
 Pensant qu'au iour il y ha heure mainte,  
 Et qu'amour fust iointe à mutation.*

*Rien*

Rien n'a seruy ma bonne intention  
 Je l'ay perdu : il ha vne maistresse,  
 Qui de son cœur prend la possession.  
 Il est bien vray, que le corps seul me laisse.  
 Son corps sans cœur augmente ma tristesse.  
 Plus i'en suis près, moins i'y prens de plaisir.  
 Si i'en suis loing, mon cœur souffre destresse:  
 Car de le voir sans cesser i'ay desir.  
 Soit près, ou loing, ie n'ay que desplaisir.  
 Et le pis est, que mon amour augmente  
 Tant, que ne scay lequel ie dois choisir,  
 Voir, ou non voir : car chacun me tourmente.  
 Toute la nuit sans dormir me lamente,  
 En regrettant l'amitié incongnue,  
 Que ie luy porte, dont sa nouvelle amante  
 La ioye en prend, qu'autrefois ay receue.  
 Je brusle, & ards : ie me morfonds, ie sue:  
 En fieure suis : mais mon seul Medecin,  
 Qui me pourroit du tout guarir, me tue:  
 Et cy feray de ma plainte la fin.

## L A I. E I L L E.

Liberté honneste  
 A garder suis preste,  
 Sans m'en diuertir.  
 Amour & folie  
 De melancolie

Ne se peult sortir.  
 Quand i'ay ouy parler,  
 Venir, & aller  
 Ces folz amoureux,  
 Je me prens à rire,  
 Et à part moy dire,  
 Qu'ilz sont malheureux.  
 Fy d'affection:  
 Fy de passion  
 Qui le cœur tourmente.  
 Mon cœur est à moy.  
 Je n'ay mis ma Foy  
 En don, ny en vente.  
 J'ay, quoy que ie voye,  
 Le cœur plein de ioye,  
 Et de vray plaisir.  
 Si quelqu'un m'empesche,  
 Soudain m'en depesche  
 Pour repos choisir.  
 J'ayme mon repos:  
 Je fuy les propos  
 D'amour, & sa bande.  
 Et qui me priroit  
 D'aymer, il n'auroit  
 Rien que sa demande.  
 J'ayme verité:

J'ayme

*J'ayme pureté  
De cœur, & de corps.  
Passion, Amour,  
N'y fait nul seiour:  
Je les metz dehors.  
Des ialoux me rie:  
Des fascheux marrie.  
Tresbien mon temps passe.  
D'un Amour transy,  
Qui requiert mercy  
Contrefaitz la grace.  
Je me moque d'eux:  
Et nully ne veux  
Pour mon seruiteur.  
Car leur amytié  
Hayne, ne pitié,  
Ne me touche au cœur.  
Leur cachez secretz,  
Leur piteux regretz  
J'escoute tresbien:  
Mais de mon courage  
Je suis bien si sage,  
Qu'ilz n'entendent rien.  
J'ay bien grand desir,  
De faire plaisir,  
A qui le merite.*

*Desolation*

Desolation  
 Par compassion  
 A ioye ie incite.  
 L'orgueil ie rabaisse:  
 Les Amoureux laisse  
 Sans point les hanter.  
 S'ilz pleurent, ou prient,  
 Tant plus fort ilz crient,  
 Me prens à chanter.  
 Brief, ie n'ay soucy  
 Vn seul (Dieu mercy)  
 Qui le dormir m'oste.  
 Qui ayme le vice,  
 Folie, ou malice,  
 Làs, que cher leur coste.  
 Liberté garder  
 Veux, sans m'hazarder  
 De iamais aymen.  
 Ayme, qui voudra:  
 En fin les faudra  
 Tous desestimer.

## LA II. FILLE.

L'Amour vertueuse  
 (Non point viciouse)  
 Je veux soustenir,  
 Qui n'est moins duisante,

n

Que

Que belle, & plaisante,  
Lon la doit tenir.

Quand Amour s'attache

Au cœur, qui n'a tache

De meschanseté,

Il luy donne grace,

Parole, & audace

Pour estre accepté.

Sans Amour, vn homme

Est tout ainsi, comme

Vne froide Idole.

Sans Amour, la Femme

Est fascheuse, infame,

Mal plaisante, & folle.

Amour en tournois

Fait porter harnois,

Et rompre les Lances:

Piquer les Cheuaux,

Faire les grands saultz:

Et tenir les dances.

Qui n'ayme bien fort,

Il est sale & ort,

Et tresmal vestu.

De bien est forclus,

Et ne vault pas plus,

Qu'vn poure festu,

*L'ayme*



*J'ayme, & suis aymee,  
Prisee, estimee,  
D'un honneste, & sage,  
Lequel aymer veux.  
J'en ay fait les vœux  
Le long de mon aage.  
Tousiours en luy pense,  
Et n'ay contenance,  
Ne bien, qu'à le voir.  
Loing de luy i'escritz,  
Et en pleurs & criz.  
Fais bien mon deuoir.  
Puis quand le reuoy  
Assis pres de moy,  
Escoutant ses ditz,  
J'y prens tel plaisir,  
Que ie n'ay desir  
D'estre en Paradis.  
Mon cœur n'est plus mien:  
Il s'en court au sien.  
Mais le changement  
Me donne tant d'ayse,  
Que mes maux i'appaïse  
Tout en vn moment:  
Quoy que lon me face,  
Tourment, ou menace,*

Le tout en gré prens.  
 D'Amour mon cœur vole:  
 C'est la bonne escole,  
 Ou tout bien i'apprens.  
 Je ne pense pas  
 Faire tour, ne pas,  
 Sans penser en luy.  
 Il est de mes maux,  
 Peines, & travaux,  
 Refuge, & appuy.  
 Qui tient donc Amour  
 Pour prison, & tour,  
 Il ha tresgrand tort.  
 Amour ie soustiens,  
 Cause de tous biens  
 Iusques à la mort.  
 Car la seruitude,  
 La peine, ou l'estude,  
 Qui est en Amours,  
 M'est liberté, ioye,  
 Pourueu que ie voye  
 Mon amy tousiours.

## L A V I E I L L E.

Mes Filles, tous voz differentz  
 I'ay maintesfois veu sur les rancz:  
 Telz debatx nouueaux ne me sont.

Assez

Assez y en ha, qui en ont,  
 Et de plus grans ont soustenus;  
 Lesquelz deuant moy sont venuz.  
 Et moy, qui congnois la racine  
 De tous ces cas, la medecine  
 Leur ay tresbien sceu ordonner.  
 Car à vous i' espere donner  
 Aduertissement profitable.  
 Vous, qui souffrez mal importable  
 D'un Mary fascheux & ialoux,  
 Je vous requiers appaisez vous.  
 Car le temps l'ayde vous fera:  
 Et dedens son cœur deffera  
 L'opinion, dont la beauté  
 Est cause de sa cruauté:  
 Ou bien, s'il est veau, ou beste,  
 Qu'il n'ayt raison, cerueau, ne teste,  
 Pour receuoir nulle science.  
 Aussi si vostre patience  
 Ne peult plus endurer d'un veau,  
 Faites un tresplaisant oyseau:  
 Car si ne le faites voller,  
 Il ne vous scauroit consoler.  
 Mais en chantant le temps, qui pleure,  
 A tout le moins aurez vne heure,  
 Qui vous fera les vingt & trois

Supporter, en oyant sa voix.  
 Car le soupsonneux meschant  
 Merite bien chanter ce chant.  
 Ne pensez pas pour vous tuer,  
 Et à bien faire esuertuer,  
 A raison iamais le renger:  
 Mais il le fault du tout changer.  
 S'il est changé, & vous aussi,  
 Vous sortirez hors de soucy:  
 Vous n'aurez consolation,  
 Qu'en ceste transmutation.

## L A I. F E M M E.

Ma Dame, i' ayme mieux souffrir,  
 Et à tourment, & mort m'offrir,  
 Nonobstant sa meschanseté,  
 Que faire vn tour de lascheté.

## L A V I E I L L E.

Bien, bien : le temps y pouruira.  
 Car quand bien laide vous verra  
 Autant, qu'il en fait, trop de compte,  
 Vous laissera, dont aurez honte,  
 Car d'un fascheux nauement  
 Ne vix iamais amendement.

## L A I I. F E M M E.

Et moy, qui mon Mary desprise,  
 Seráy ie point de vous apprise?

## LA VIEILLE.

Ouy vrayment : c'est bien raison.  
 Vous voulez estaindre vn tyson  
 Avant la nuit : mais mieux vaudroit  
 Le laisser bruslant, que tout froid.  
 Vostre Mary plein de feu vis,  
 S'il ayme ailleurs d'un cœur naif,  
 C'est vray signe, qu'il n'est pas mort.  
 Bien qu'il vous tienne vn peu de tort,  
 En autre lieu tant seiourner :  
 Aumoins il vous peult retourner,  
 Et ne vous en traite pas pis.  
 Le voudriez vous sur le tapis  
 Tout le long du iour bien couché ?  
 Et son œil à plaisir bouché,  
 Sans pouuoir nulle beauté voir ?  
 Laissez luy faire son deuoir,  
 Puis que rien ne vous diminue.  
 Ne craingnez point la continue :  
 Le temps la tournera en quarte,  
 N'ayez peur que tant il s'escarte,  
 Qu'au logis groz d'enfant reuienne.  
 Faites comme luy, qui tient tienne :  
 Car la loyauté vous tourmente.  
 S'il est Amant : soyez Amante.  
 Quand il n'aymera rien que vous,

N'aymez aussi que vostre espoux:  
 Car il vous doit servir d'exemple.  
 Vostre Amour est vn peu trop ample,  
 Et n'est pas egale à la sienne.  
 C'est fait en Iuifue, ou Payenne  
 D'estre ainsi de son Mary serue.  
 Rien ne guerira vostre verue,  
 Que de l'aymer tout en la sorte,  
 Qu'il vous ayme, ou vous estes morte:  
 Ou peu, peu, ou prou: ou point, point.  
 Et si vous ne gaignez ce poinct,  
 Vous ne ferez que tracasser  
 Cœur, & corps, & membres casser.  
 Le temps, par qui esperez mieux,  
 Le vous rendra si laid, si vieux,  
 Que mal vous en contenterez:  
 Et bien souuent souhaiterez  
 Estre ialouze, & qu'il fut fort.  
 Mais plus tost trouuerez la mort,  
 Que de retourner en ieunesse.  
 Toutesfois s'Amour, ou vieillesse,  
 Mettoit à vostre douleur fin:  
 Trompé y sera le plus fin.

## L A I I . F E M M E .

Vous me donnez peu d'esperance.  
 Apres vne longue souffrance.

Vous .

*Vous me promettez vn tourment  
Ou vn remede promptement,  
Que mon cœur ne scauroit vouloir.*

LA VIEILLE.

*Il ne vous fault donc plus douloir:  
Car i'ay dit ce, qui se peult faire.*

LA I. FILLE.

*Madame : Et puis de mon affaire,  
Ie suis bien : ie m'y veux tenir.  
Que sera ce de l'aduenir ?*

LA VIEILLE.

*Que ce sera ? helàs, m'amy, e,  
Ie voy que vous ne scauez mye  
La grand' puissance, qu'a le temps.  
Hau, que i'en ay veu de contens,  
Qui n'eussent sceu souhaiter mieux!  
Mais tout soudain du hault des Cieux  
Les ay veu descendre bien bas.  
Ie prise, Et loue voz estats.  
La vertu, qui vous rend parfaite  
Vous ha ainsi ioyeuse faite.  
Toutesfois ne l'autorisez  
Tant, que les autres desprisez.  
Amour est vn fin, Et faux Ange,  
Qui trescruellement se venge*

De ceux, qui de luy n'ont fait compte.  
 Car vn orgueilleux craint la honte.  
 Plus il vous voit honneste, & belle,  
 Enuers luy cruelle, & rebelle,  
 Plus il desire droit frapper  
 En vostre cœur, & l'attrapper.  
 Ce que iusques icy n'ha fait,  
 N'ayant trouué nul si parfait,  
 Qui meritast vostre amytié.  
 Si vne fois vostre moytié  
 Amour met deuant voz beaux yeux;  
 Onques personne n'ayma mieux,  
 Que vous ferez, i'en suis certaine.  
 Ce sera la bonté haultaine,  
 Qui par le temps y pouruoyra,  
 Iusques là lon ne vous verra  
 Aymen: car vous estes trop fine,  
 Je le voy bien à vostre myne:  
 Car de rien ne faites semblant.  
 Amour, qui va les cœurs emblant,  
 Et le temps, qui doucement passe  
 Sans que vostre vertu s'efface  
 Vous feront changer de propos;  
 Trembler le cœur, battre les poux,  
 Et sentir le doux, & l'amer,  
 Que lon peult souffrir pour aymen.



## L A F I L L E.

*Je n'en croy rien : ie tiendray ferme.*

*Ne ià n'auray à l'œil la larme*

*Pour souffrir nulle passion,*

*Ne d'Amour, ny d'affection*

## L A V I E I L L E.

*Vous ne trouuez par ignorance*

*A ma prophetie apparence:*

*Mais quand le cas vous aduiendra,*

*De la Vieille vous souuiendra.*

## L A I I. F I L L E.

*Je crains, Madame, & veux scauoir,*

*Si le temps aura le pouuoir*

*De changer ma grand' amytié.*

## L A V I E I L L E.

*Fille, vous me faites pitié.*

*Car vostre grand contentement*

*Ne scauroit durer longuement.*

*Le cœur d'un homme est si muable,*

*Le temps est si tresuariable,*

*Les occasions qui suruiennent,*

*Les paroles qui vont, & viennent,*

*Qu'Impossible est qu'Amour soit ferme,*

*Combien qu'il le iure & afferme.*

*Làs, ma Fille, il m'a bien menty*

*Il me*

Il me presenta vn party  
Au printemps de ma grand' ieunesse,  
Tel qu'au Ciel n'y auoit Deesse,  
A qui i'eusse changé mon lieu.  
Mon amy i'aymois plus que Dieu,  
Et de luy pensois estre aymee,  
Dont de nully n'estois blasmee.  
Or voyez que le temps m'a fait.  
Vn seruiteur si tresparfait  
Il m'a osté sans nul respit,  
Dont i'ay souffert si grand despit  
Que, soixante ans ha, le regrette.  
Vieille ie suis, mais ie souhaite  
Souuent le bien, que i'ay perdu.  
Mon malheur auez entendu,  
Qui de mon cœur n'est arraché.  
Vous n'en aurez meilleur marché.  
Car le temps, qui vous fait present  
D'aise & plaisir à present,  
Ainsi qu'il ha d'Amour le feu,  
Dens vostre cœur mis peu à peu,  
Ainsi peu à peu l'estaindra:  
Dont telle douleur soustiendra  
Vostre esperit, & vostre corps,  
Que l'ame en saillira dehors,  
S'elle n'est de Dieu arrestee.

Helàs,

*Helàs, ie vous voy apprestee  
De souffrir autant de tourment,  
D'amour, que de contentement.*

LA II. FILLE.

*Hau, grand Vieille, qui vous croiroit,  
En grand' peine & douleur seroit.  
Mais plustost la Mer haulseroit,  
Et le hault Ciel s'abbaisseroit,  
Qu'il m'aduint fortune pareille.  
Ie ne croy point ceste merueille.*

LA VIEILLE.

*Ma fille par là passerez.  
Et alors contrainte serez  
Dire, la Vieille le m'a dit.*

LA II. FILLE.

*Hau, de Dieu soit mon cœur maudit,  
Si ie croy en vostre parole.*

LA I. FILLE.

*Ny moy, ie ne suis pas si fole:  
Elle ne produit que malheur.*

LA VIEILLE.

*Hà, vous aurez vn seruiteur,  
Qui vous fera propos changer.*

LA I. FILLE.

*I'aymerois mieux viue enrager.  
Mon cœur sans amour demourra,*

**Et**

*Et libre viura & mourra:  
I'en fais la figue aux amoureux.*

LA I. FEMME.

*Mon cœur craintif, & desireux,  
Ne scait quel moyen il doit prendre,  
Ou d'aymer vn autre, ou d'attendre  
Le temps, quelle me prophetise.  
Mais i'estimerois à sottise  
Refuser vn bien, qui est pres,  
Pour en attendre vn autre apres.*

LA VIEILLE.

*Prenez le temps, si vous pouez.  
Car refuser vous ne deuez  
L'occasion, quand elle vient.  
Si aux cheueux lon ne la tient,  
Elle s'ensuyt par violence:  
Et ne laisse que repentance:  
Pensez sagement en ce cas.*

LA I. FEMME.

*Ha, vrayment ie n'y faudray pas.*

LA II. FEMME.

*Mon cerueau, mon cœur, ma memoire  
Est tout troublé, & ne puis croire  
Ceste Sibille prophetique.  
Car plus mon esperit s'applique  
A esperer bien par le temps,*

*Comme*

Comme elle dit, rien n'y entens:  
 Car l'Amour, que trop fort ie porte  
 A mon Mary, me rendra morte  
 Premier qu'autre Amour endurer:  
 Et me gardera de durer  
 Jusqu'au temps, qu'elle vous promet  
 Repos, dont en peine me met  
 Plus grande, que ne sentis onques.

## L A V I E I L L E .

Si n'aurez vous repos, qu'adonques.  
 On pourroit tel songe songer,  
 Qui ne seroit mye mensonger:  
 Le bon Docteur bien en parla.  
 Vrayment vous passerez par là  
 Toutes quatre, mal gré voz dents.  
 Et moy, de peur des accidens  
 Du serain, m'en vois retirer.

## L A I . F E M M E .

Quoy, nous lairrez vous sousspirer  
 Sans nous dire rien, qui vaille?

## L A V I E I L L E .

Or appeisez vostre bataille:  
 Je n'en puis plus porter le faix.  
 Je prie au Dieu de toute paix  
 Remplir voz cerueaux de raison.

## LA II. FEMME.

*Elle s'en va en sa maison:  
On ne la peult plus retenir.*

## LA I. FILLE.

*Mais, qui la fait icy venir  
Pour me dire vne menterie?  
Que i'aymeray : c'est moquerie.  
Amour en mon cœur ne sera.*

## LA II. FILLE.

*Que mon amy me laissera?  
La faulse Vieille aura menty.  
Jamais ne sera departy,  
Moy de son cœur, ne luy du mien.*

## LA I. FEMME.

*Rompre aussi mon chaste lyen,  
Ou deuenir layde, & hydeuse  
Comme m'a dit ceste fascheuse,  
Hâ, vrayment elle mentira.  
Mon mary se conuertira,  
Me voyant digne d'estimer.*

## LA II. FEMME.

*Le grand feu vous puisse allumer,  
Qui veult que i'ayme, ou que i'attende  
Que vieillesse, ou foiblesse amende  
Mon Mary : mais i'ay esperance,  
Que par ma grand' perseuerance*

*En*

*En brief retournera à moy,  
Et lors seray sans nul esmoy.*

LA I. FILLE.

*Leur grand ennuy, & leur nécessité  
Leur fait chercher secours de creature.  
Nostre plaisir par curiosité  
Nous fait vouloir sçauoir nostre aduventure.  
Le temps, les ans, le sens, & l'escriture  
De ceste Dame apparemment sage  
Nous fait ouuir le secret du courage,  
Dont riens, que mal, n'auois peu receuoir.  
Nous concluons par tout nostre langage,  
Que de sçauoir l'aduenir, c'est l'ouurage  
De celuy seul, qui sur tous ha pouuoir:  
Lequel prions, selon nostre deuoir,  
Qu'ainsi que Roy en terre il vous fait voir,  
Vous doint regner au Ciel pour heritage.*

LE VIEILLARD.

*Ma bonne Dame, ou allez vous?  
Ou portés vous ceste ieunesse?*

LA VIEILLE.

*En bonne Foy, mon Amy doux,  
Sur vn liēt par grande foiblesse.*

LE VIEILLARD.

*Je voy là bien grande ieunesse.  
En venez vous?*

LA VIEILLE.

*Ouy, le pas.**Vray leur ay dit, comme la messe:**Mais quoy? ilz ne m'en croyent pas.*

LE VIEILLARD.

*I'y vois parler par tel compas,**Que ie croy que lon m'entendra.*

LA VIEILLE.

*Leur cerueau donc s'amendera,**Car ie leur ay dit.*

LE VIEILLARD.

*I'entens bien.**Mais consermant vostre entretien,**Ie leur en diray d'auantage.*

LA VIEILLE.

*I'attendray voir, si son langage**Sera mieux, que le mien, receu.*

LE VIEILLARD.

*Dames, si ie ne suis deceu,**Trop grandement vous fouruoyez,**Dont ceste Dame ne croyez.*

LE I. HOMME.

*Que veult ce Vieillard à ces Dames?**Qu'il est caduc, & defailly!*

LE II. HOMME.

*Pensez qu'il veult sauuer leurs Ames,**Sans*



*Sans que de nous soit assailly.*

LE III. HOMME.

*Pas n'aurons le cœur si failly,  
Que d'un Vieillard poulses, ne battre.*

LE IIII. HOMME.

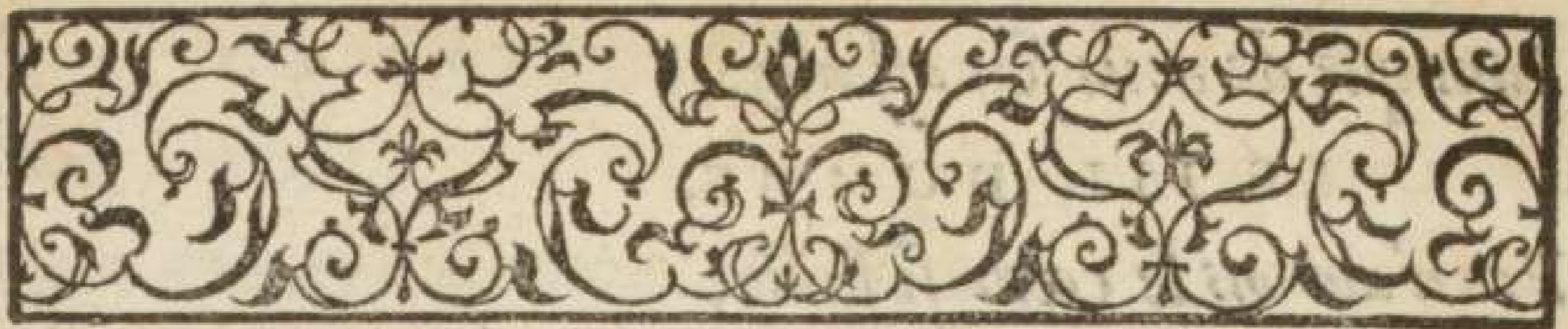
*Menons les danser toutes quatre,  
Et vous les verrez bien tencer.*

LE VIEILLARD.

*Tencer, non : Mais bien vous combattre  
Ma Vieille & moy de bien danser.  
Or dansons sans plus y penser:  
Vous verrez leur orgueil rabattre.*

F I N.





# F A R C E, D E

T R O P.

P R O V.

P E V.

M O I N S.

T R O P C O M M E N C E.



*Q*VI voudra sçauoir qui ie suis,  
 Descende au plus profond du Puitz,  
 Et parle à ceux, qui plus hault chātent,  
 A ceux, qui courent d'huys en huys,  
 Et à ceux, qui par vn pertuys  
 Les gens de sarbatane enchantent;  
 A ceux, qui plus parlent, plus mentent;  
 A ceux, à qui tout est rendu,  
 Et à ceux, qui ioyeux lamentent  
 Leur gaing, ou quelque autre ha perdu.  
 Mon nom est doux & amyable,  
 Si necessaire, & agreable,  
 Que tout chacun le peult bien dire.  
 Mon surnom est espouentable,  
 Et si n'est pas moins admirable,

Que

Que cestuy là du temps de l'ire  
 De Dieu, que nully n'osoit lire.  
 Et semblable est à cest esprit  
 Au plus beau nom, qu'on puisse escrire,  
 Ne qui fut onc en liure escrit.

Ma Seigneurie, & mon office,  
 Mon estat, & mon exercice,  
 Est plus grand, que toute la Terre:  
 Nul poisson, sinon l'Escreuisse,  
 Ny parvient. Car ma grand' iustice  
 Par autre ne se peult conquerre.  
 Mon estat est forger tonnerre.

Mais si suis ie vn meschant couard.  
 C'est moy, qui faiz pour la paix guerre,  
 Qui file & tordz à tous la hard.

Ma demeure est en vn beau lieu,  
 Au prys duquel celuy de Dieu  
 Ressemble hospital plein d'ordure:  
 Tout mon passetemps & mon ieu,  
 C'est me iouer à leau, au feu,  
 Là se recree ma nature.

Sur bois doré, sur pierre dure,  
 Je suis assis; là me repose.

Vn mal y ha, l'an trop peu dure  
 Pour faire ce, que dire n'ose.

Je suis couuert d'un grand Manteau

Si bien fait si large, & si beau,  
 Que deffoubs luy nul sot m'eschappe.  
 Mon Saye est de drap bien nouveau.  
 Puis i'ay en bonnet & chappeau  
 Assez pour faire à autruy chappe.  
 Auecques mes gands tout i'attrappe:  
 Et quand soubs ma main les ay mis,  
 Sans grand ennuy nul n'en e schappe,  
 Ainsi l'ay iuré & promis.

Vous, qui auez si belles testes,  
 Si vous ne ressemblez aux bestes,  
 Vous pouez bien mon nom scauoir:  
 Mes contenancez sont honnestes,  
 Tant aux iours ouuriers, comme aux festes,  
 Vostre œil ne peult riens meilleur voir.  
 Et la grandeur de mon pouoir  
 Excede tout entendement.  
 Je suis celuy, à dire voir  
 Qui ne hayt que droit iugement.

## P R O V C O M M E N C E.

Auez vous point ouy parler  
 De celuy, qui ne peult celer  
 Son secret, quand il est yurongne?  
 Qui ne fait que venir, qu'aller,  
 Pour plus grans morceaux aualler,  
 Oubliant sa propre besongne?

C'est

C'est moy : plus n'auray de vergongne  
 De m'apparoistre, & me monstrier,  
 Bien que chacun s'en plaint & grongne:  
 Je ne crains nully rencontrer.

Mon nom est fait de noms sans nombre:  
 Je suis grand, & pour servir d'ombre:  
 Mais mon ombre est comme de l'ys,  
 Qui s'y repose, & endort sombre,  
 Y trouuera mauuais encombre,  
 Qui en fin le rendra chetif.  
 A promettre ie suis hastif:  
 Mais qui se fie en mes promesses,  
 Est trompé : car de cœur naif  
 Ne les faiz, mais par grands finesse.

Mon Esprit est tout fantastique,  
 Qui, sans prendre repos, s'applique  
 A mon particulier prouffit.  
 Et qui m'en reprend, ie replique,  
 Que c'est pour la chose publique,  
 Et ceste responce suffit.  
 Je suis en mon plaisir confit,  
 En ma richesse, & en ma gloire,  
 Faire veux ce qu'onques ne fait  
 Nul, pour laisser de moy memoire.

Demandez à tous bons Soudartz,  
 Qui pour argent vont aux hazartz,

Ilz vous diront qui ie puis estre.  
 Allez ou lon tire des arcz,  
 Et ou lon desploye Estandartz:  
 Là quelque fois me verrez estre.  
 Ie ne veux point auoir de maistre,  
 Ne seruir à nul, fors à moy.  
 I'ay tousiours presté la main dextre  
 Pour iurer, & rompre ma Foy.  
 Ie me conduis selon le temps,  
 Entre contens & mal contens,  
 Sans auoir à nul amytié:  
 Si nul contredisant i'entens,  
 Mes satallites combatans,  
 Ie metz en auant sans pitié.  
 Le moindre est ainsi chastié.  
 Mais si d'un grand i'ay quelque affaire,  
 De mon pain aura la moytié:  
 Voilà les tours, que ie scay faire.

T R O P.

Dieu gard celuy, dont l'esperance  
 Ha fait reluire maint Harnois.

P R O V.

Dieu gard la tresbelle apparence  
 Que plus ie voy, moins ie congnois.

T R O P.

Me congnoissez vous, mon Filz?

Ie suis

Je suis Trop, vostre pere grand;  
 Prou estes nommée, ie vous feiz,  
 Mais auant moy estiez, pourtant.

P R O V.

H  Trop, pas ne vous congnoissoye:  
 Ie ne regardois qu'au dehors:  
 Et d'autre forme vous pensoye,  
 Car comme moy auez vn corps.

T R O P.

Au fondz de vostre cœur dedens  
 Ie voy, soit plaisir, ou regret,  
 A chacun vous fermez les dents;  
 Mais   moy ouurez le secret.

P R O V.

C'est raison que ie vous desc uvre  
 Le fondz du cœur entierement;  
 Et vous iugerez si mon œuvre  
 Est bonne   vostre iugement.

T R O P.

O quel amy,   quel lyen!  
 Mon filz, vostre cœur est semblable  
 Fait   remply, comme le mien.  
 C'est conionction admirable.

P R O V.

La vostre toutesfois ne voy,  
 Mais seulement voyant la face

o s

Pareille

*Pareille au mien, du tout le croy:  
Ce lyen tous les autres passe.*

T R O P.

*J'ayme honneur, prouffit. & plaisir.*

P R O V.

*D'autre chose ie n'ay desir.*

T R O P.

*J'ayme estre adoré en ce Monde.*

P R O V.

*Ma felicité là ie fonde.*

T R O P.

*J'ayme grandes possessions.*

P R O V.

*Là tendent mes intentions.*

T R O P.

*J'ayme mieux estre craint, qu'aymé.*

P R O V.

*Moy sur tous autres estimé.*

T R O P.

*J'ayme n'auoir point de pareil.*

P R O V.

*Enuieux suis sur le Soleil.*

T R O P.

*Tout auoir veux sans rien lascher.*

P R O V.

*C'est à quoy tousiours veux tascher.*

T R O P.



T R O P.

*Jamais ie ne suis saoul de biens.*

P R O V.

*J'ay tousiours peur de n'auoir riens.*

T R O P.

*J'ayme Villes, Palais, Chasteaux.*

P R O V.

*Ces passetemps me sont bien beaux.*

T R O P.

*J'ayme des chantres la musique.*

P R O V.

*Là aussi mon esprit i'applique.*

T R O P.

*J'ayme femmes, bons vins, banquetz.*

P R O V.

*Ie les estime grans acquetz.*

T R O P.

*J'ayme fort d'assembler thresor.*

P R O V.

*Et moy aussy, ou plus encor.*

T R O P.

*J'ayme les pierres precieuses.*

P R O V.

*Ie les trouue delicieuses.*

T R O P.

*J'ayme draps d'or, d'argent, de soye.*

P R O V.

P R O V.

*Celà me donne au cœur grand' ioye.*

T R O P.

*J'ayme à bastir, & acquerir.*

P R O V.

*C'est ce, que plus ie veux quérir.*

T R O P.

*Mais sur tout i'ayme la vengeance.*

P R O V.

*C'est à mon cœur grand' allegeance,*

T R O P.

*Ie prens plaisir aux trahisons.*

P R O V.

*Et moy, pour bien grandes raisons.*

T R O P.

*J'honore vn bon empoisonneur.*

P R O V.

*De mes biens ie luy suis donneur.*

T R O P.

*Aux estrangers ie ne me fie.*

P R O V.

*Et aux deuins ie me confie.*

T R O P.

*Ie crains tristesse, & maladie.*

P R O V.

*Si fait ma personne hardie.*

T R O P.

T R O P.

*Je crains d'estre de tous congnu.*

P R O V.

*Ceste peur m'a tousiours tenu.*

T R O P.

*Je crains tout accident debile.*

P R O V.

*J'ay de ces craintes là dix mille.*

T R O P.

*Je crains froid, & vent, & tempeste.*

P R O V.

*J'ay telle crainte dens ma teste.*

T R O P.

*Tous maux & malheurs ie crains fort:**Mais plus, que tout, ie crains la Mort.*

P R O V.

*Helàs, i'en sents la peur horrible:**Car par sus tout, ell' est terrible.*

T R O P.

*Puis que l'un à l'autre ressemble,**Cheminons donc d'un pied ensemble.*

P R O V.

*Vostre chemin, & vostre voye,**Veux tenir : car ie reçooy ioye**D'auoir un tel amy trouué.*

T R O P.

T R O P.

*A fin que tel soye approuvé,  
Dire vous veux la verité.*

P R O V.

*Dites la moy par charité.*

T R O P.

*Làs, qu'est ce que vous portez là?*

P R O V.

*Làs, ie ne scay d'ou vient celà.*

T R O P.

*Ce sont aureilles.*

P R O V.

*Ce sont Dyables!*

T R O P.

*Oreilles les plus detestables,  
Que iamais homme pourroit voir.*

P R O V.

*Aussi ie vous fais à scauoir  
Que vous en auez de la sorte.*

T R O P.

*Que i'en ay ? ô passion forte,  
Qui est importable à porter!*

P R O V.

*L'un l'autre nous fault conforter;  
Dissimulans nostre meschef.*

T R O P.

T R O P.

*Avoir en vn si parfait chef  
Aureilles de bestes vilaines!*

P R O V.

*O qu'elles nous don'ront de peines,  
Si du Monde elles sont congnes!*

T R O P.

*Il fault qu'elles soyent tenues  
Soubz honorable conuerture.  
Tous ces chapeaux à l'auenture  
Mettray: voyez s'il m'aduiet bien.*

P R O V.

*Il me semble qu'il n'y fault rien.  
Ie vois ainsi aux miennes faire  
Soubs ces bonnets, pour contrefaire  
Ce que nous sommes devant tous.  
Or, suis ie bien?*

T R O P.

*Ouy bien vous.*

P R O V.

*Et vous aussi. Sus donc, allons;  
Et n'espargnons point noz talons:  
Il nous fault arpenter la terre.*

T R O P.

*Grande douleur le cœur me serre:  
En rien ne me puis esiouir.*

P R O V.

## P R O V.

*Les grans biens, dont pensois iouyr,  
Ne m'empeschent que ie ne crie.  
Car s'on voit nostre besterie,  
Nous serons moquez de chacun.*

## T R O P.

*Le mal est à nous deux commun,  
Aussi telle est nostre puissance,  
Que si quelqu'un ha congnoissance  
De nous, & qu'il en die vn mot,  
Nous ferons bien tant que le sot  
Aura son parler limité.*

## P R O V.

*Mais il dira la verité.*

## T R O P.

*C'est tout vn, verité soit verité:  
Mais qu'elle ne soit descouuerte,  
Nous la porterons doucement.*

## P R O V.

*Si auons nous le sentement  
D'une telle imperfection.*

## T R O P.

*C'est ou dissimulation  
Sera en nous vertu parfaite.*

## P R O V.

*Puis que la chose est ainsi faite,*

*Passons*

*Passonis le temps, allons aux champs.*

T R O P.

*Qui ha mis là ces deux marchans,  
Qui entre eux ne cessent de rire?*

P R O V.

*Escoutons ce qu'ilz scauent dire.*

P E U C O M M E N C E.

*Lon me nomme Peu, qui se cache  
Par tout ; ie veux bieu qu'on le sache,  
Le peu aymé, le poure, & moins douté:  
Ie garde la Brebis, la Vache:  
Le Pourceau par le pied i'attache;  
Mon corps sans cesser est bouté  
A tout travail : moult m'a cousté,  
Tant que ie ne possede riens.  
Mais i'ay vne bourse au costé,  
Qui est remplie de tous biens.*

M O I N S C O M M E N C E.

*Ie me nomme le poure Moins,  
Le moindre de tous les humains,  
Qui n'ay riens, & riens auoir veux.  
Tousiours laboure soirs & mains,  
De corps, de piedz, de bras, de mains:  
En cela i'acomplis mes vœux.  
Soucy n'ay d'enfans, ne nepueux;  
De les enrichir n'ay enuie,*

*Ma richesse est soubs mes cheueux,  
Parquoy ne crains perdre la vie.*

P E V.

*Tu es des miens.*

M O I N S.

*Des vostres suis.*

P E V.

*Tous d'un cerueau sommes conduitz.*

M O I N S.

*Tous marchons d'un consentement.*

P E V.

*Tous deux n'auons qu'un sentiment.*

M O I N S.

*Je vous congnois bien à la voix.*

P E V.

*Et de long temps ie vous scauois  
Tel auoir esté que vous estes.*

M O I N S.

*Pareil acoustrement de testes  
Nous portons, & sans difference.*

P E V.

*Nous auons pareille esperance,  
Pareil but, & pareille fin.*

M O I N S.

*Vous n'estes pas plus, que moy, fin:  
Mais les plus fins nous affinons.*

P E V.



P E V.

C'est pource que nous ne finons  
 D'estre Peu, & Moins, si petis,  
 Que gens pleins de grans appetis  
 Ne scauent pas bien ou nous prendre.

M O I N S.

Nous ne craingnons nully attendre:  
 Car quand nous approchons des hommes,  
 Si petis aupres d'eux nous sommes,  
 Qu'ilz ne nous peuuent regarder.

P E V.

Craintif ne se doit hazarder,  
 Quand il ha par ou estre pris.

M O I N S.

Noz habits sont de si vil prys,  
 Que si quelqu'un par là nous tire,  
 Si facilement les deschire,  
 Que lon ne nous peult retenir.

P E V.

Lon ne peult l'innocent punir,  
 Ne celuy, qui est riens, toucher.

M O I N S.

Qui voudra au mort reprocher  
 Ses pechez, & ses grans meffaits,  
 Il portera si bien ce faix,  
 Qu'il n'en daignera rien respondre.

P E V.

*Lon ne peult Brebis raze tondre;  
Qui n'ha riens, riens aussi ne perd.*

M O I N S.

*Qui ne porte riens, riens n'appert:  
Parquoy ceste lettre est bien close  
A cil, qui cherche quelque chose.*

P E V.

*Ilz n'en peuuent trouuer le bout.  
Helàs, ilz pensent auoir tout;  
Mais ce tout là, qu'ilz disent leur,  
Ce n'est en fin que tout malheur:  
Nostre Tout n'est pas de la sorte.*

M O I N S.

*Certes il fault que ce Tout sorte  
De riens pour estre cher tenu.*

P E V.

*Il nous est donc bien aduenu  
D'endurer pouretez extremes,  
Et n'auoir riens, fors que nous mesmes.*

M O I N S.

*Mais vn grand thresor nous auons,  
Dont assez chanter ne pouons;  
C'est noz cornes, avecques lesquelles  
Nous sommes de toutes querelles  
Defenduz, voire & soulagez.*

P E V

P E V.

*Et de tous cas alimentez,  
Dont nous auons neceſſité.*

M O I N S.

*Nous ſommes hors de cecité,  
Et de tenebreuſe fumiere:  
Nous nous ſeruons de la lumiere  
Du Soleil en lieu de flambeau.*

F E V.

*Vrayment le Soleil eſt ſi beau,  
Qu'aupres de luy tout autre feu  
Ne ſemble que peinture, & ieu.*

M O I N S.

*Or cheminons en la ſplendeur  
De ce Soleil par grand ardeur.  
Ne diſons mot, mais eſcoutons.*

P E V.

*Si lon nous appelle Moutons,  
Ou les Cornuz, il ſe fault taire.*

M O I N S.

*Ie ſcay bien iouer ce miſtere.  
Mais cheminons rians touſiours;  
Auant qu'ayons finé noz iours,  
Celuy viendra, qui doit venir.*

P E V.

*De rire ne me puyſ tenir:*

*Car ma corne le m'a promis.*

M O I N S.

*Nous sommes cornuz, & Amys;  
Vn cœur & vne voulenté.*

P E V.

*Vne Mort, & vne Santé:  
Mais sur tout ceste Mort desire.*

M O I N S.

*Làs, apres elle ie sousspire.*

P R O V.

*Voyez le là.*

T R O P.

*Ma Foy c'est il.*

P E V.

*Voyez le là.*

M O I N S.

*Qu'il est subtil.*

P R O V.

*Ie le voy.*

T R O P.

*Vrayment ie le sens.*

P R O V.

*Ouy mieux les Aulx, que l'Encens.*

P E V.

*Qu'il contrefait bien le gentil?*

M O I N S.

*Tournons delà.*

P E V.

*Non, allons droit.  
S'il vient à nous, laissons le courre.*

P R O V.

*Il fault scauoir par quel endroit  
Se tire gresse de la bourre.*

T R O P.

*Auant l'yuer si bien me fourre,  
Que ie n'ay garde d'auoir froid.*

P R O V.

*Deuisons à ce mal vestu:  
Il nous dira quelque sottise.*

T R O P.

*C'est bien dit.*

P R O V.

*Amy, que faiz tu?  
Quelle est de ton viure la guyse?*

P E V.

*Làs, Monsieur, vn poure festu  
S'allume bien, sans qu'on l'attise.*

M O I N S.

*Vn grand arbre est tost abbatu.*

P R O V.

*Pourquoy portez vous sur voz testes  
Cornes? ce, doit faire vn Cocu.*

## T R O P.

*C'est pour en estre plus honnestes:  
C'est aussi pour tout mieux entendre.*

## M O I N S.

*Noz cornes sont pour nous defendre:  
Elles ne sont de chair, ne d'oz.*

## P E V.

*Mais de tous deux (entendez vous)  
Pour defendre l'os, & la peau.*

## P R O V.

*Elles percent vostre Chapeau.*

## M O I N S.

*Mais le Chapeau en est gardé.*

## T R O P.

*Vrayment il en est trop lardé:  
Et si n'en auez congnoissance.*

## P E V.

*Sa vertu, & grande puissance,  
Ne se peult en oreilles mettre  
Ainsi grandes, que peuuent estre  
Les vostres.*

## P R O V.

*Pourquoy donc ne peult?*

## M O I N S.

*Chacun n'est pas sage, qui veult.*

T R O P.

## T R O P.

*Si tu le dis, nous l'entendrons.*

## P E V.

*Noz cornes (nous le maintiendrons)*

*Sont à louer, ie dis beaucoup.*

*Qui nous voudroit donner vn coup*

*Sur la teste, il se blesseroit,*

*Voire & la corne offenserait*

*La main, qui nous voudroit frapper.*

## M O I N S.

*Elles nous sert pour eschapper*

*Mille maux; pource qu'entredeux*

*Elle se met de nous, & d'eux.*

## P R O V.

*Quelz œufz?*

## P E V.

*Ce sont gros œufz d'Autruche,*

*Qui frappent plus fort qu'une buche;*

*Mais la corne les casse tous.*

## T R O P.

*Vrayment voicy de plaisans foulz,*

*Qui craignent œufz d'Autruche, & d'Oye.*

## P R O V.

*Pourquoy menez vous telle ioye,*

*Que iamais nul ne voit finer?*

P S M O I N S.

M O I N S.

*Vous ne le scauriez deuiner,  
Et nous ne le vous pouons dire.*

T R O P.

*Pourquoy?*

P E V.

*Nous vous ferions tant rire,  
Et ririons tant en le disant,  
Que seigneur, vilain, ne paisant,  
Ne le pourroit iamais apprendre.*

P R O V.

*Pourquoy?*

M O I N S.

*Lon ne nous peult entendre.  
Car nous rions tant, tant, & tant,  
Que rien que la voix, lon n'entend,  
Qui demonstre nostre plaisir.*

P E V.

*Nous n'auons force ne loisir  
De parler : le ris nous affole,  
Et nous empesche la parole,  
Tant qu'elle ne peult s'auancer.*

M O I N S.

*Monsieur, seulement d'y penser  
Le ris iusqu'à la larme à lœil.*

T R O P.



T R O P.

*Vous ne sentez ennuy, ne dueil.*

P E V.

*Nous ne sommes iamais marris.*

P R O V.

*Et s'on vous frappe?*

M O I N S.

*Je m'en ris:**Car il me souvient de ma corne.*

P E V.

*Ey d'ennuy, qui est triste & morne:**Viue la petite cornette.*

M O I N S.

*Viue la corne ioliette,**Dont le compte en est si ioyeux,**Qu'il fait venir la larme aux yeux,**De rire, en le cuydant redire,**Ou le penser, ou bien l'escrire:**Quand le cuydons mettre dehors,**Ce fol rire nous prend alors,**Qui le fait demourer dedens.*

T R O P.

*Nous en rions.*

P E V.

*Ouy des dents:**Car du cœur rire ne scauriez.**Si vous*

*Si vous le scauiez, vous ririez:  
Il ne tient qu'au compte scauoir.*

PROV.

*Dites le nous.*

MOINS.

*Je n'ay pouoir.*

TROP.

*Commencez vn peu seulement.*

PEV.

*Il estoit au commencement:*

*Je ne scaurois passer plus outre.*

PROV.

*Mais qu'estoit il? Parlez, Apostre.*

MOINS.

*Il estoit: Ha, ie n'en puis plus.*

TROP.

*Acheuez nous donc le surplus:*

*Ne dites parole sy breue.*

PEV.

*Il estoit vn: Ma foy ie creue:*

*La ioye tant au cœur me touche,*

*Qu'elle me fait clorre la bouche.*

PROV.

*Il rid si tresfort, qu'il en sue.*

TROP.

*Il peult bien porter la massue,*

*Car*

*Car iamais plus fol ie ne veis.*

P R O V.

*Or viens cà : que t'est il aduis  
De nous ? regarde noz visages.*

M O I N S.

*Vous estes deux grans personnages,  
Si grans, que ie crains d'approcher  
De vous, ou voz robbes toucher:  
Car elles sont trop precieuses.*

P E V.

*Ouy & bien laborieuses;  
Voyez ce gorgias labourage,*

T R O P.

*Il nomme labeur c'est ouurage,  
C'est cannetille, pour filure,  
Ricameure avecques frisure:  
C'est tout fin or, argent, & soye,*

P R O V.

*Te moques tu ?*

M O I N S.

*Je rix de ioye.*

T R O P.

*De voir nostre habit, qui tant vault ?*

P E V.

*Nenny : mais de ce qu'il y fault.*

P R O V.

P R O V.

*Nostre habit est parfait, vrayment.*

M O I N S.

*Vne corne tant seulement  
Feroit l'habillement parfait.*

T R O P.

*Or pour le rendre satisfait;  
Voyez, nous portons vne corne:  
Ceste cy c'est de la Licorne  
Contre le venin, & la peste.*

P R O V.

*Voicy encor vn peu de reste  
Du bout de ceste grande beste  
De Cerf, qui garde la tempeste  
De tomber, ou elle demeure.  
Tu ris?*

M O I N S.

*Sy tresfort, que i'en pleure.  
Mon Dieu! n'avez vous point de honte  
D'ignorer ainsi le beau compte,  
Qui vous feroit rire avec nous?*

T R O P.

*Cornes auons (entendez vous)  
Qui sont vertueuses & belles.*

M O I N S.

*Il leur fault porter des chandelles,*

Puis

*Puis que du mal peuuent guarir.*

P E V.

*Vous gardent elles de mourir ?*

P R O V.

*Nenny.*

M O I N S.

*Vrayment si font les nostres,  
Qui valent donc mieux que les vostres.*

*Car quand Mort s'y vient approcher,*

*Si grand peur ha de s'acrocher*

*A noz cornes, qu'elle s'ensuyt;*

*Elle les craint, parquoy s'ensuit*

*Que quitte d'elle nous vivons.*

T R O P.

*Les vostres laides nous trouuons:*

*Elles nous semblent trop pesantes.*

P E V.

*Mais elles nous sont si plaisantes,*

*Que les vostres n'estimons rien.*

P R O V.

*Les nostres acoustrons si bien*

*D'or, d'argent, & de pierreries,*

*Que maladies sont guaries*

*En beuuant l'eau, ou les mettons.*

T R O P.

*Ces vieilles cornes de Moutons*

*Ne*

*Ne valent rien : ce n'est qu'ordure.*

M O I N S.

*Si ie vous auois fait lecture  
De ma corne, & de son histoire,  
Iamais vous ne scauriez plus croire,  
Que nulle autre valust son prys:  
Et, y repensant, suis espris  
De ce rire continuel.*

P R O V.

*Quelle raison ?*

P E V.

*Le compte est tel,  
Si plaisant, & si delectable,  
Que d'Acteon la belle fable,  
Qui eut cornes, dont faites compte,  
N'est rien au prys de nostre compte.  
Toute l'histoire que dit Plin  
De ceste Licorne tant fine,  
Qui se prend par vne pucelle,  
N'en approche point & n'est telle.*

M O I N S.

*Tout celà se peult racompter:  
Mais la nostre doit surmonter,  
D'autant que lon n'en scait parler.*

T R O P.

*Nous n'en scauons riens.*

P E V.

P E V.

*Le celer**Nous en fait grand mal ; & aussi  
Fait il à vous.*

P R O V.

*Et qu'est cecy?**De l'ouyr nous donnez enuie:**Puis ne sonnez mot.**Nostre vie**Nous defaudroit en le comptant.*

T R O P.

*Ce compte vous rend il contens?*

P E V.

*Contens? mais saoulez oultre bort.*

P R O V.

*Jamais ne veiz rire si fort:**Ilz tiendront de rire les reings.*

T R O P.

*Làs, que nous sommes differents**De leur façon, & de leur viure!*

M O I N S.

*Je suis de ioye si tres yure,**Que riens, fors rire, ne scay faire.*

P R O V.

*Bien auons autre chose à faire:*

q̄

Nobis

*Nous ne sommes pas sans soucy.*

P E V.

*Si vous voyez, la Dieu mercy,  
Pleins d'honneurs, & biens à planté:  
Et semblez être en grand santé  
De voir vostre face, & couleur.*

T R O P.

*Il ne voit pas nostre douleur,  
Ny ou nostre soulier nous mache.*

M O I N S.

*Le veau, qui est dedens la vache,  
Ne se voit, s'il n'est mis dehors.*

P R O V.

*Nous ne pouvons par nulz efforts  
Noz grandes oreilles cacher.*

P E V.

*Cela ne vous doit point fascher:  
Car plus grandes vous les avez,  
Et bien plus scauoir vous deuez,  
Que les autres, ne faites pas?*

T R O P.

*Midas, Midas, Midas, Midas.  
Voz tristesses sont nompareilles.*

M O I N S.

*Vous font elles mal les oreilles,  
Qui vous font tant pleurer, & plaindre?*

P R O V.



P R O V.

*Autre mal, sinon que contraindre  
Ne les puy desoubz mon bonnet.*

P E V.

*Il me semble que pas bon n'est,  
Cacher ce, qui se doit monstrier.*

T R O P.

*Si ne tient il à m'acoustrer  
De chapeaux, de bonnets de nuict.  
Mais leur grandeur si fort me nuyt,  
Qu'à mon gré ie ne les puy mettre.*

M O I N S.

*Vous n'en estes donc pas le maistre.*

T R O P.

*Mais beaucoup moins, que seruiteur:  
Maugré moy i'en suis le porteur,  
Et mes oreilles sont maistresses.*

P R O V.

*Mon Dieu! que voicy de tristesses,  
Qui par elles sans nul seiour  
Nous augmentent de iour en iour!  
C'est vne douleur incertaine.*

P E V.

*S'il n'auoit ny Amour, ne hayne.  
A riens qu'aux cornes, comme nous,  
Il n'auroit pas tant de courroux.*

q 2 T R O P.

T R O P.

*Helàs, Helàs, Helàs, Helàs.*

P R O V.

*Midas, Midas, Midas, Midas,*

*Que pour vous nous auons de peine!*

T R O P.

*Et nostre peine est par trop veine:*

*Car nous ne pouons aduiser*

*Le moyen de nous desguiser,*

*Que noz oreilles lon ne voye.*

P R O V.

*Iamais au cœur nous n'auons ioye,*

*Quelques mines, que nous minons,*

*Et noz cœurs par crainte minons:*

*Nostre vie est bien malheureuse.*

M O I N S.

*Mais triomphante, & glorieuse,*

*A voir voz habitz, & voz pompes.*

P E V.

*Ne iouez vous iamais aux trompes,*

*Au fouet, à frapper bien fort?*

*Cela vous seroit reconfort*

*En lieu de meilleur exercice.*

M O I N S.

*Je ne voy pas dehors nul vice*

*En voz oreilles, ce me semble:*

*Toutes*

Toutes deux les auez ensemble  
Saines & nettes.

P R O V.

Ouy bien:

Mais ne voyez vous pas combien  
Elles sont grandes?

P E V.

Demeurez:

Fault il que pour si peu pleurez,  
Veu qu' auez tout ce, qu'il vous fault?

T R O P.

Làs, tout nostre bien peu nous vault,  
Et si nous empesche, & nous nuit;  
Car deffoubs ce bonnet de nuict  
Ne puyss musser ceste grandeur.

P R O V.

Quand ie pense en leur grand laydeur,  
Ie n'ay en riens contentement.

M O I N S.

Et en vostre beau vestement  
Nyprenez vous plaisir, ne gloire?

T R O P.

Non: Car mes oreilles memoire  
Me donnent de ce, qui me fasche:  
Et fault que ce morceau ie masche.

q 3

P R O V.

P R O V.

*Ce nous est vn cruel repas.*

T R O P.

*Midas, Midas, Midas, Midas,  
Pour nous tresmal vous fustes né.*

P E V.

*Ne vous desplaise dominé;  
De vous nommer n'ay pas l'usage.  
S'il plaisoit à vostre courage,  
Quelque chose nous desgorger  
De voz ennuy!*

M O I N S.

*C'est pour forger,  
Si nous pouons, quelque remede.*

P R O V.

*De vous dire noz maux, à laide!  
L'histoire en est si trespiteuse,  
La memoire en est tant hideuse,  
Que pour le dire n'auons termes.*

T R O P.

*Elle ne s'escrit que de lermes;  
Elle ne se dit, que de criz.*

P R O V.

*Si piteux en sont les escritz,  
Que lon ne les peult reciter.*

T R O P.

## T R O P.

Ilz me font bien plus inciter,  
 A pleurer par compassion,  
 Que ne feroit la passion  
 De I E S V C H R I S T, ne de ses Saintz.

## P E V.

Leurs cerueaux ne sont pas trop sains,  
 Et leur sens est trop diuerty.

## M O I N S.

Ne pouez vous prendre party  
 Pour vn peu vous reconforter?

## P R O V.

Non : Car il les nous fault porter,  
 Mais nous n'en daignerions parler;  
 Sinon que les dissimuler  
 Nous ne pouons.

## P E V.

Soubs vostre cappe  
 Couurez les.

## T R O P.

Ceste cy m'eschappe,  
 Et l'autre ne puyz retenir.

## P R O V.

Mes bonnetz ne peuvent tenir  
 Sur ma teste, pour l'Amour d'elles.

M O I N S.

*Quant à moy, ie les trouue belles;  
Mais que ce qui leur appartient,  
Y fust aussi.*

T R O P.

*Quoy?*

M O I N S.

*Il conuient  
Des cornes pour les decorer.*

P E V.

*La Corne feroit honorer  
Voz oreilles par sa presence.*

P R O V.

*Mais accroistroit la congnoissance,  
Que nous ne voulons qu'aucun sache.*

M O I N S.

*Si la corne y prend son attache,  
Nul ne se peult de vous moquer.*

P E V.

*Vous la verrez soudain choquer  
Ceux, qui en moquant sont choqueurs.*

T R O P.

*Ie ne crains rien, fors les moqueurs:  
Car ie n'ayme rien que l'honneur.*

M O I N S.

*Et la ioye, qui est au cœur,*

*Ne*

*Ne lestimez vous rien, mon syre?*

PROV.

*J'en suis bien loing : làs, ie sousspire  
Pource qu'auoir ie ne la puis.*

PEV.

*Pourquoy?*

PROV.

*Pour la peine, ou ie suis  
De cacher ces oreilles lourdes.*

MOINS.

*Peult estre qu'elles sont si sourdes,  
Que vous n'en pouez bien ouyr.*

TROP.

*Leur ouy ne me fait iouyr  
De nul plaisir : car iusqu'au centre  
De mon cœur tousiours douleur entre;  
Qui par ces grans oreilles passe.*

PEV.

*N'oyez vous rien, qui vous soulace?  
Ayez de plaisans racompteurs.*

PROV.

*Tant nous auons de plaisanteurs,  
Qui disent choses admirables!*

MOINS.

*Vous sont elles point agreables?*

q s

TROP.

## TROP.

Ouy, aux oreilles vn peu:  
 Mais au cœur augmentent le feu  
 D'ennuy venant par ces escoues:  
 Car elles ne luy plaisent toutes,  
 Dont plaisir n'en pouons gouster.

## PROV.

Plus essayons de les oster,  
 Et plus y mettons nostre entente,  
 Et plus nostre douleur augmente:  
 Parquoy nostre labeur est vain.

## PEV.

Mais, si vous les couppez soudain?

## TROP.

Nous en auons bien eu enuie:  
 Mais à elles tient nostre vie,  
 Que nous perdriens en les perdant.

## MOINS.

Vostre vie y est donc pendant,  
 En bonne foy vous auez tort:  
 Car plus tost y pend vostre mort,  
 Veu qu'elles vous font tant crier.

## PROV.

Si ne tient il pas à prier  
 Medecins, & viuans, & morts,  
 Et prendre breuuages biens forts,

Et



Et tous les remedes possibles,  
 Pour sans plus les rendre inuisibles;  
 Mais rien ne nous ha proufité.

T R O P.

Ces gens pleins de necessité  
 Sont plus aises, que nous ne sommes.

P E V.

Nous ne craignons Diabes, ne hommes,  
 Ne ceste muable Fortune.

M O I N S.

Et toute saison nous est vne:  
 En chauld, en froid nous sommes sains.

P R O V.

Labourez vous point de voz mains?

P E V.

Ouy, mais nostre esprit repose,  
 Qui s'esioit en toute chose:  
 Car la corne luy touche au cœur.

T R O P.

Vray<sup>n</sup>ment vous estes vn menteur,  
 Sur vostre teste ie la voy.

P E V.

Mais au cœur ie la sens bien, moy:  
 Car moymesme au cœur la sens.

P R O V.

Si iamais y eut d'Innocents,

Ceux

*Ceux cy le sont : tel nom leur donne.*

T R O P.

*Mais folz naturelz les ordonne  
Aussi plaisans, que ie viz onques.*

M O I N S.

*Et vous demeurez sages donques?*

P R O V.

*Et vous serez folz & petis.*

P E V.

*Ouy, faisans noz appetits:*

*Et vous serez & grans, & sages;*

*Et bienheureux en voz courages*

*S'auiez plaisir à nous pareil.*

M O I N S.

*Nous n'auons trestous qu'un Soleil:*

*Et l'un est noir; & l'autre est blanc.*

T R O P.

*Hà, chacun doit aller par rang;*

*Voudriez vous ainsy tout confondre?*

P E V.

*Je ris tant, que ne puis respondre;*

*Car ma corne ne craint nul vent.*

P R O V.

*Mais comment il rit?*

T R O P.

*Hay auant.*

*Vous*

*Vous faites bien vostre mestier:  
Et noz cœurs à plein benestier  
Ne font que pleurer eaux ameres.*

P E V.

*Ne parlez vous point aux commeres,  
Qui scauent tant de si bons motz?*

P R O V.

*Je croy que vous estes si sotz.  
Qu'à elles n'oseriez parler.*

M O I N S.

*Si faisons bien, sans rien celer;  
Mais en parlant tousiours rions.*

P R O V.

*Et en pleurant nous les prions:  
Car souuent sommes refusez.*

P E V.

*Des femmes donc vous abusez,  
En les adorant comme images.*

T R O P.

*Plus elles fardent leurs visages,  
Et plus nostre cœur est atteint  
De la blancheur de leur beau taint.*

P R O V.

*Leur parler par bouches vermeilles  
Entre souuent en noz oreilles,  
Tant qu'elles en sont bien remplies.*

M O I N S.

M O I N S.

*Voz ioyes sont donc acomplies  
D'ouir parler doux comme soye:  
De voir la beauté, la mont ioye,  
Vous deuriez rixe comme nous.*

T R O P.

*Tout celà se tourne en courroux,  
Et remplit le cœur de martyre.*

P E V.

*Vous n'avez donc cause de rire:  
Aymez vous point chasser, voler,  
Iouster, chanter, danser, baller,  
Ou quelques plaisans passetemps?*

P R O V.

*Celà nous rend plus mal contens,  
Car à la fin en douleur tourne;  
Et le plaisir si peu s'esjourne,  
Que ne scauons s'il y en ha.*

M O I N S.

*Alleluya, Alleluya,  
En tout plaisir auoir tristesse?*

T R O P.

*Et vous?*

P E V.

*En tout tourment, lyesse:  
Car noz cornes nous reconfortent.*

P R O V.

## PROV.

*He noz oreilles nous apportent,  
Pour vn plaisir, mille douleurs.*

## MOINS.

*Aux prez de diuerses couleurs,  
Au fleuves, aux bois, aux riuieres,  
Aux iardins de toutes manieres,  
En chasteaux, & en bastimens,  
Et en triomphans ornemens  
Ne prenez vous point de soulas?*

## PROV.

*Midas, Midas, Midas, Midas,  
Le plaisir du tout nous en oste.*

## TROP.

*Helàs, & que cher il nous couste;  
Noz biens il conuertit en maux.*

## PEV.

*Et tous noz ennuys & trauaux,  
Nostre corne tourne en tout bien.*

## PROV.

*Plus heureux sont à n'auoir rien,  
Que nous ne sommes d'auoir tout.*

## MOINS.

*Ne pourriez vous trouuer le bout  
De vostre ennuy, pour l'arracher?*

## TROP.

T R O P.

*Helàs, nous achetons bien cher  
Vn iour d'aise, & parfait repos!*

P E V.

*Prenez plaisir à noz propos,  
Et riez.*

T R O P.

*Làs, ie ne scauroye;  
Et resiouir ne me pourroye,  
Quoy que iamais peust aduenir.*

M O I N S :

*Si vn petit pouez tenir  
Mes cornes dedens voz oreilles,  
Vous seriez ioyeux à merueilles.  
Vous plaist il vn peu endurer?*

T R O P.

*Ouy : làs, ie ne puis durer;  
Quelle douleur elle me fait!*

P E V.

*Vous seriez ioyeux tresparsait,  
Si vn peu auez patience.*

P R O V.

*Que i'essaye ceste science:  
Mettez moy vostre corne icy.*

P E V.

*Ie le veux bien.*

P R O V.

## P R O V.

*Mercy, Mercy:*  
*Je n'en puis la douleur porter.*

## M O I N S.

*Ce mal vous peult reconforter:*  
*Et vous le voulez refuser?*

## T R O P.

*Il n'est possible d'en vser:*  
*Nous n'avons pas ceste puissance.*

## P E V.

*Par cecy auriez congnoissance*  
*Du beau compte, & de sa ririe.*

## P R O V.

*Voicy vne grand' moquerie*  
*De nous arrester à ces foulz.*

## T R O P.

*Nous en sommes plus las, que foulz.*  
*Des cornes, plus nous n'en voulons.*  
*Les oreilles, dont nous doulons,*  
*Ne sont encores si piquantes.*

## M O I N S.

*Si vous sont elles bien duysantes:*  
*Car sans elles vous demourez*  
*En tristesse; & si en mourrez*  
*Piteusement la larme à l'œil.*

† T R O P.

## P R O V.

*Bien, nous couririons nostre dueil  
De tous les passetemps du monde.*

## T R O P.

*Ces oreilles là, ou ie fonde  
Mon ennuy, si bien couriray.  
Que mon tresor employeray  
Pour les courir.*

## P R O V.

*Moy, de Bonnetz,  
De Toques, de Touretz de nés,  
De Gardacolz, & de Cornettes.*

## P E V.

*Point ne fault courir noz Cornettes:  
Car à les monstres desirons.*

## P R O V.

*Tant de veloux nous deschirons,  
Tant de drap d'Oor, & de broché,  
Que leur pertuys sera bousché:  
Car elles sont par trop ouuertes.*

## T R O P.

*A fin que mieux soient recouuertes,  
N'y espargnons ny or, ny toile,  
Cbapperon, ne chappe, ne voile,  
Ne petis Bonnetz neufz & beaux,  
Ne vn, ne deux, ne trois, Chapeaux,*

Noz



Noz cinq cens, pour mieux les abbatre.

P R O V.

Et des Bonnetz vn, deux, trois, quatre:  
C'est bien pour leur faire vne Chappe.

T R O P.

Et par mon nom tout nous eschappe,  
C'est grand' pitié.

P R O V.

C'est grand' vergongne.

T R O P.

Voila vne estrange besongne:  
Que ferons nous? gens bien heurez.

M O I N S.

Riens, sinon qu'vn peu endurez  
De nostre corne la vertu.

P R O V.

Il n'est possible: ne scaiz tu  
Autre remede plus faisible?

P E V.

Lon dit souuent qu'à l'impossible  
Tous remedes sont deffailans,  
Rolans ne sommes, ne vaillans;  
Nous ne scauons rien de nouveau.

M O I N S.

Tout nous est bon, tout nous est beau.

r 2

T R O P.

## T R O P.

*Tout nous est mauuais, laid, & ord:  
Enchantement n'y ha, ne sort,  
Qui nous y sceust de rien seruir.*

## P E V.

*S'il vous plaisoit vous asservir  
(Seulement vn demy quart d'heure)  
Que dens vostre oreille demeure  
Nostre Corne, nous sommes seurs,  
Que vous serez vrays possesseurs  
De la ioye, que nous auons.*

## P R O V.

*Endurer nous ne la pouons;  
Et mieux aymons ainsi souffrir,  
Qu'à voz folles cornes offrir.  
Noz testes, à si grand tourment.*

## M O I N S.

*Si ne pouez vous autrement  
Estre ioyeux.*

## T R O P.

*Or nous serons  
Tristes tousiours, & si mourrons  
Plustost de dueil, que cornes telles  
Nous facent douleurs si mortelles,  
Que nous commencions à sentir.*

## P R O V.

## P R O V.

*C'est pour faire l'ame partir  
D'avec le corps.*

## P E V.

*Ie le confesse,  
Qu'elles donnent peine, & destresse,  
Quasi iusqu'à l'extremité:  
Mais leur tourment est limité,  
Et ne va iusqu'au desespoir.*

## T R O P.

*De l'endurer n'auons pouoir.*

## M O I N S.

*Si le plaisir en pouiez croire,  
Il vous feroit doucement boire  
Le mal, & tresbien en gré prendre.*

## P R O V.

*Ce plaisir ne pouons entendre,  
Qui commence par tant de mal.*

## P E V.

*Les grands oreilles d'animal  
N'apperçoient, & si n'entendent  
Le grand plaisir, à quoy pretendent  
Les cornes, que tenons si cher.  
Allons, à fin de ne fascher  
Eux, ne les autres, ne nous mesmes.*

## TROP.

*Nous demeurons tristes & blesmes,  
En lamentant, pleurant, criant.*

## PEV.

*Et nous cheminons en riant,  
En voyant que tost est finée  
Du matin au soir la iournee,  
Et qu'apochons de nostre licé.*

## MOINS.

*Au repos trouue grand delict,  
Qui ha labouré bien & beau.*

## PROV.

*Celuy, qui est dens vn tombeau  
A vostre aduis est il bien aise?*

## PEV.

*Je ne crains ne glace, ne braize,  
Je ne crains mort, ne maladie.*

## TROP.

*Mais toutesfois (quoy que lon die)  
Il n'est que d'estre.*

## MOINS.

*C'est bien dit.*

## PROV.

*J'entens estre en ioye, & credit,  
Satisfait de tous ses desirs.*

PEV.

P E V.

*Nous sommes ia pleins de plaisirs,  
Et confessons qu'il n'est rien, qu'estre.*

T R O P.

*Estre quoy?*

M O I N S.

*A vne fenestre,  
Regardant le beau temps venir,  
Viuant du ioyeux souuenir  
De noz cornes tant amoureuses.*

P R O V.

*Noz oreilles si ennuyeuses  
Font nostre estre tant langoureux:  
Et sans cesser sommes peneux  
De voir de noz oreilles l'ombre.*

T R O P.

*Puis que noz maux sont en tel nombre,  
Que lon les peult dire innombrables,  
Ie crains la vision des Diabes:  
Car les ioyes de Paradis  
N'empeschent noz ennuyz maudits.*

P R O V.

*Peur nous assault de tous costez,  
Mais plus fort au cœur, n'en doutez:  
Car c'est ou est le grand deluge.  
Mais, à fin que nul ne nous iuge,*

*Allons nous en: car c'est assez.*

M O I N S.

*Priez Dieu pour les trespassez,  
Dont le retour est incongnu.*

P E V.

*Il en est quelqu'un reuenu,  
Mais bien peu; le chemin est long.*

M O I N S.

*Gentes cornes de nostre front,  
Allons nous reposer ensemble.*

P E V.

*Allons que le temps ne nous emble.*

F I N.





L A C O C H E .



Y A N T perdu de l'aveugle vainqueur,  
 Non seulement le sentement du cœur,  
 Mais de son nom, dits, & faits la  
 memoire;

Ayant perdu le pouoir, & la gloire,  
 Et le plaisir de la douce escriture,  
 Ou tant ie fuz encliné de nature,  
 Me trouuant seule en lieu si fort plaisant,  
 Que le hault Ciel se rendoit complaisant

r s

Par

Par sa douceur, & par sa temperance  
 A la verdeur du pré plein d'esperance,  
 Enuironné de ses courtines vertes,  
 Ou mille fleurs à faces descouuertes  
 Leurs grands beautés descouuroient au Soleil,  
 Qui, se couchant à l'heure, estoit vermeil;  
 Et laissoit l'air sans chaud, ny froid, si doux,  
 Que ie ne scay cœur si plein de courroux,  
 D'ire, & d'ennuy, qui n'eust eu guarison  
 En vn tel lieu; fors moy, qui sans raison  
 Fuyant les gens me retiray à part,  
 Pour n'auoir plus en leur passetemps part.  
 Car cœur, qui n'ha de plaisir vne goutte,  
 D'en voir ailleurs il ha peine, sans doute.  
 Par vne sente, ou l'herbe estoit plus basse,  
 Me desrobay (comme femme non lasse)  
 Hastiuement, pour n'estre point suyuie;  
 Car de parler à nul n'auoye enuie.  
 En mon chemin ie trouuay vn bon homme:  
 Là m'arrestay en luy demandant, comme,  
 L'annee estoit, & qu'il en esperoit,  
 Qu'il auoit fait, qu'il faisoit, qu'il feroit,  
 De sa maison, femme, enfans, & mesnage,  
 De son repos, & de son labourage:  
 Prenant trop plus de plaisir à l'ouir,  
 Qu'en ce, que plus me souloit resiouir.

Ainsi





Ainsi parlant, pensant toute seule estre,  
 Je vey de loing trois Dames apparoistre,  
 Saillans d'un bois hault, fueillu, & espes,  
 Dont un ruisseau trescler, pour mettre paix  
 Entre le bois & le pré se mettoit:  
 Portant le noir & l'une & l'autre estoit  
 D'une grandeur; colletz, touretz, cornettes  
 Couvroient leurs colz, leurs visages, & testes.  
 Leurs yeux ie vey vers la terre baïsez;  
 Et de leurs cœurs par trop d'ennuy pressez  
 Sailloyent sospirs, dont tout l'air resonnoit;  
 Mais un seul mot leur bouche ne sonnoit.  
 Leur marcher lent monstroit bien que tristesse  
 Rendoit leurs pieds aggruez de foiblesse.  
 Lors quand ie vey un si piteux obiect,  
 Pensay en moy que c'estoit un subiet  
 Digne d'avoir un Alain Charretier

Pour les seruir, comme elles ont mestier.  
 Car moy, qui ay trop grande experience,  
 Pouois tresbien iuger soubz patience  
 Leur passion tresextreme estre close.  
 I'ay maintesfois soustenu telle chose;  
 Qui me fait lors desirer de scauoir  
 Si pis, que moy, elles pouoient auoir.  
 En ce desir vers moy les vey venir,  
 Tousiours leurs yeux contre terre tenir,  
 Que i'apperceu, quand furent pres de moy,  
 Ietter ruisseaux, dont ne peux ny ne doy  
 La verité trop estrange celer:  
 Car ie les vey comme vn fleuve couler.  
 Je feiz du bruit, dont elles m'aduiferent,  
 Et l'une & l'autre vn petit deuiferent;  
 Puis, essuyans leurs yeux secretement,  
 Vindrent vers moy, me disans doucement.



Il vous seroit, ma Dame, mieux duisant  
Parler à nous qu'à ce facheux paysant.  
Mais quand ie vey descouuers leurs visages,  
Ausquelz Nature auoit fait telz ouurages,  
Qu'à leurs beautez nulle autre n'approchoit,  
Il me sembla que Nature pechoit  
D'auoir laissé amortir leur couleur:  
Car i'ignorois encores leur douleur.  
Ie congnyz lors que c'estoient les trois Dames  
Que plus i'aymois; de qui Dieu corps & ames  
Auoit remplis de vertus, de scauoir,  
D'amour, d'honneur, autant qu'en peult auoir  
Nul corps mortel de bonté & de grace:  
Mais de beauté l'une lautre ne passe,  
Ny de façon, parole, & contenance.  
Leur Trinité, sans nulle difference,  
Demonstroit bien par l'union des corps  
Qu'amour leurs cœurs vnit par doux accords.  
Croyez pour vray que pitié & desir  
De soulager leur couuert desplaisir,  
Me contraingnit leur dire en sousspirant:  
Un mal caché va tousiours empirant:  
Et s'il est tel, qu'il ne puisse estre pire,  
Il s'amoin-drit quelquefois à le dire.  
Moy donc iugeant par trop apparens signes,  
Que vous portez le mal, dont n'estes dignes,

Je vous

Je vous requier par l'Amour, qui commande  
 Sur tous bons cœurs, ottroyez ma demande:  
 Et dites moy la douleur, & la peine,  
 Que vous souffrez, dont chacune est si pleine,  
 Que sans mourir ne la pouez porter.  
 Si ie ne puis au moins vous conforter,  
 Je souffriray par grand compassion,  
 Auecques vous la tribulation.

Vous estes trois, il vault mieux estre quatre,  
 Et nous aller dedens ce pré esbatre.  
 Et ne craingnez de priuément parler;  
 Car, comme vous, ie prometz le celer.

Làs, ce n'est pas par doute de secret,  
 Que nous craingnons compter nostre regret:  
 Lequel voudrions estre par vous escrit.  
 Mais nous voyons maintenant vostre esprit  
 Si paresseux, si faché, ou lassé,  
 Que ce n'est plus celuy du temps passé;  
 Qui nous fait peur que la peine d'entendre  
 Nostre malheur refuseriez de prendre.  
 Dames (pour Dieu) n'attribuez à vice,  
 Si i'ay laissé, long temps ha, cest office,  
 Pensant, pour vray, qu'Amour n'auoit obmis  
 Vn seul des tours, qu'il fait en ses amys,  
 Qu'en mes escritz passez ne soit trouué,  
 Et de mon temps veu, ouy, ou prouué.

Et si

Et si leur dis, ie reprendray la plume,  
Et feray mieux, que ie n'ay de coustume,  
Si le subiet me voulez descourir.

Ainsi disant vy leurs doux yeux couvrir  
D'une nuee de larmes, dont la presse  
Les fait sortir par pluye trop espesse.  
Me regardans, me prindrent pour aller  
Dedens le pré, ou long temps sans parler  
Allasmes loing : Et lors me prins leur dire;  
Si ne parlez, ie n'ay garde d'escrire.  
Pour Dieu tournez le pleur, qui vous affole,  
A descharger vostre ennuy par parole.  
L'une me creut, non la moins vertueuse,  
Ny ennuyee, Et dit en voix piteuse,



O vous Amans, si pitié iamais eut  
Sur vous pouoir de convertir en larmes

Voz

Voꝝ tristes yeux, si iamais douleur peut  
 Brusler voꝝ cœurs par ses cruelz alarmes,  
 Et si iamais Amour voꝝ langes feit  
 Fondre, disant piteux & tristes termes,  
 Oyez le plaingt du cœur non desconfit,  
 Mais en mourant tousiours prest de porter  
 Ce, que luy donne Amour, qui luy suffit.  
 Nous sommes trois, dont le reconforter  
 Impossible est: car sans nostre amitié,  
 Sans mort, tel mal ne scaurions supporter.  
 L'une de l'autre ha egale pitié,  
 Egale Amour, egale fantasie;  
 Tant que l'une est de l'autre la moitié:  
 Entre nous trois n'y eut onc ialousie,  
 Onques courroux, onques diuersité:  
 Si l'une ha mal l'autre en est tost saisie  
 Du bien, aussi de la felicité.  
 L'une n'en ha, que l'autre n'y ayt part,  
 Pareillement en la diuersité.  
 Mort pourra bien des corps faire depart,  
 Mais nul malheur n'aura iamais puissance  
 De mettre vn cœur des deux autres à part.  
 Or eusmes nous toutes trois iouissance  
 Du plus grand bien, qui peult d'Amour venir,  
 Sans faire en rien à nostre honneur offense.  
 Helàs, que dur m'en est le souuenir!

En me voyant aduenir le contraire  
Du bien tresseur, que ie pensois tenir.  
O feint *Amour*, pour noz trois cœurs attirer,  
Tu leur donnas la fin de leur desir,  
Que tu leur viens hors de saison soustraire.  
Trois seruiteurs telz, que lon doit choisir,  
Eusmes par toy : dont la perfection  
Vn *Paradis* nous estoit le plaisir,  
Beauté, bonté, tresforte affection,  
Tresferme amour, bon sens, bonne parole,  
C'estoit le pis de leur condition.  
Leur amitié n'estoit legere, ou fole;  
Leur grace estoit sage, douce, asseuree;  
Et de vertu pouoient tenir escole.  
Par leur *Amour* grande & desmesuree,  
Noz cœurs aux leurs rendirent si vnis,  
Que la douleur nous en est demouree:  
Car d'un tel heur furent si bien garnis,  
Qu'ilz n'eussent sceus iamais souhaiter mieux.  
Làs, ilz en sont maintenant bien punis,  
Sur tout le mien, malheureux, ennuyeux,  
Qui sent tresbien le cœur de son *Amy*  
Tout different du parler, & des yeux.  
O trop cruel & mortel ennemy,  
Qui vois mon cœur languir de telle sorte,  
Que ne metz tu ton espee parmy,

En m'asseurant qu'à vne autre amour porte,  
 Et que de moy plus il ne te souvient?  
 Bien tost seroye ou consolee, ou morte:  
 Mais ie ne scay quel malheur te retient  
 De m'en celer ainsi la verité,  
 Ou si à toy, ou si à moy il tient.  
 A moy? làs non! Amour, & Charité  
 Ont bien gardé mon cœur de t'offenser,  
 Comme toy moy, sans l'auoir merité.  
 Ie ne sceu onc nulle chose penser,  
 Qui pour ton bien & honneur se peust faire,  
 Ou lon ne m'aye soudain veu auancer.  
 J'ay bien voulu mon ferme cours parfaire,  
 Et te monstrier qu'Amour leale & bonne,  
 Tu ne scaurois par ta faulte deffaite  
 De ton costé. O trop feinte personne,  
 Ie ne scay riens dont te puisse arguer,  
 Fors que ton cœur au mien plus mot ne sonne;  
 De ton parler ie ne voy rien muer.  
 Tu dis m'aymer ainsi que de coustume,  
 Mais par mentir (ie croy) me veux tuer:  
 Car en t'aymant ma vie ie consume;  
 Et en sentant que tu ne m'aymes point,  
 Mon cœur se fait de patience enclume.  
 Il est au tien, ainsi comme il fut, ioint;  
 Et le tien non. Bien qu'en mentant tu dis,

Qu'il



Qu'il est tout mien : & Dieu le te pardoint.  
Qu'est devenu le regard de iadis,  
Qui messenger estoit de ton feint cœur,  
A qui du mien iamais ne contredis?  
Et le parler, qui par douce liqueur,  
Le rendoit mol, & foible à se defendre,  
Dont toy, Amy, demourois le vainqueur?  
Tu dis m'aymer ; mais qui le peult entendre,  
Quand tous les tours & les signes d'Amour  
En toy voy morts, & conuertis en cendre?  
O malheureux pour moy ce premier iour,  
Ou ie cuydois mon heur prendre naissance,  
Et pour iamais faire en moy son seiour!  
Or ne voy plus en toy forme, ne essence  
De ceste Amour, que ie cuydois si ferme:  
Ie n'en ay plus, tant soit peu, congnoissance.  
I'ay bien douté souuent (ie le t'affirme)  
Qu'en autre lieu eusse ton Amour mise,  
Qui t'eust mis hors de cest honneste terme.  
La verité diligemment quise  
I'ay sans cesser ; & trouué pour certain  
Que tu ne l'as encor en nulle assise.  
Qu'est ce de toy ? sera ton Amour vain,  
Ou bien est il de toy du tout sailly?  
Dis le moy franc ; & me baille la main,  
En me quittant, sans que t'aye failly,

La Foy promise, & de moy bien gardee,  
 Et non de toy vaincu, non assailly.  
 Assez tu m'as hantee & regardée,  
 Mais en nul cas, qui sceust, ou peust desplaire  
 A vn Amy, ne m'as veue hazardée.  
 Or ne scáy ie, malheureuse, que faire,  
 Puis que de toy vn mot ne puys tirer  
 De verité, qui me peust satisfaire.  
 Je te voy triste, & souvent soupirer.  
 Crainte me dit que ce n'est pas pour moy,  
 Qu'ainsi te voy par douleur martyrer.  
 Amour me dit que si : & que sa Loy  
 Permet telz cas ; pour mieux faire la preuve  
 De ma tresferme, & trop leale Foy.  
 Crainte veult bien qu'un autre Amy ie treuve  
 Pour ne mourir en ce cruel tourment :  
 Amour defend que ie face Amour noeuve.  
 Helàs, mon cœur, quel est ton sentiment !  
 Es tu de luy aymé, ou si aymer  
 Vn autre dois ? dy le moy franchement.  
 Aymé ne suis, qui m'est cas trop amer,  
 Car ie le sens maugré son apparence.  
 O feint Amy, que tu es à blasmer !  
 Aymer ne puis, ie n'ay point la puissance ;  
 Car long temps ha qu'en luy mis mon vouloir,  
 Et en perdis du tout la iouissance.

Làs, cœur, qui n'as d'une autre aymer pouoir,  
 Et d'estre aymé as perdu le plaisir,  
 Tu n'as pas tort de te plaindre & douloir.  
 Regarde, Amy, si tu as le loisir,  
 S'il est tourment, qui soit au mien semblable,  
 N'ayant nul bien, ne de nul bien desir.  
 Je n'ay nul bien, te congnoissant muable;  
 Ny ie n'en veux, craingnant de rencontrer  
 Amy que toy moins parfait, variable.  
 D'aussi parfait lon ne m'en peult monstrier,  
 Quant à beauté, vertu, & bonne grace,  
 Sur qui n'y ayt nul vice à remonstrier.  
 Et qu'un qui fust moindre, que toy, i'aymasse,  
 Plustost mourrois que de m'y consentir;  
 Point ne mettray mon amitié si basse.  
 Je ne me puys, & me veux repentir  
 De ceste Amour : fermeté la tient forte;  
 Mais la douleur la veult aneantir,  
 Fut il iamais malheur de telle sorte?  
 J'ayme un Amy, qui dit m'aymer : mais quoy?  
 Je voy, & sçay qu'Amour est en luy morte.  
 Laisser le doy : car clerement ie voy,  
 Qu'il est menteur : mais mon Amour honnesté  
 Ne me permet faire ce, que ie doy,  
 Et tant que d'œil, bouche, pied, main ou teste,  
 Si que d'Amour verray, rompre ne veux

Ceste amitié prise à sa grand requeste.  
 Si fermes sont les lyens, & les noëudz,  
 Que si rompuz ilz sont de son costé,  
 Ilz sont du mien encor entiers & neufz.  
 Dames, croyez qu'il m'ha bien cher cousté  
 Ce faux amy, & couste, & coustera,  
 Tant qu'à la mort cœur & corps soit bouté.  
 La seule mort de mon cœur osterá  
 L'amour de luy, qui sans luy me demeure:  
 Car autre Amour mon cœur ne goustera.  
 Et, qui pis est, vn autre ennuy sur l'heure  
 M'est suruenü, qui le premier augmente,  
 Dont ie ne suis pas seule, qui en pleure.  
 Le seruiteur de ceste vraye Amante,  
 Qui tant long temps l'ha aymee & seruíe,  
 Qu'elle en estoit tresheureuse & contente,  
 En fin ha eu de la laisser enuie;  
 Dont de l'ennuy, qu'elle en prend, & ha pris,  
 I'ay bien grand peur qu'elle abbrege sa vie.  
 Il luy ha dit, estant d'elle repris,  
 Et bien enquis de sa mutation,  
 Qu'il est ainsi de mon Amour espris.  
 Moy qui scauois sa grande affection,  
 Et deuant qui faillir à sa maistresse  
 Eust craint de peur de ma correction,  
 Serois ie bien sy meschante & traytresse

Le recevoir ; voyant qu'il fait mourir  
 Par son peché ma compagne en tristesse?  
 J'aymerois mieux me voir par mort perir,  
 Qu'en la voyant porter si grand tourment,  
 Je feisse rien pour ceste Amour nourrir.  
 En sa faueur ie laisse entierement  
 Voir le parler, ou se puisse attacher  
 L'œil & le cœur d'un si meschant Amant.  
 Je l'aymois tant, & le tenois si cher,  
 Quand il l'aymoit, comme s'il m'eust aymee:  
 Mais maintenant ne le veux approcher.  
 S'amyé estoit digne d'estre estimée;  
 Il deuoit bien pour iamais s'y tenir:  
 Et elle aussi d'aymer n'estoit blasmée.  
 Dames, celuy, qui veut mien deuenir,  
 Je n'en veux point, & son Amour me fasche;  
 L'autre, que i'ayme, ie ne puis retenir.  
 L'un est meschant, trop variable, & lasche,  
 Lequel me suyt, & tousiours ie le fuys:  
 S'amyé & moy auons trop ferme attache.  
 Celuy me fuyt, que i'ayme & que ie fuys;  
 Je l'ay perdu, & si ne le puis croire.  
 Helàs, iugez en quel travail ie suis!  
 Je n'ay plus rien, sinon que la memoire  
 Du bien passé, qui entretient mon dueil.  
 Je croy que nul n'ha veu pareille histoire.

Or faites donc, ma Dame, le recueil  
 De mes douleurs ; que n'ay voulu celer :  
 Taire me fault, ayant la larme à l'œil,  
 Car les souspirs empeschent le parler.



Les yeux leuez au Ciel, creuez de pleurs,  
 Iettans torrens, dont arrousoit les fleurs,  
 Donna silence à sa bouche vermeille :  
 Car la douleur, qui sembloit nompareille,  
 Faisoit sa voix par souspirs estouper ;  
 Tant qu'il fallut destacher & couper  
 Ses vestemens, pour soulager son cœur ;  
 Ou elle fust creuee de douleur.  
 Au bout du temps que nous l'eusmes tenue  
 Dessus le pré, elle fut reuenue ;  
 Et si me dit ; telle est ma maladie,  
 Que qui ha pis souffert que moy, le die.

Lors

Lors se coucha pres de moy morte & blesme,  
Les autres deux feirent aussi de mesme.

Car vn chacun de leurs doux cœurs sentoit  
L'ennuy trop grand, que la tierce portoit.

Moy, qui d'un mal en voyois trois pleurer,  
Diz: vous pourriez iusqu'au soir demeurer

En ce plourer, que ne pouez finer,

Et ne scauriez me faire deuiner,

Qui de vous trois seuffre plus de martyre,

Si ne voulez me le dire ou escrire.

Voyant du liēt le Soleil approcher,

Vint la seconde ma main prendre & toucher,

Et me prier ne m'ennuyer d'attendre,

Qu'elle me peust au long son compte rendre.

Ie sents, dit elle,

Cent & cent fois douleur aspre & mortelle

Plus que ne fait (point ne fault que le cele)

Nulle des deux:

Car le cruel, lequel nommer ne veux,

Amy, qui ha d'Amour rompu les vœux,

Certes n'est digne

Qu'à luy ie parle; ou que luy face signe,

Ny de plaisir ny de cholere myne.

D'en dire mal,

De l'appeller traytre, faux, desloyal,

Et plus cruel que nul autre animal,

Ce seroit peu  
 Pour amoindrir de mon courroux le feu.  
 J'ayme bien mieux laisser iouer ce ieu  
 A la premiere,  
 Qui de luy dire iniure est coustumiere.  
 Elle luy est ainsi qu'une lumiere  
 Deuant ses yeux.  
 Son cœur changeant trop feint, & vicieux  
 Elle congnoist : & si luy siet bien mieux  
 De le blasmer,  
 Que non à moy : car de desestimer  
 Celuy, que tant lon ha voulu aymer,  
 N'est pas bien fait.  
 S'il est meschant, variable, imparfait,  
 D'elle le voy si tresmal satisfait,  
 Si desdaigné,  
 Si refusé, desprisé, eslongné,  
 Qu'il ha tresmal en ce cas besongné  
 D'aller à elle.  
 Pas ne pensoit la trouuer si cruelle:  
 Elle le hayt bien fort ; & ne luy cele  
 Ces fascheux tours:  
 Elle le fuyt en tous lieux, & tousiours.  
 Or ha il bien maintenant le rebours  
 De son attente.  
 Mais de son mal ie suis si mal contente,

Et



Et en soustiens douleur si vehemente,  
 Que plus n'en puis.  
 Je suis quasi dessus le bort de lhuys  
 De desespoir ; & ne crains profonds puyts,  
 Ny haute tour ;  
 Ou volontiers, sans espoir de retour,  
 Ne me iettasse, pour deffaire l'Amour,  
 La paction,  
 Le souuenir, memoire, affection,  
 Qui de mon mal sont generation  
 Si importable,  
 Et, qui pis est, si irremediable,  
 Qu'à ma douleur n'en est nulle semblable.  
 Je l'ay aymé  
 De si bon cœur, tant creu, tant estimé ;  
 Que cœur & corps estoit tout abismé  
 En l'amitié,  
 Que luy portois : encor ay ie pitié  
 D'ainsi le voir puny & chastié  
 De son peché.  
 Helàs, mon Dieu, comment s'est il fasché  
 De mon Amour, & ainsi destaché ?  
 Onques offense  
 Je ne luy feis, fors que la resistance  
 Pour quelque temps, ou il fait telle instance,  
 Et si honneste,

Qu'avez

Qu'avec honneur ie pouois sa requeste  
 Bien acorder : Et puis par longue queste,  
 Par long seruice  
 Par forte Amour, qui faisoit son office,  
 Gaigna mon cœur; voyant le sien sans vice.  
 O la victoire,  
 Dont le vaincu receuoit telle gloire  
 Que le vainqueur. Helàs, qui eust peu croire  
 Qu'elle eust duré  
 Si peu de temps ? ny que i'eusse enduré  
 Si longuement mal si desmesuré  
 Sans souffrir mort.  
 Helàs iugez, mes Dames, si son tort  
 N'est pas egal à l'Amour, qui trop fort  
 Mon cœur tourmente:  
 Et si autant ne suis leale amante,  
 Comme il est faux. Dont si ie me lamente,  
 I'ay bien raison.  
 En me cuydant tromper par trahison,  
 Luy mesme ha beu ceste amere poison,  
 Qui tant le blesse.  
 Il est puny par beauté Et rudesse:  
 Mais son ennuy n'amoindrit ma tristesse.  
 Car son cœur lasche  
 M'ennuye fort ; Et me desplaist qu'il fasche  
 A celle là, qui ne peult auoir tache

D'auoir

D'auoir permis  
 Qu'il la seruit. Ailleurs son cœur ha mys;  
 Lequel ne peult endurer deux amys,  
 I'en suis bien seure.

Son desplaisir avec le mien ie pleure,  
 En la cherchant il la fasche à toute heure,  
 Mais plus à moy,

En me laissant, dont suis en tel esmoy,  
 En telle ennuy, ou nulle fin ne voy,

Qu'à bien grand peine  
 Se peult penser la douleur, qui me meine.

Ie me contrains, & ris, & fais la saine;  
 Et ie me meurs.

Ces Dames cy, qui congnoissent mes mœurs,  
 Sçauent quelz maux, foibleses, & douleurs  
 Ie dissimule.

Dont au dedens le double en accumule  
 Par desespoir, qui sans fin me stimule  
 De me donner

Du tout à luy; mais peur d'abandonner  
 Ces deux, me vient si tresfort estonner,  
 Que mieux veux viure

En ce tourment, sans en estre deliure,  
 Que leurs deux cœurs à tel ennuy ie liure.

Pour elles vis,

Et viure veux du tout à leur deuis:

Et

Et pour moy, non. Parquoy il m'est aduis  
 Que pis que morte  
 Chacun me peult tenir en ceste sorte.  
 Puis que la Mort (qui seule me conforte)  
 Je veux fouir,  
 Cest tout mon bien; mais ie n'en veux iour,  
 Que leurs deux corps ie ne voye enfouir  
 Auecques moy en noire sepulture.  
 Noz trois malheurs me feront resiouir  
 D'estre assemblez soubs vne couuerture.



Lors vn despit, & courroux n'ont pareil,  
 Feirent soudain son visage vermeil;  
 Et la douleur sa parole coupa,  
 Tant qu'à peu pres elle ne sincopa:  
 Car par trois fois ie la viz defaillir,  
 Sans que des yeux il peust larmes saillir.

Le cœur serré ietta si piteux crys,  
 Qu'à les monstres defaillent mes escritz.  
 Mais en voyant la tierce, que la place  
 Luy demouroit, me dit de bonne grace;  
 Ma Dame, autant que douleur les tourmente  
 Souffrans l'ennuy de leurs ingrats amys,  
 L'Amour parfait, qui dens mon cœur s'est mys,  
 Fait que n'ont mal qu'ainsi qu'elles ne sente:  
 Car mon vouloir au leur est si vny,  
 Que si leurs cœurs ont peine pour aymen  
 Ceux, que lon peult cruelz amys nommer,  
 Le mien en est comme les leurs puny.  
 Comme elles i'ay creu leurs amys loyaux,  
 Lesquelz i'aymois comme le propre mien,  
 Participant en leur plaisir & bien,  
 Comme ie veux auoir part en leurs maux.  
 Si i'ay eu part en leur felicité,  
 Ou si bien fut nostre vnion gardee;  
 Seroit dont bien maintenant retardee  
 Ceste vnion pour leur necessité?  
 Non, mais courir veux aussi viste qu'elles  
 A leur malheur, sans iamais departir  
 Iusques à ce que l'ame pour partir  
 Aura reprins ses elles immortelles.  
 Peine, tourment, voire dix mille morts,  
 Ne me feront peur de m'en tenir pres.

Si mort les prend, pourrois ie viure apres,  
 Sentant mourir les deux parts de mon corps?  
 Si i' auois mal, & les deux eussent bien,  
 Il suffiroit pour me reconforter:  
 Car leur Amour pourroit mon mal oster:  
 Contre vne deux ont grand force & moyen.  
 Si mon ennuy perdois pour leur plaisir,  
 Pour leur ennuy perdre ie doy aussi  
 Tout mon plaisir; sans point auoir mercy  
 De cœur, de corps, d'Amour, ny de desir.  
 Or ie le veux, & ainsi le conclud;  
 Puis que ie voy leur mal intolerable,  
 Je veux le mien faire irremediable,  
 Et que de moy tout plaisir soit forclus.  
 Pleines d'ennuis sont, que porter leur fault,  
 Non pas pour moy, mais contre leur vouloir:  
 Moy de plaisir, auquel pour mon deuoir  
 Hors de mon cœur ie fais faire le sault.  
 Ma Dame, helàs, pensez l'extremité  
 Là ou ie suis; ayez pitié de moy.  
 Voyez mon mal, mon trouble, mon esmoy,  
 Voyez Amour par Amour limité.  
 L'Amour des deux me dit: O meschant cœur,  
 Vous voudriez vous tant à plaisir donner,  
 Et ces Dames ainsi abandonner  
 En leur malheur par vn seul seruiteur?

Làs,

Làs, rirez vous quand elles pleureront,  
 Et à plaisir tiendrez les yeux ouuers;  
 Quand de douleur verrez les leurs couuers,  
 En regrettant leur Amour, qui se rompt?  
 Iouyrez vous du voir & du parler  
 De vostre Amy, par grand esiouyssance,  
 Quand elles n'ont d'un tel bien iouyssance?  
 Les lairrez vous? ne le vueillez celer.  
 D'autre costé, l'Amour du plus loyal,  
 Du plus parfait, qui soit dessus la terre,  
 Me vient mener vne cruelle guerre;  
 En me disant, pensez au plus grand mal.  
 Vous scauez bien qu'en laissant vostre Amy,  
 Duquel si bien auez esté seruié,  
 Vous luy ostez soudainement la vie:  
 Car son cœur est du vostre le demy:  
 Que fera il se voyant séparé  
 De sa moytié? Croyez qu'il ne peult viure.  
 Sera chacun des cœurs d'elles deliure  
 De leur ennuy le voyant esgaré?  
 Si vostre mort leur apportoit secours,  
 Droit à la mort il vous faudroit courir:  
 Mais un Amy loyal faire mourir,  
 Sans leur seruir, cest estrange discours.  
 Làs, quel Amy est ce que vous laissez?  
 Vous n'en scauez au monde un plus parfait;

Et nul bien n'ont les deux en ce beaufait,  
Fors que leurs maux par le vostre oppressez.  
Voilà comment les deux Amours ensemble  
M'assailent, làs, en grand confusion,  
Si m'y fault il mettre conclusion.  
Je le diray, bien que le cœur m'en tremble,  
Puis que leur mal est ma Mort, & leurs vies  
Ma vie aussi; si j'ay receu plaisir  
De leurs plaisirs, ie n'ay moindre desir,  
Qu'en leurs malheurs de moy soient suyues.  
Or ont perdu, sans scauoir bien pourquoy,  
Leurs deux Amys, soit par faulte ou malheur:  
Mais moy, ie perds sans raison, ny couleur,  
Celuy, qui n'a iamais faulsé sa foy.  
Sa loyauté est vrayment nonpareille;  
Il n'a rien fait qui iamais me despleust;  
Sa grand' Amour que chacun chercher deust  
Je laisse, & suis: n'est ce pas grand' merueille?  
Je le tiens tel, si parfait, & si bon,  
Que ie voudrois le mettre en trois parties,  
Et si serions toutes trois bien parties,  
Quand des deux parts ie leurs ferois le don?  
L'honneste amour de parler & de voir,  
Là, ou l'honneur trouue contentement,  
Se peult partir, quand volontairement  
Le bien on laisse, ou lon ha tout pouoir.

J'ay



J'ay le pouoir de bien les contenter,  
 De chasque iour les deux pars ie leur donne,  
 Et mon plaisir toutesfois n'abandonne:  
 Car par le leur il pourra augmenter.  
 Làs, en sentant de chacune d'eux l'ayse,  
 J'en auray plus, que ie n'ay de la mienne:  
 Et mon Amy aussi aura la sienne,  
 Ne faisant riens, qui bien fort ne me plaise.  
 Mon Amy seul, qui en vault plus de trois,  
 Sera des trois Amy. ô quel lien,  
 Qui quatre cœurs vnira sans moyen  
 Et vn vouloir ! helàs ie le voudrois:  
 Mais i'ay grand peur que pour ces deux folatres,  
 Qui sont payez trop d'une larme d'œil,  
 Veuillent plustost ainsi mourir de dueil,  
 Que d'auoir mieux, tant sont opiniatres.  
 Puis qu'elles n'ont cure d'un tel party,  
 Mon cœur au leur est vny si tresfort,  
 Que, sans auoir esgard à peine ou mort  
 De mon Amy, il sera departy.  
 Làs, qu'il est dur ce mot à prononcer,  
 Laisser ainsi mon bien, mon heur, ma vie!  
 Helàs, Amy, à la mort te conuie,  
 Lors qu'on t'ira cest Adieu prononcer.  
 Que diras tu, Amy, de ton Amye?  
 Ou que l'Amour luy ha trop cher cousté;

Ou tu pourras iuger d'autre costé,  
 Qu'elle te hayt, la nommant ennemye.  
 Amour me met en vn merueilleux trouble;  
 Qui d'un costé loue ma fermeté,  
 Et d'autre part, defait de seureté  
 Le vray lyen, qui rendoit vn bucouble.  
 O que la mort viendroit bien à propos!  
 Car luy ne moy en ce departement,  
 N'aurons iamais qu'à son aduenement  
 Contentement, bien, plaisir, ne repos.  
 Or venez donc : & par compassion  
 Mettez noz corps vniz, en terre obscure,  
 Avant souffrir qu'au departir i'endure  
 Si tres extreme & dure passion.



Ainsi parlant, s'appuyant contre vn arbre,  
 En la façon d'une femme de marbre,

Qui

Qui n'ha chaleur, vie, ne mouuement;  
 Les yeux fermez, les dentz pareillement,  
 A ses souspirs defailloit son haleine.  
 Moy, qui la veis en si cruelle peine,  
 Je prins ses mains à frotter & tenir,  
 Tant qu'vn petit ie la feis reuenir:  
 Et en tournant son œil triste vers nous,  
 Nous dit; helàs, que vostre ennuy est doux  
 Au prys du mien, qui ne peult plus durer:  
 Ce que ne peult la premiere endurer.  
 Vous n'auex mal (dit elle) qu'vn tout seul,  
 C'est de laisser pour nous vostre plaisir,  
 Mais i'en ay deux, qui agrauent mon dueil.  
 Làs, ie n'ay pas seulement le loisir  
 De regretter de mon Amy la perte,  
 Que le second ne me vienne saisir.  
 Amye, helàs, si ma douleur couuerte  
 Sentiez, qui est fondee en ignorance,  
 Dont ne m'est point la verité ouuerte,  
 Vous iugeriez n'auoir point la puissance  
 De la porter: car elle est par trop greue.  
 Or Dieu vous gard de telle congnoissance,  
 Puis que l'honneur met à vostre amour treue,  
 Plaisir auex gardant la longue Foy,  
 Que nous deuez de la rendre ainsi breue.  
 Si vous scauiez aussi bien, comme moy,

Que c'est de viure en doute, & en suspens,  
 Peu vostre mal estimeriez, ie croy.  
 S'il me disoit; d'aymer ie me repens,  
 I'en osterois mon cœur; qui de douleur  
 Perpetuel, en paieroit les despens.  
 I'estimerois à grand heur ce malheur:  
 Bien que ce n'est peu de despit, ou honte  
 D'estre laissée ainsi d'un seruiteur.  
 Le deplaisir en est tel, & tant monte,  
 Que d'en laisser Cent de sa volonté,  
 Ce n'est ennuy, dont lon deust tenir compte.  
 Vostre cœur est de desespoir tenté  
 Pour vostre Amy, c'est chose raisonnable;  
 Aussi est il d'honneur bien contenté,  
 Rendant l'Amour de l'union louable  
 D'entre nous trois; la gloire en receuez,  
 Qui vostre ennuy doit rendre tolerable.  
 Certes le mien, si bien l'apperceuez,  
 Verrez plus grand que le vostre trois fois,  
 Si par saueur vous ne vous deceuez.  
 Le moindre ennuy, dequoy compte ne fois,  
 C'est de fuyr le plaisir d'estre aymée  
 D'un treshonnesté & parfait: toutesfois  
 L'autre ennuy est, que ie voy abymée  
 En desespoir celle, que i'ayme tant,  
 Par celuy seul dont ie suis estimée.



Il dit que non : verité dit qu'il ment:  
 Par ses effectz ma ioye est rabaissee:  
 Par son parler elle se refuscite;  
 Ainsi des deux, sans cesser, suis pressee,  
 Si grand douleur grande pitié incite.  
 Plus que de vous ayez compassion  
 De mon malheur, qui à la mort me cite.  
 Celle qui n'ha riens qu'une passion,  
 Dont la cause est congneue & bien certaine.  
 O quell' est pres de consolation!  
 De Si, & Non i'ay la teste si pleine,  
 Que si le pis des deux pouois scauoir,  
 Je le tiendrois à grace souveraine;  
 Mais le suspens surmonte mon pouoir.  
 Comment, comment?  
 Soustenez vous estre plus grand torment  
 Doubter l'Ouy, ou Non de vostre amant  
 (Dit la seconde)  
 Que de scauoir par esprenue & par sonde  
 Que changement au plus profond abonde  
 De son faux cœur?  
 Estimez vous souspeçon, doute, & peur,  
 Comme vn scauoir certain, sans nul erreur?  
 C'est cas estrange,  
 Mais moy, qui scay de mon Amy le change,  
 Que ie t'enuoye aussi parfait qu'un Ange,

Que

Que puis ie faire?

Puis qu'il m'a dit, sans point se contrefaire,

Qu'il se vouloit de mon Amour defaire,

Pour la remettre

Du tout en vous ; ce que iamais permettre

N'auiez voulu : mais bien vous entremettre

Par la pitié,

Qu'auiez de moy, rabiller l'amitié.

Dont ie retiens moy seule la moytié.

Si vous auiez

Peine à fuyr ce qu'aymer ne deuez,

Que doy ie auoir, sinon les yeux creuez

De lamenter

Celuy, qui tant me souloit contenter,

Qui ne me veult plus aymer ny hanter?

Làs, ie le perds!

Qui fut tout mien, & à beaux yeux ouuers

Le voy fuyr, non pas par les desers,

Ny lieu sauvage,

Mais droit à vous : & deuant mon visage

Il ha trouué son saint pelerinage.

Il auroit bien

Changé en mieux, s'il ne scauoit combien

Nous nous aymons ; & que ce, qui est mien,

Est vostre aussi.

Il fuyt de moy, cherchant de vous mercy;

Pour vostre Nom, il perd de moy le si,  
 O cruauté!  
 En mon endroit par sa desloyauté,  
 Et dens son cœur par vostre grand beauté.  
 Car vn seul compte  
 Vous n'en tenez. O mon Dieu! quelle honte  
 Il doit auoir, & peur que ie racompte  
 A vous, amye,  
 Et vous à moy le discours de sa vie!  
 Car entre nous sa trop faulse alquemie  
 Est descouuerte;  
 Dont à moy seule en demeure la perte.  
 Vous ne scauez si elle est meure ou verte  
 Ceste douleur.  
 Plus il vous dit sa peine & son malheur,  
 Plus vous moquez de son mal, & couleur  
 Point n'en changez.  
 Et puis de luy si fort vous estrangez,  
 Que ie voy bien que mon tort vous vengez  
 Tout en riant.  
 Et ie m'en vois à part pleurant, criant,  
 Et Dieu & Saints requerant & priant  
 Pour mon aide:  
 Car ie n'y voy sans miracle remide.  
 Ie l'ay perdu; & n'y ha croix ne guide,  
 Qui radresser



Le sceust vers moy, ie ne le veux presser;  
Et si ne puys son amour delaisser,  
Qui est plantee  
Dedens mon cœur, & sy tresfort entee,  
Que bien qu'il m'ayt du tout mal contentee,  
Je n'ay vigueur,  
Force, ou pouoir, de l'oster de mon cœur,  
Qui est nourry & plein de sa liqueur;  
Et transmüé  
En cest Amour, tant que s'il n'est tué,  
Il n'en sera separé ne müé.  
Or donc pensez  
Quel vostre ennuy est que vous avancez  
Plus, que le mien; en quoy vous m'offensez.  
Le pis de vous  
C'est, le douter. Làs, qu'il me seroit doux!  
Je iugerois mon amy tous les coups  
Avoir le droit.  
Ce souspeçon pour vn temps me vaudroit,  
Et contre Nom, Ouy me soustiendrait.  
Mais de ce Nom  
Certaine suis, non point par faux renom.  
Car toutes trois pour meschant le tenon,  
Pour variable,  
Traytre, & menteur: & moy, pour immuable;  
En fermeté, honorable & louable.

Qui

Qui me contraint  
 Qu' autant de temps, qu' en amour iuste & saint  
 Je l' ay porté dedens mon cœur empraint  
 Par amour forte,  
 Autant de temps pour meschant ie le porte.  
 Impossible est que iamais il en sorte.  
 Sa lascheté  
 Donnera force à ma grand' fermeté.  
 O que l'honneur sera cher acheté  
 De ne partir  
 Hors de l'amour, dont le voy departir!  
 Ou est l'esprit comme le mien martyr?  
 Il n'en est point.  
 Loyauté l'ha si fort en moy conioint,  
 Que mon cœur sien n'est plus ; mien, c'est le poinct.  
 Et si mourir  
 Me fault sans cœur, à la mort puis courir:  
 Car arrachant celuy, qui peult nourrir  
 En luy la vie,  
 De luy bien tost elle seroit ravie.  
 Làs, i' aurois bien de ceste mort envie:  
 Mais luy en moy  
 Viure me fait en tel dueil & esmoy  
 Qu'il me faisoit viure d'amour & Foy  
 En grand plaisir,  
 Durant le temps que par heureux loisir

Me racontoit son honneste desir  
 Or est passé  
 Tout ce beau temps ; ou ie n'ay amassé  
 Rien que regret, & espoir, que son tort  
 M'apportera, bien congnu par ma mort,  
 De tous Amans, requiescant in pace.

La tierce oyant leur gracieux debat,  
 Plus par ennuy que par plaisant esbat,  
 Dit ; ie vous pry & requiers toutes deux  
 N'estimer tant l'une sa peur & doute,  
 L'autre son dueil, qu'un peu lon ne m'esconte,  
 Puis que pour vous de bon cœur souffrir veux.  
 Voz maux sont grans, nulle doute n'en fais,  
 Viure en suspens, sans resolution,  
 Par l'amy plein de toute fiction.

Mais le mien n'est pas moindre toutesfois.  
 Car mon amy loyal & veritable,  
 Ou i'ay trouué tout, ce que ie desire,  
 Me fault laisser ; pour me faire en martyre,  
 Et en malheur à vous autres semblable.  
 Làs, si en luy scauois rien d'imparfait,  
 Ou qu'enuers moy en quelque cas eust tort,  
 Nostre lien, qui en seroit moins fort,  
 Sans grand douleur plus tost seroit deffait.  
 Mais il n'y ha occasion aucune  
 Entre nous deux ; qui double mon tourment,

D'ainsi

D'ainsi laisser vn si parfait Amant,  
 Pour receuoir part en vostre infortune.  
 S'il ne m'aymoit, il me seroit aisé  
 De le laisser : ou bien, si en doutance  
 I'estois de luy ; par si grande inconstance  
 Mon dueil seroit doucement appaisé.  
 Helàs, il n'ha rien d'imperfection;  
 Car son corps est & son cœur sans nul vice;  
 En tout honneur m'ha fait loyal seruice.  
 Làs, dure en est la separation!  
 Laisser celuy, de qui ne suis aymee,  
 Qui ne le vault, qui est feint & meschant,  
 Ou qui de nous la honte va cherchant,  
 Je n'en pourrois estre mal estimée:  
 Mais d'vn parfait, qui m'ayme tant, helàs,  
 Le departir m'en est trop importable.  
 Car son Amour demourra pardurable  
 Dedens mon cœur ; qui de l'aymer n'est las.  
 Je perds de luy la parole & la veüe,  
 Et tout le bien dont ie soulois iouir;  
 Et ne retiens rien pour me resiouir,  
 Que son Amour ; dont ie suis bien pourueue.  
 C'est bien raison qu'apres le congé pris,  
 Que dis ie pris ? mais donné sans sa faulte;  
 Sa grand' Amour tant vertueuse & haulte,  
 Se met ailleurs ; ià n'en sera repris.

Mais

Mais ceste là, que i'ay par luy conceüe,  
 Me demourra pour douce nourriture.  
 Dedens mon cœur, de tant ferme nature  
 Nulle autre Amour ne sera plus receue.  
 Vous deux perdrez l'Amour de voz amys;  
 Mais d'eux auez la parole & la veüe.  
 Moy, i'ay l'Amour trescertaine & congñue;  
 Mais tout plaisir pour vous i'ay dehors mys:  
 Car le parler & le voir i'ay quitté;  
 Cest tout mon bien, que pour vous i'abandonne.  
 O quel thresor, Amyes, ie vous donne!  
 Fault il qu'Amour ainsi vers vous m'aquitte?  
 Lon tient qu'il n'est nul plus cruel martyre,  
 Que pour son Dieu d'un propos volontaire  
 Fuyr plaisir; & en lieu solitaire  
 Soy separer du bien que lon desire.  
 Car le martyr souffrant cruel tourment  
 Par main d'autruy, met toute sa science  
 De soustenir son mal par Patience,  
 Qui de tous maux est le soulagement.  
 Vous endurez par le tort & le vice  
 De voz amys, en despit de voz cœurs,  
 Pis que la Mort: ô petites douleurs  
 Mises au pres de mon grand sacrifice!  
 Pour vous aymer, celuy ou ie me fie  
 Trop plus qu'à moy, que i'ayme, que i'estime,

Mon

Mon bien, mon heur, i'en fais vne victime;  
 Et volontiers pour vous le sacrifie.  
 Non pas que Mort le vueille presenter;  
 Mais tout viuant; qui m'est plus grand regret.  
 Sans retenir vn seul bien en secret;  
 Ny d'un seul mal me vouloir exempter.  
 Auecques luy tout plaisir ie renonce,  
 De voir, d'ouyr, de penser, de parler.  
 Parquoy d'ennuy (point ne le fault celer)  
 I'en ay le marc, si vous en auez l'once.  
 Sa grand' beauté & sa perfection  
 Entretiendront en moy ceste Amour forte:  
 Qui n'aura fin tant que ie seray morte.  
 En ce poinct seul i'ay consolation,  
 Car d'esperer iamais plus le r'auoir,  
 L'ayant laissé; ce seroit grand folie.  
 Ou il mourra par grand' melencolie,  
 Ou il fera d'aymer ailleurs deuoir.  
 Làs s'il en meurt, ie perds mon esperance:  
 S'il ayme ailleurs, plus à moy ne viendra:  
 Car ou l'Amour le lyera, se tiendra;  
 Ie congnois bien sa grand' perseuerance:  
 Mort, ou aymant, ie le perds sans espoir  
 De le rauoir; ma perte est toute entiere.  
 Mais vous auez, Dames, d'espoir matiere,  
 Ce que ie veux bien cler vous faire voir.

Si l'vne

Si l'une voit les effects accorder  
De son amy, avecques sa parole,  
Ie ne la tiens si sotte ne si fole,  
Qu'elle voulust ses fautes recorder.  
A l'autre aussi, l'amy qui s'en viendroit  
Luy demander en grande repentance  
Pardon en lieu de dure penitence,  
Plus de ses maux il ne luy souviendrait.  
Or tous ses biens vous peuuent aduenir:  
Car vous n'avez pas eslu vostre peine;  
Mais moy, ie suis de ma perte certaine;  
Sans nul espoir qu'il puisse reuenir.  
Que perdez vous? vn mauvais & vn feint,  
Et moy, vn bon, sans vice ne sans feinte.  
Lequel perdant, mourir ie suis contrainte,  
Laisant le bien, que perdre i'ay tant craint.  
Fortune, ou Dieu, ce bien icy ne m'ouste;  
C'est moy sans plus, qui de mon coeur l'arrache;  
A fin que mieux vnie ie m'attache  
A voz malheurs. O que cher il me couste!  
Bref, voz espoirs, & ma desesperance,  
Les meschans tours de voz cruelz amys,  
Et les vertus, que Dieu au mien ha mys,  
Font de voz maux au mien la difference.

v

Plus



Plus tost le iour nous eust peu defaillir,  
 Que ces Dames de leurs propos saillir,  
 Qui me sembloit estre à recommencer:  
 Mais regardant la nuit trop s'auancer,  
 Contrainte fuz d'empescher le discours  
 De leurs propos, que ie trouuois trop cours.  
 Car ie n'ouy onques femmes mieux dire,  
 Pour sentir tant, qu'elles, d'ennuy, & d'ire.  
 Et si le lieu, ou failloit retourner,  
 Eust esté près, volontiers seiourner  
 Qu'on nous eust veu iusques au lendemain,  
 Passant la nuit à ce doux air serain!  
 Celles en qui serain, traouail, sommeil,  
 N'estoit senty; & du trescler Soleil  
 L'absence estoit de leurs yeux incongnue,  
 Et de la nuit la soudaine venue,



Congnurent bien escoutans ma raison,  
 Que du partir estoit heure & saison,  
 Qui leur despleut: Car chacune n'auoit  
 De son ennuy dit ce, qu'elle sçauoit.  
 Parquoy en pleurs voulurent reueler  
 Ce, que le temps les contraingnoit celer:  
 Et de sousspirs & larmes feirent langues  
 Pour acheuer, sans parler, leurs harangues.  
 Làs, ce plourer me monstra le tourment,  
 Dont ne sçauois que le commencement.  
 Par leur parler les larmes confermerent  
 Quel fut l'ennuy de celles, qui aymèrent.  
 Je ne croy pas que perdre pere & mere  
 Sceust engendrer passion plus amere,  
 Que ie leur veis porter & soustenir.  
 Mais sur le poinct de nous en reuenir,  
 Prindrent leurs crys & pleurs à redoubler,  
 Tant que soudain feirent le ciel troubler;  
 Qui d'elles print telle compassion,  
 Que sa douceur par grand' mutation  
 Se conuertit en tonnerre & tempeste,  
 En pluye & vent, tant qu'aux champs n'y eut beste,  
 Qui ne cherchast cauerne, ou couuerture  
 Pour se cacher. Voyans telle auenture  
 En essuyant leurs yeux, & leurs visages,  
 Toutes les trois tant honnestes & sages,

D'abandonner ce pré furent contraintes;  
 Laisans au ciel acheuer leurs complaints:  
 La pluye en creut. Lors chacune descoche,  
 Et toutes trois nous mismes en la Coche,  
 Qui attendoit nostre departement;  
 Courants apres les autres vistement.



Mais en allant, pour oster le discord  
 De leur propos, & les mettre d'accord,  
 Je leur requis vouloir vn Iuge prendre,  
 Qui leurs debats voulust, & peust entendre.  
 Car aussi tost que l'une i'escoutois,  
 De son costé soudain ie me mettois:  
 Et puis quand l'autre auoit compté son cas,  
 A qui ne fault bailler nulz aduocats,  
 Je me rendois à son opinion.  
 Pour les tenir donques en vnion,

Un bon esprit leur estoit necessaire;  
 Et quant à moy, ie m'obligeois de faire  
 Tout mon pouoir, que ie sens trop petit  
 Pour reciter non à mon appetit  
 Tous leurs propos, mais au moins ma puissance  
 N'espargneray à donner congnoissance  
 De leurs ennuy, comme leur ay promis;  
 Sans qu'un seul mot de leurs dits soit obmis.  
 Nostre debat (ce me dit la premiere)  
 Met nostre esprit en telle obscurité,  
 Qu'il ne nous fault bien petite lumiere.  
 Je n'en sçay qu'un, qui à la verité,  
 Puisse iuger, qui plus ha de douleur,  
 Et plus d'honneur par souffrir merité:  
 C'est celuy seul, duquel la grand' valeur  
 N'ha son pareil, & à tous est exemple  
 Des grands vertus, par qui s'acquiert honneur.  
 C'est luy, qui peult triompher en son temple,  
 Ayant passé par celuy de vertu.  
 C'est luy, que Ciel, & Terre, & Mer contemple.  
 La terre ha ioye le voyant reuestu  
 D'une beauté, qui n'ha point de semblable,  
 Au prys duquel tous beaux sont un festu.  
 La Mer deuant son pouoir redoutable  
 Douce se rend, congnoissant sa bonté,  
 Et est pour luy contre tous favorable,

Le Ciel s'abaisse, & par amour dompté  
 Vient admirer & voir le personnage,  
 Dont on luy ha tant de vertu compté.  
 C'est luy, lequel tout le diuin lignage  
 Des Dieux treshaults, ont iugé qu'il doit estre  
 Monarche, ou plus, si ce peult dauantage.  
 C'est luy, qui ha grace, & parler de maistre,  
 Digne d'auoir sur tous gloire & puissance;  
 Qui sans nommer assez se peult congnoistre.  
 C'est luy, qui ha de tous la cognoissance;  
 Et vn sçauoir qui n'ha point de pareil,  
 Et n'y ha rien, dont il ayt ignorance.  
 De sa beauté, il est blanc & vermeil;  
 Les cheueux bruns, de grande & belle taille.  
 En terre il est, comme au ciel le Soleil;  
 Hardy, vaillant, sage, & preux en bataille,  
 Fort & puissant, qui ne peult auoir peur  
 Que Prince nul, tant soit puissant, l'assaille.  
 Il est bening, doux, humble, en sa grandeur  
 Fort & constant, & plein de patience.  
 Soit en prison, en tristesse, ou malheur,  
 Il ha de Dieu la parfaite science,  
 Que doit auoir vn Roy tout plein de Foy;  
 Bon Iugement, & bonne conscience.  
 De son Dieu garde & l'honneur & la Loy;  
 A ses subiets doux, support & Iustice:

Bref,

Bref, luy seul est bien digne d'estre Roy.  
 Si pour l'enfant esteint, par trop grand vice,  
 A Salomon demanderent les femmes  
 Le Iugement par son Royal office,  
 Vous ne pouez encourir aucun blasme,  
 Quand à ce Roy plus grand, que Salomon,  
 Presenterez la douleur de voz ames.  
 Et s'il luy plaist lire ce long sermon,  
 Il iugera qu'il soustient la plus grande.  
 Aussi l'amour, dont point ne nous blasmon,  
 Dames, le Roy pour Iuge ie demande;  
 Qui iugera en nostre affection  
 L'honneur; aussi à nostre fiction  
 Puniton par honorable amende.  
 Quand ie la veis choisir sy hautement,  
 Crainte me print, en luy disant, vrayment  
 Si deuant l'œil d'un sy parfait esprit  
 Failloit monstrier mon trop mal fait escrit,  
 Vous pourrez bien prendre ailleurs secretaire,  
 J'aymerois mieux me desdire, & me taire:  
 Car d'empescher sa veüe & son bon sens  
 Sur mes beaux faits, iamais ne m'y consens.  
 Les plus parfaits, ou n'y ha que remordre,  
 Liment leurs faits; & les mettent en ordre  
 Premier qu'oser, sans bien les acoustrer,  
 Deuant tel Roy sy sçauant les monstrier,

En craingnant plus de luy le iugement,  
 Que du surplus de tout le firmament.  
 Moy donc, qui suis des escriuans le moindre,  
 Et moins que Rien, ne d'oy ie pas bien craindre  
 Voꝝ bons propos, bien dignes d'estre veuꝝ,  
 Rendre par moy indignes d'estre leuꝝ.  
 Deuant le Roy, ou ne fault presenter  
 Rien, qui son sens ne puisse contenter?  
 Plus le louez, plus de crainte me prend:  
 Car c'est celuy de qui chacun apprend.  
 Qui sçait louer le bien en verité,  
 Et rendre au mal ce, qu'il a merité.  
 Or choisissez vn Iuge tel, que moy.  
 Car s'il failloit monstrier deuant le Roy  
 Vn si tres bas & mal tissu ouurage,  
 Je n'aurois pas d'escrire le courage.  
 Le Roy vrayment,  
 (Dit l'autre après,) i'eusse eslu iustement.  
 Car qui est plus, que luy, parfait amant;  
 Ne qui entend  
 Mieux, qu'il ne fait, ou vraye amour pretend?  
 Il ha aymé sy fort, sy bien, & tant,  
 Qu'il peult entendre  
 Ce, qui en est; & la raison en rendre  
 Par son bon sens, qui à tous peult apprendre.  
 L'amour loyal,

Ferme, & parfait dedens son cœur royal  
 Ha fait son throne & son hault tribunal,  
 Pour iuger tous  
 Les vrays amants, sages, hardis, & doux,  
 Et se moquer des glorieux & foulz;  
 Qui font les braues,  
 Oultrecuidez pensans faire les graues,  
 Puis refusez: bien sots sont les esclaves,  
 Car c'est le rolle,  
 Qu'il fault iouer, ou default la parole,  
 Et le bon sens. Et quelque poure fole,  
 Ou les craindra  
 En brauegeant, ou pour morts les tiendra  
 Ne parlant plus; ce que point n'aviendra  
 A vne sage,  
 Qui prend plaisir d'ouyr vn bon langage,  
 Dit d'vn bon cœur vertueux; d'vn visage  
 Plein d'vne audace,  
 D'vne douceur, & d'vne bonne grace,  
 Qui plaist tousiours à chacun; quoy qu'il face,  
 Celuy aura  
 Du Roy l'honneur: bien choisir le sçaura.  
 Par luy chacun bien recevoir pourra  
 Iuste sentence.  
 Luy seul congnoit l'estre, & la subsistence  
 D'amour, le bien, aussi la penitence,

v s

Qu'il

Qu'il peult donner.

Combien qu'il soit Roy, & puisse ordonner,  
Son cœur humain n'ha craint d'abandonner  
L'autorité

De commander, contre la charité.

Il ayme mieux souffrir l'austerité,

La passion,

Que donne à tous le Dieu d'affection.

Et comme estant d'autre condition,

Veult s'asservir

Par ferme amour, par seur & long servir,

Et par vertus des Dames desservir

Bon traitement,

En desprisant force & commandement.

S'il luy plaisoit, il feroit autrement:

Mais son hault cœur

Ha ioint l'amour, la vertu, & l'honneur,

Quil'ha rendu de cruauté vainqueur.

Parquoy la palme,

Louenge, & gloire, & renommee, & fame,

Luy doit d'amour tout homme & toute femme.

Puis que luy seul

Vous n'acceptez pour Iuge, dont i'ay dueil.

Vous, qui avez fait ce piteux recueil

De nostre histoire,

Vous en avez mieux, qu'un autre, memoire;

Et



Et n'estes pas sans quelque experience,  
 Que c'est d'amour, ie vous en vueil bien croire.  
 Or iugez nous en bonne conscience.  
 Je ne veux point de mon sens abuser,  
 Mes Dames, dis ie, ains tresbien m'excuser,  
 Que ie ne suis pour iuger suffisante;  
 Et aussi peu à escrire duysante  
 Vostre debat : mais desir de sçauoir  
 Tous voz ennuy, ignorant mon pouoir,  
 Me fait soudain, sans y penser, promettre  
 De les escrire, & dens vn liure mettre.  
 Ma foy promise, aussi vostre priere,  
 Meirent ma peur & ma raison derriere.  
 Ceste premiere & trop fole entreprise  
 Veux mettre à fin : mais, s'il vous plaist, reprise  
 Je ne seray de la seconde erreur,  
 Qui doit auoir de la premiere horreur.

Mes cinquante ans, ma vertu affoiblie,  
 Le temps passé, commandent que i oublie,  
 Pour mieux penser à la prochaine mort,  
 Sans auoir plus memoire ny remord,  
 Si en amour ha douleur ou plaisir.  
 Donques vueillez autre iuge choisir,  
 Qui iustement vous puisse satisfaire;  
 Je ne le puis, ny ne le sçauois faire.

La tierce dit; Dames, voicy pitié,  
 Quand celuy seul nous ne pouons auoir,  
 Qui est l'abyme & source de sçauoir,  
 Et qui congnoit la parfaite amytié.  
 Seure ie suis, que plus tost présenté  
 N'eust à ses yeux ce liure pour le lire,  
 Que tout soudain ne nous eust bien sceu dire  
 Qui ha le cœur de douleur plus tenté.  
 Son œil defait toute feintise ruse,  
 Son sens entend la fin de tous propous,  
 Et son cœur sent mieux, qu'en touchant le poulx,  
 Qui ayme, ou non: bref nully ne l'abuse.  
 Si nous perdons de luy le iugement,  
 Et de sa sœur, qui de luy doit tenir,  
 Et ses propos vertueux retenir,  
 Vn autre i'ay en mon entendement.  
 C'est ceste là, qui n'ha gloire petite  
 De nostre temps; mais la plus estimee  
 Est, & la plus parfaitement aymee,  
 Ce que tresbien par ses vertus merite.  
 Si par beauté se congnoissent les femmes,  
 Allez ou sont Dames ou damoyelles,  
 Comme vn Soleil au mylieu des estoilles,  
 Vous la verrez parmy toutes les dames.  
 Si par vertu son nom se doit congnoistre,  
 Voyez ses faits, qui ne sont point cachez;

Tous pleins d'honneur, de nul vice tachez.  
 Vous la verriez dessus toutes paroistre:  
 De ses bienfaits chacun luy rend louenge,  
 Ilz sont congnoz de toutes gens de bien;  
 Pour ses amys elle n'espargne Rien,  
 Et des meschants ennemis ne se venge.  
 Si on congnoit le nom par la fortune,  
 Des biens, d'honneur, de richesse, & faueur,  
 Voyez qui ha de son maistre & seigneur  
 Ce qui luy plaist, sans luy estre importune.  
 Mais tous les biens, qu'elle en peult recevoir,  
 Ne luy sont rien: car seulement heureuse  
 Se tient de voir par amour vertueuse  
 Tenir les cœurs vnis comme on peult voir  
 Les cœurs du plus parfait & plus parfaite  
 Que lon peult voir; en qui Dieu & Nature  
 N'ont Rien obmis, de ce que creature  
 Pour acquerir perfection, souhaite.  
 Acceptez donc, ma dame la Princesse,  
 Qui en vertus & honneur passera  
 La plus parfaite, qui fut, ne qui sera,  
 Ne qui fut onc; à elle ie m'adresse.  
 Elle congnoist que c'est de bien aymer,  
 Le vray amant la tient en son escole;  
 On le peult bien congnoistre à sa parole.  
 Qui tant se doit priser & estimer.

Quand

Quand elle aura veu nostre doux combat,  
 Seure ie suis que sans fauoriser  
 L'une partie, & l'autre despriser,  
 Fera la paix de nostre long debat.  
 Toutes voyans sa bonne election,  
 A la Duchesse, ou gist perfection  
 Le iugement ont remis de leur fait,  
 Et moy voyant que iuge plus parfait  
 Lon ne pourroit en ce monde trouuer,  
 Leur bon aduis vouluz bien approuuer.  
 En leur disant; Possible n'est de mieux,  
 Dames, choisir pour moy dessoubs les cieux.  
 Par son bon sens de Iustice usera,  
 Et sa douceur ma faulte excusera.  
 Et s'il aduient, & que bon il luy semble,  
 Que le propos & l'escriture ensemble,  
 Deuant le Roy puisse estre descouuert,  
 Seure ie suis qu'ayant le liure ouuert,  
 Regardera les poincts, ou le lecteur  
 Se doit monstrier aduocat de l'acteur.  
 Et en louant voz entreprises haultes,  
 Excusera mon ignorance & faultes;  
 Et seruira de douce couuerture  
 Sa grand' bonté à ma poure escriture,  
 Et si pouez croire que sa sentence  
 Telle sera, comme le Roy la pense.

Ainsi

Ainsi pourrez par ce tresseur refuge  
 Avoir le Roy que desirez, pour iuge.  
 Qui sans refus d'un cœur doux & humain  
 Regardera venant de telle main  
 Tout ce discours; qui est digne de luy,  
 Et l'Escriture aura pour son appuy  
 Celle qui peult la defendre de blasme,  
 Et l'excuser comme vne oeuvre de femme.  
 Ainsi pourra couvrir sa charité  
 Deuant les yeux de la severité  
 Du Roy qui fait à tous iugement droit,  
 Ce que i'ay trop failly en chasque endroit.



Lors d'un accord, sur le poinct, nous trouuasmes.  
 Dedens la Coche au logis arriuasmes.  
 La nuit me feit aux trois donner l'adieu  
 Non pour dormir; mais pour trouver un lieu,

Ou sans auoir de nul empeschement,  
 Peusse acquiter ma promesse & serment.  
 Mais en voyant du propos la grandeur,  
 De mon langage & termes la laideur,  
 Honte me fait finer ma mauuaise oeuvre:  
 Mais verité veult que ie la descoeuvre  
 A celle là, que ie prens pour mon ayde,  
 Pour mon secours, & souverain remede.

C'est donc à vous ma cousine & maistresse,  
 Que mon labour & mon honneur i'adresse:  
 Vous requerant comme amye parfaite  
 Que vous teniez ceste oeuvre par moy faite  
 Ainsi que vostre, & ainsi en vsez,  
 Et la monstrez, celez, ou excusez.  
 Faites au Roy entendre la substance,  
 Pour à ces trois donner iuste sentence.  
 Vostre parler luy fera mieux scauoir  
 Tout le discours, que de luy faire voir  
 Ce liure auquel mon escriture efface  
 Tout le plus beau, & la meilleure grace  
 De leurs propos: desquelz i'ay bien suyvie  
 La verité: mais la grace & la vie,  
 Qui est dedens, ie l'ay toute souillee,  
 De fascheux mots empeschee & brouillee.  
 Tant que ie doy en lieu d'augmenter, craindre  
 La grand' valeur du propos faire moindre.

Quand

Quand est de vous, honteuse ie ne suis  
 De vous monstrier le mieux que faire puy.  
 S'il y ha riens digne de moquerie,  
 Moquez vous en, point n'en seray marrie,  
 Car seure suis qu'à vn second ne tiers  
 Ne monstrez ma faulte volontiers.  
 Fors à celuy qui sur tous ha pouoir;  
 Enuers lequel vous ferez tout deuoir  
 De m'excuser, i'en suis bien asseuree.  
 Car ceste Amour en noz cœurs emmuree  
 Soit de monstrier ce liure, ou le cacher,  
 Sera si bien qu'on ne pourra toucher  
 A mon honneur, qu'entre voz mains ie metz;  
 Comme à la Dame en qui, ie vous promet,  
 J'ay mys cœur, corps, amour, entendement;  
 Ou ne verrez iamais nul changement.  
 Parlant de moy oublier ie ne doy,  
 Celles de qui la douleur, ie le croy,  
 Merite bien que vous vueillez entendre  
 Leurs passion: car elles veulent tendre  
 A qui aura de bien aymen l'honneur;  
 Et d'auoir plus dens le cœur de douleur,  
 Ou ceste là qui en suspens demeure  
 Pour vn Amy chassant l'autre à toute heure;  
 Ou ceste là de l'Amy delaissee,  
 Qui de regret importable est pressee;

Ou l'autre qui laisse vn Amy parfait,  
Pour ressembler & en dit, & en fait  
Aux autres deux : & l'union tenir,  
Ou ferme Amour leurs trois cœurs fait vnir.  
Et ceste là se tiendra bienheureuse:  
Que vous direz des trois plus doloieuse;  
Et son malheur à tresgrand bien tiendra,  
Quand sur les deux vostre arrest obtiendra,  
De plus auoir qu'elles d'aspre douleur,  
Ennuuy, torment, desespoir, & malheur.  
Les deux aussi quand iugees seront  
De vostre main, bien s'en contenteront:  
Et ie seray trop plus qu'elles contente,  
Si mon labeur lequel ie vous presente,  
Vous donne autant en lisant de plaisir,  
Qu'en l'escrivant i'en ay eu de desir.  
Or le prenez, & pensez qu'il procede  
De qui le lieu à nulle autre ne cede  
De vous aymer. Et attendant le bien,  
Que Dieu vn iour me donne le moyen  
De vous monstrier par effect ma pensee,  
Je luy requiers qu'ainsi que commencee,  
Il ha en vous fortune si tresbonne,  
Que maintenant, & pour iamais vous donne  
Autant de bien, d'honneur, & de santé,  
Comme il en fault pour estre contenté,

A vostre



*A vostre cœur plein d'Amour & de Foy,  
Et tout autant que i'en desire au Roy.*

F I N.



L' V M B R E.

**A** Mmour en qui vertu est toute enclose,  
Par qui se fait & conduit toute chose,  
Et à qui rend tout cœur obeissance,  
Contre lequel pouoir est impuissance:  
Qui tout mesure & tout prise, & tout nombre,  
Me fait parler, moy qui ne suis qu'une Vmbre  
Pour ceste fois, ce qui m'est permis faire,  
Pour au desir de celuy satisfaire,  
Qui veult sçauoir qui ie suis, & comment  
Avoir ie puis Amour sans sentement.  
Vmbre ie suis de celuy qui m'ha faite,  
Pour n'estre pas sans luy deffait deffait:  
Tant qu'il sera congnu ie le seray,  
Et nulle part ie ne le laisseray.  
Vmbre du grand par lequel ie suis grande,  
Qui se fait craindre à tous ceux qu'il commande:  
C'est le puissant, c'est le beau, c'est le sage,  
Qui n'ha de soy ne semblance n'ymage:  
Car à soy seul non à autre ressemble.

Or sommes nous si fort liez ensemble,  
 Qu'en tous les lieux ou il va ie le suys.  
 Sans moy il n'est, & sans luy ie ne suis.  
 S'il va ie vois, & si tost qu'il s'arreste,  
 Chacun me void de demourer tres preste.  
 Si teste, ou bras, ou piedz il veult mouuoir,  
 Moy comme luy fais tout pareil deuoir.  
 Bref, de son corps il ne fait contenance,  
 Que lon ne voye en moy telle apparence:  
 Tant que lon voit au mouuement commun,  
 Que luy & moy ne pouuons estre qu'un.  
 Si le Soleil le regarde à la face,  
 Garde ie n'ay qu'empeschement luy face,  
 Car pas à pas en me tenant derriere,  
 Suyure le veux comme sa chamberiere:  
 Mais si derriere il vouloit regarder  
 Deuant me tiens, à fin de le garder  
 De se heurter à muraille ou à boys.  
 S'il me fait signe ou des mains, ou des doigts,  
 Et moy à luy : ou si la main me tend,  
 En mesme instant la mienne aussi s'estend.  
 Et quand il tend ses bras pour m'embrasser,  
 Et moy les miens sans m'en pouuoir laisser.  
 Tant suis à luy qu'ou il va ie l'ensuis:  
 Mais quand il vient à moy tousiours le fuis,  
 Sinon que lors que contre vn mur m'aculle

Pour me baiser, car lors ne me reculle.  
 S'il approchoit tout du long de mon corps,  
 Je ne sçay plus que ie deviens alors,  
 Là ie me perds : ô qu'heureuse est la perte,  
 Par laquelle est telle aise recouuerte:  
 Et ne suis riens par ceste charité,  
 Qui met en vn l'vmbre & la verité.  
 Et si sens bien par ceste vnion forte  
 Celuy duquel la semblance ie porte.  
 O que ce m'est grand plaisir de rien estre,  
 Et qu'estre toute à mon amy & maistre.  
 Bien folz sont ceux qui me tiennent perdue,  
 Quand de mon Rien en tous biens suis fondue:  
 Et si ie suis de leurs yeux diuertie,  
 Pour en mon Tout toute estre conuertie,  
 Ce m'est plaisir d'estre Rien estimée  
 D'eux, en estant en mon Tout transformée.  
 Car quand ie suis de leur veüe apperceüe  
 Je ne suis rien, & leur veüe est deceüe:  
 Car ie n'ay corps, ny os, ny nerfs, ny veine,  
 Voix ne propos, & ie suis chose vaine,  
 Onc rien ne puis penser ny estimer.  
 Mais quand celuy que tant ie dois aymen,  
 En s'approchant de moy me met à riens,  
 Alors ie suis remplie de tous biens.  
 S'il s'en eslongne, lors ie poursuis ma queste:

Et toutesfois iamais à ma requeste  
 Je ne l'ay peu ny arrester, ny prendre,  
 Ny quand il vient à moy ie l'ose attendre.  
 Or est ce donc par sa puissante main,  
 Par son bon cœur gracieux & humain,  
 Quand il luy plaist qu'à la fin ou ie tends,  
 Il me remet ou tous cœurs sont contens.  
 Tant qu'il luy plaist devant luy ie demeure,  
 Et pres de luy ie me tiens à toute heure.  
 Veüe ie suis & de nully touchée,  
 Fors quand ie suis toute en luy approchée:  
 Toucher me peult chacun en le touchant.  
 En luy se peult ma parole & mon chant  
 Tresbien ouyr, car de moy vn seul mot  
 Nully n'aura, tant soit il fin ou sot.  
 Hors d'avec luy ne puis voir ny parler,  
 Ne riens penser, fors sans cesse d'aller,  
 Et sans propos poursuyure à retourner  
 Au lieu heureux, ou ie veux seiourner:  
 Car en luy seul ie retrouve ma vie,  
 Qui lors de luy par ennuy m'est ravie.  
 Je ne sens mal si on ne luy en fait,  
 Et si ne sens ne plaisir ne bienfait,  
 Sinon celuy qu'il sent, & n'ay desir,  
 Crainte, travail, ny ioye, ny plaisir,  
 Sinon le sien: son honneur est ma gloire,

De moy ne veux que lon face memoire,  
 S'elle ne sert à fueille ou à couleur,  
 Pour mieux monstrier sa tresgrande valeur.  
 C'est bien raison que chacun s'esmerueille,  
 De moy qui riens à luy ne suis pareille.  
 (Car riens à tout ne scauroit ressembler)  
 Me voir à luy si tresbien assembler,  
 Que mon Rien est par son Tout honoré,  
 Et son Tout est par mon Rien adoré.  
 Je consens donc à mon infirmité,  
 Et à mon rien & mon humilité:  
 Parlant d'amy tant digne d'estre aymé,  
 Estant de tous loué & estimé.  
 O vrais Amans si iamais vous sentistes,  
 Que c'est d'Amour, & si peine vous meistes  
 De paruenir au bien qui est promis,  
 En bien aymant à tous parfaitz Amys:  
 Iugez iamais n'auoir veu Amour tel,  
 Que cestuy cy que voyez immortel:  
 Puis qu'immortel en est le fondement.  
 Iugez aussi & iurez hardiment,  
 Que digne il est & merite à tousiours,  
 D'auoir l'honneur sur tous autres Amours:  
 Laissez moy là toutes histoires, fables,  
 Lesquelles sont feintes, ou veritables:  
 Quoy que ce soit confessez n'auoir leu

*En liure aucun, ne en ce monde veu  
 Amour qui soit semblable à cestuy cy,  
 Ne que louer on peult d'estre sans sy:  
 Comme de moy Vmbre tresinutile,  
 Et qui puys tout par cest amour gentile  
 De mon amy : duquel pour fin ie dis,  
 Que l'union c'est mon vray Paradis.*



L A M O R T E T R E S V R -  
 rection d'Amour.

Vers Alexandrins.

**I'** Ay veu les yeux desquelz Amour cruel tyrant  
 Auoit fait les doux traicts, dont il alloit tirant,  
 Au temps que bien dorez d'un regard gracieux,  
 Doucement les tournant blessoit & terre, & cieux.  
 Or les voy'ie transis comme d'esmail sans vie,  
 N'ayans plus de rien voir ny d'estre veuz enuie.  
 I'ay veu la bouche rouge par laquelle il parloit,  
 Et parole de feu qui sans cesse brusloit,  
 Iadis souloit ietter, par sa douce ouuerture,  
 Qui monstre le tresor du cœur sans couuerture:  
 Or la vóy ie fermee, couurant ses blanches dents,  
 Qui comme vn mur de pierre cachent tout le dedens.  
 I'ay veu les blonds cheueux dont il faisoit la corde

De

De l'arc, ou il n'ha peu trouuer misericorde,  
 Et des plus cresselets faisoit ses rethz & forts,  
 Ou chacun il prenoit, nonobstant ses efforts:  
 Or les voy ie cachez, sans ordre, & non peignez  
 En desdaignant chacun, d'un chacun desdaignez.  
 J'ay veu les tant bien faites, & petites oreilles  
 Ouvertes, cler oyantes, blanches, un peu vermeilles,  
 Sarbatannes d'Amour, pleines de sa leçon,  
 Qui les gardoit d'ouir autre parole ou son:  
 Or les voy ie fermees sans plus ouvrir leur porte  
 Aux chants, ditz, ne propos qui du petit Dieu sorte.  
 J'ay veu les blanches mains, les doigts longs et subtils,  
 Desquelz souloit Amour faire ses fins oustils,  
 Pour arracher les cœurs du plus profond du corps,  
 Les vns mettre captifz, les autres pis que mors:  
 Or les voy ie sans force de tenir n'arracher,  
 Sans estre plus touchees ne pouoir plus toucher.  
 J'ay veu les petis pieds, beaux, legers & penibles,  
 Faisans pour leur Seigneur choses tant impossibles,  
 Que roues de son char tant triomphant estoient,  
 Qui en danses, tournois, & plaisirs le portoient:  
 Or les voy ie impotens sans plus bouger d'un lieu,  
 Sans plus estre marchez, ne marchās pour leur Dieu.  
 J'ay veu le corps parfait & de telle grandeur,  
 Auquel tout le rebours se trouuoit de laideur,  
 Qu'Amour auoit choysi pour sa tresferme tour,

Et son doux Paradis pour eternal seiour:  
 Or les vóy ie changer de nature & de maistre,  
 De vie & de beauté, de sentement & d'estre.  
 Que ferez vous (Amour) quand plus ne pourrez voir  
 Des beaux yeux par lesquels sur tous auez pouoir?  
 Quand ne pouez ouyr de l'oreille fermee,  
 En qui vostre parole fut receüe & aymee?  
 Quand ne pouez parler par ceste bouche close,  
 Par laquelle en parlant vous pouiez toute chose?  
 Quand ne pouez des mains mortes plus tourmenter,  
 Ny assseurer tous ceux qu' auez fait lamenter!  
 Quand ne pouez des pieds vostre char plus tirer,  
 Ne par eux en plaisirs voz seruans attirer?  
 Quand ne pouez au corps qui fut vostre demeure,  
 Le voyant ruyné: plus demeurer vne heure?  
 Mourez donques Amour en celle departie,  
 Ou si viure voulez cherchez autre partie,  
 Dont vous puissiez tirer autant d'honneur & gloire,  
 Et qui de tous les cœurs vous donne la victoire:  
 Comme ha fait ce corps cy cause de tous voz biens,  
 Que vous voyez tout mat & conuerty en riens.  
 Si mieux vous ne trouuez, mourez dedens son cœur:  
 Car de changer en pis vous seroit peu d'honneur.  
 Sepulchre il vous sera, vous relique honorable:  
 Il vous fera honneur, vous le rendrez louable.  
 Et puis quand serez mort, vn bien deuez attendre,  
 Que



Que de vous *Amour mort*, & vostre froide cendre  
Suscitera l'*Amour*, qui tousiours sera vie  
Du mort, duquel par luy sera la mort rauie,  
Et du tout mis à rien, & ou mort ha esté,  
*Amour* viuant sera pour iamais arresté:  
Qui fera voir l'aveugle, & le muet parler,  
Le sourd ouyr trescler, le boiteux droit aller,  
L'imbecile des mains, vser du touchement,  
Et la beauté perie embellir doublement.  
Vertu fortifier sera son fort chasteau,  
Sa demeure à iamais trop plus que deuant beau:  
Iamais ne passera sa force & sa beauté,  
Là l'*Amour* immortel tiendra sa Royauté,  
Sa grandeur, son Empire en monstrant sa puissance,  
Soubs laquelle chacun fera obeissance.  
Mourez donques *Amour*, puis que ne pouez viure,  
En celle qui de vous par *Amour* est deliure,  
Donnez lieu à l'*Amour* de saine affection,  
Qui prend de vostre mort sa generation:  
Et lors *Amour*, d'*Amour* vainqueur de telle sorte,  
Fera viure d'*Amour* l'amye en *Amour* morte.

F I N.





Chanson faite à vne Dame, sur laquelle la  
Royne ha fait la responce suyuate.

**I**E vous supply entendez moy,  
 Sans me donner peine à le dire,  
 Assez voyez en quel esmoy  
 Je suis pour couvrir mon martyre.  
 Helàs, vous n'en faites que rire,  
 Et i'en ay le mal ce pendant;  
 Qui taise son mal & sousspire,  
 Monstre assez qu'il est evident.  
 Vostre œil, & bien bon iugement  
 Oyt aussi bien, que fait l'oreille:  
 Le parler souuent change, & ment;  
 Mon amour est vraye, & pareille,  
 Qui à vous aymer s'appareille:  
 Je le vous monstre, & n'en dy rien:  
 C'est bien cruauté n'ompareille  
 D'ignorer ce, qu'on entend bien.  
 I'ay le mal, vous le congnoissez,  
 Et dissimulez de l'entendre:  
 Combien de iours sont ià passez,  
 Qu'à vous suis, sans m'y vouloir prendre.  
 Si la bouche n'ose entreprendre,  
 Pensez vous le cœur moins surprins?

Qui

Qui est prins avant que se rendre,  
Est rendu avant qu'il soit prins.

Ma peine si bien ne diray,  
Comme elle vous est apparente;  
De rien ne vous aduertiray,  
De quoy vous soyez ignorante.  
Làs, en moy trop experiméte,  
(Et si croy que vous le croyez)  
Que vostre bien mon mal augmente,  
Et ne voy point qu'y pouruoyez.

Parquoy ne croira lon à l'œil,  
Ainsi qu'on fait à la parole,  
Qui couure la ioye, & le dueil  
Comme elle veult iouer son rolle?  
Mais voyez ou le regard vole,  
Et vous congnoistrez que par là  
Ie monstre mieux ce, qui m'affole;  
Que bouche, qui onques parla.

Ce sera donc sans dire mot  
Que seruiray ce, que i'estime:  
Si pour le taire ie suis sot,  
C'est crainte; & amour plus, que crime.  
Mais soit qu'on m'en louë, ou reprime,  
I'aymeray celle à qui ie suis,  
Ma reste y est, comme à la prime,  
Et ie la tiendray si ie puis.

F I N.

## RESPONSE.

**D**E ton œil le regard ie voy,  
 Du mien aussi ie te regarde:  
 Mais du cœur, que lon voit par Foy,  
 Je n'y prens point autrement garde.  
 Il fault premier qu'Amour hazarde  
 Le parler, pour estre entendu.  
 Car d'autant que lon le retarde  
 Mon iugement est suspendu.

Mon œil iuge ce, qu'il peult voir,  
 Et non la pensee couuerte:  
 Car l'œil de mentir fait deuoir,  
 Autant que la parole ouuerte.  
 L'Amour par le regard offerte  
 Peult, comme le parler mentir:  
 Moy, qui n'y cherche gain, ne perte,  
 Ne la veux croire, & moins sentir.

Si ta bouche ne parle mieux  
 Pour auoir de mon cœur victoire,  
 Que le doux regard de tes yeux,  
 Tu n'acquerras grace, ny gloire,  
 En ton Amour me faire croire:  
 Mais pourtant ne me dois blasmer,  
 Si ma pensee, & ma memoire  
 Fuyt ce, qu'elle ne veult aymier.  
 Je ne dois croire la douleur,

Qui

Qui ne m'est monstree, ne dite:  
 L'œil piteux, la palle couleur,  
 A nul iugement ne m'incite.  
 L'amitié semble bien petite,  
 Qui ne chasse crainte dehors:  
 Le parler responce merite,  
 Parle, ie respondray alhors.

Si en me seruant ton mal fais,  
 Sans demander conseil, ny grace,  
 Cherche donc toymesme la paix,  
 Puis qu'Amour ne te sert d'audace.  
 Mais à fin que plus on ne face  
 Poursuite d'un incongnu bien;  
 Autre que toy ha prins la place  
 Du cœur, qui ne peult estre tien.

Je n'ay mys mon cœur qu'en un lieu  
 Si remply de perfection,  
 Qu'il n'y ha nul, que luy, soubs Dieu  
 Digne de mon affection.  
 Contente suis sans passion;  
 Car mon Amour, & sa valeur,  
 Sont de mesme condition,  
 D'une force, & d'une grandeur.

La vertu, qui est fondement  
 De ceste Amour ferme, & honneste,  
 Me la fait monstrier clerement,

Sans

*Sans rougir, ne baisser la teste.  
Assez se sont mys en la queste  
Pour trouuer en mon cœur pitié:  
Mais ie respons à leur requeste,  
Ie n'ay qu'en vn seul amytié.*

*Celuy, que i'ayme, se peult voir  
Par sa vertu tres apparente:  
Ceux, qui de m'aymer font deuoir,  
Lon voit, dont point ne me tourmente,  
Aise n'en suis, ne mal contente,  
Qui le m'a dit, il le cela:  
C'est, dont tout en criant ie chante,  
Voyez qui l'ha, & qui non l'ha.*

F I N.





Les Adieu des Dames de chez la Royne de  
Nauarre, allant en Gascongne, à ma  
Dame la Princesse de Nauarre.

**L** Adieu ne doit se dire tant que l'œil  
Peult voir le bien, qui luy oste son dueil;  
Mais aussi tost que l'œil perd son obiect,  
Le cœur commence à forger tel subiect  
D'aspre douleur, & regret importable,  
Qu'il rend la voix piteuse, & lamentable.  
Dont quand le cry, & pleur ha fait son cours,  
La bouche veult venir à leur secours,  
Donnant raison à l'ennuy par parole,  
En commençant vn sy tresdolent rolle,  
Que nul n'y a (s'il la peult escouter)  
Qui sceust son mal ignorer, ou douter.  
Mais petit est cest apparent regret,  
Le comparant à celuy, qui secret  
Demeure au cœur sans se pouoir monstrier,  
Qui bien souuent le fait d'angoisse oultrier.  
Mais de quoy sert à la personne aymee,  
Ceste douleur dens vn cœur abysmee,  
Si par dehors ne monstre quelque effect  
De ceste Amour, & regret tresparfait:  
Non pour son mal, & ennuy reueler,

Mais pour l'absent regreté consoler?  
 Voila que fait la main servir à l'œuvre,  
 Par qui le dueil tant couuert se desœuvre.  
 Or donques, Main, ton office fault faire,  
 Pour vn petit au regret satisfaire:  
 Car bien souuent la lamentation  
 Mise en escrit, est consolation  
 A qui l'escrit, & à qui le doit lire.  
 Nous escrirons donc à fin de te dire  
 L'adieu, lequel prononcer n'auons peu,  
 Tant que noz yeux ce qui leur plaist, ont veu.  
 Mais maintenant feront nostre harangue,  
 En nous seruant de la plume pour langue,  
 D'encre pour voix, & de papier pour bouche,  
 Te declarant ce, qui au cœur nous touche.

Madame de  
Grantmont.

C'est moy, qui dois de dueil porter baniere:  
 C'est moy Grantmont, qui me metz la premiere,  
 Car mon ennuy toutes les autres passe.  
 Je dy adieu à toy, & à ta grace,  
 Que i'ay lon temps desiree de voir:  
 Et l'ayant veüe, encores plus de voir  
 Fais de t'aymer qui brusle mon desir  
 Iusques à tant, que i'aye le plaisir  
 De te reuoir & telle, & en tel lieu,  
 Que sans cesser i'en fais priere à Dieu.

Moy,



Moy, qui n'ay sceu mes yeux garder de larmes,  
 En te voyant n'ay peu trouver nulz termes  
 Pour dire adieu. Or maintenant le diz,  
 En suppliant le Roy de Paradis,  
 Que cest adieu tourne sans long seiour  
 En tresheureux, & desiré bon iour:  
 En attendant durant cest interualle,  
 Souuienne vous de vostre Seneschalle.

Madame la  
 Seneschalle.

Je te requiers que me vueilles permettre,  
 Que mon Adieu icy ie puisse mettre.  
 A Dieu ie dis celle, dont la presence  
 I'ay desiré depuis la mienne enfance:  
 Et maintenant, que i'ay receu ce bien,  
 Te perds de veüe, & ne sçay pour combien.  
 Car vn Mary ou toy, ou moy prendra,  
 Dont eslongner ta veüe me faudra.  
 Mais i'ay espoir que ceux, qui nous prendront,  
 En liberté plus grande nous rendront  
 De nous reuoir: & quoy qu'il en aduienne,  
 Je te requiers que de moy te souuienne.  
 Car quelque part, que tu ailles, ira  
 Et viue ou morte à iamais t'aymera  
 Ta Catharine, estant d'Aste nommee,  
 Qui de regret est quasi assommee.

Madam. de  
 Grantmont.

Je ne rys plus, ie ne rys plus, ma Dame;

Madame Dar  
 ticaloube.

3 2 Car

Car puis qu'il fault apprendre ceste game  
 De dire Adieu, rien nentens à la note.  
 Mais vn Dieugard dira la Courtebote,  
 Autant riant, quand te pourra reuoir,  
 Que de pleurer maintenant fait deuoir.

Madam. de la  
 Benestaye.

I'ay delaisé pere & frere malade:  
 Mais quand il fault commencer la ballade  
 De dire Adieu, à toy nostre Princesse,  
 Tous les ennuyes dessusdits on prins cesse.  
 Car te disant Adieu, regret me mord,  
 Comme quasi voyant mon frere mort.

Madam. de  
 Clermont.

Icy mettra, sans attendre à demain,  
 Pour dire Adieu Clermont sa triste main:  
 Et à ce Dieu là ie te recommande,  
 Auquel pour toy, & pour moy ie demande,  
 Que dens ton cœur tu ne m'oublies pas:  
 Mais qu'au retour nous dancions les cinq pas.

Madam. du  
 Brueil.

En escoutant celles, qui font leur dueil  
 Il n'en est point, qui soit semblable au Brueil.  
 Car de l'Adieu les tresfortes douleurs  
 M'ont fait venir tant les pasles couleurs,  
 Que ie n'auray couleur, santé, ne ioye,  
 Que saine & belle en bref ne te reuoye.

Moy

Madam. de  
Saint Pather.

Moy Saint Pather mettray en ce lieu cy  
Mon triste Adieu, venant d'un cœur transy;  
De voir en deux ce, qui doit estre en un,  
Dont les corps sont vniz d'un cœur commun.  
Mais attendant que Dieu ses creatures  
Ayt assemblé, feray des confitures  
Des fruitz du lieu, ou celle qui regrette  
L'eslongnement, de bon cœur te souhaite.

Plus i'ay de toy souuent esté battue,  
Plus mon Amour s'esforce, & s'esuertue  
De regreter ceste main, qui me bat:  
Car ce mal là m'estoit plaisant esbat.  
Or Adieu donc, la Main, dont la rigueur  
Je preferois à tout bien, & honneur.

La petite  
Françoisé.

Si ces Adieux font pleurer, qui les oyt  
Ou qui les list, ou sur papier les voit,  
Que feroit lon si i'y mettois les miens?  
Parquoy vault mieux que ie n'escriue riens.  
Mais à celuy, auquel sommes vniz,  
Sans estre plus separez, ny bannis,  
Vois supplier que tant de bien nous face,  
Qu'icy & là demourions en sa grace.

La Royne.

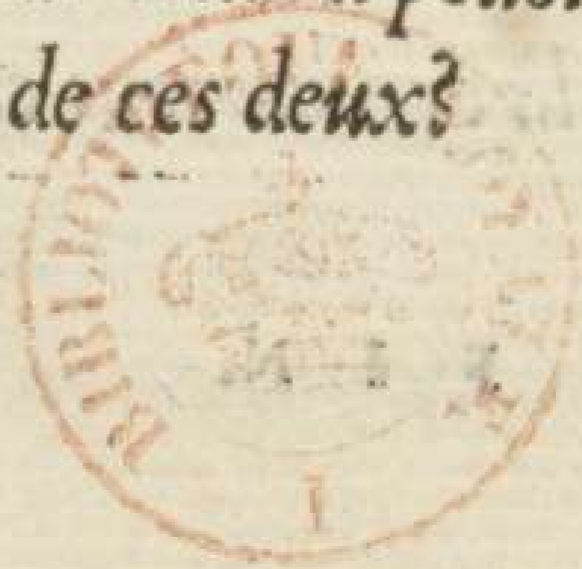
## E N I G M E.

**D**Eux poinçons font vne pippe,  
 Et deux pippes font vn muys,  
 Deux brassées de grosse lippe  
 Font vn bien fascheux ennuy;  
 D'vn roseau vn seul appuy  
 Vault deux saultz en la riuere;  
 Trois pas reculant arriere  
 En poisent quatre en auant;  
 Cent flustes sonnent d'vn vent:  
 Vne eau emplist dix vaisseaux;  
 Vn cuyder d'estre scauant,  
 Vault la teste de six veaux.

## A V T R E.

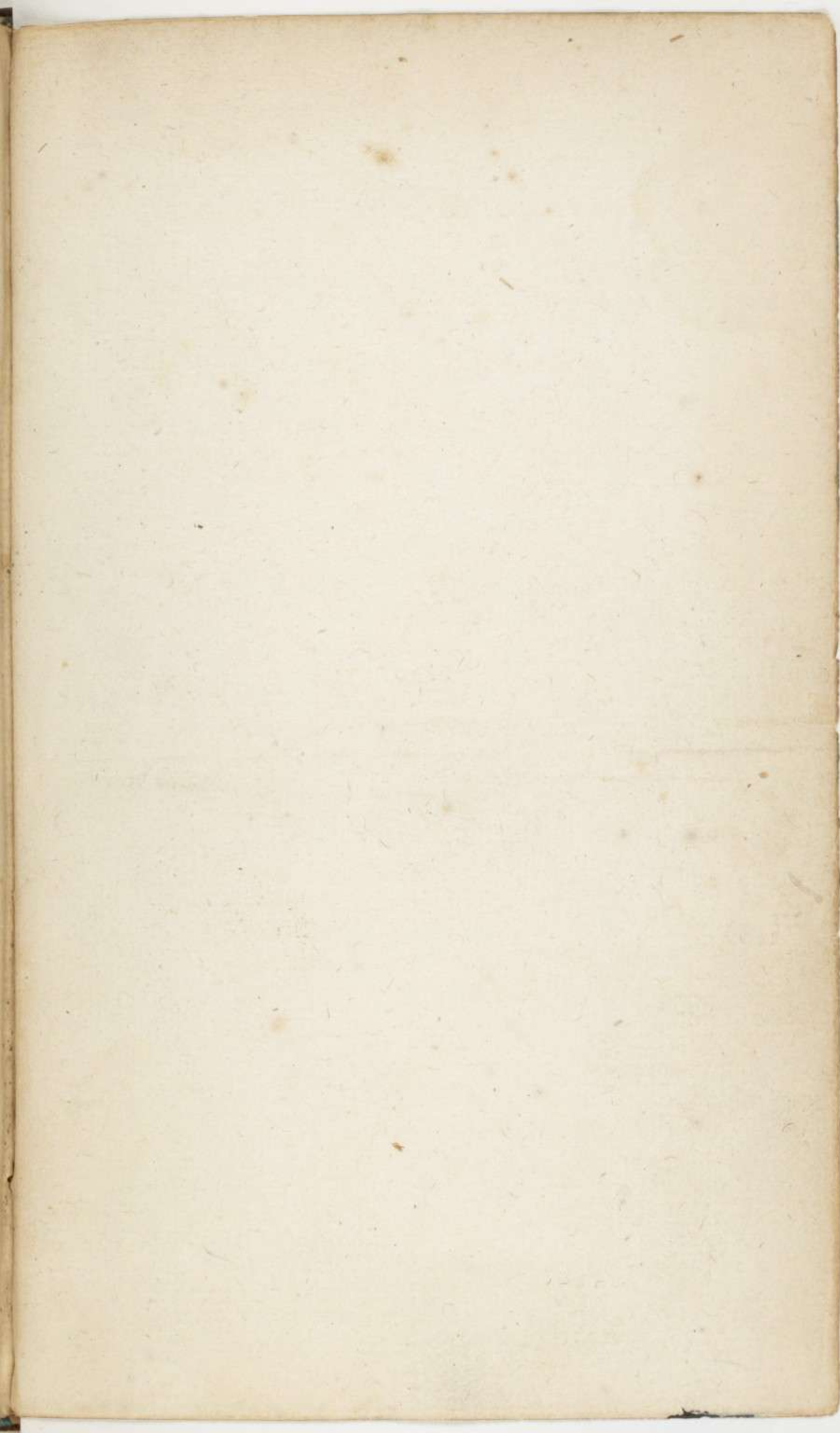
L'vn luy disoit : helàs, ma Damoiselle,  
 Vueillez souffrir que pour seul seruiteur  
 Soye receu : ne me soyez cruelle:  
 Ottroyez moy, sans refuser, cest heur.  
 L'autre disoit : i'ay tell' amour au cœur,  
 Et si feray de seruir tel deuoir,  
 Que non voulant, ie vous feray vouloir  
 Par long seruir en fin ce, que ie veux;  
 Car contre Amour nul cœur n'aura pouoir.  
 Qui dit le mieux, ou le pis de ces deux?

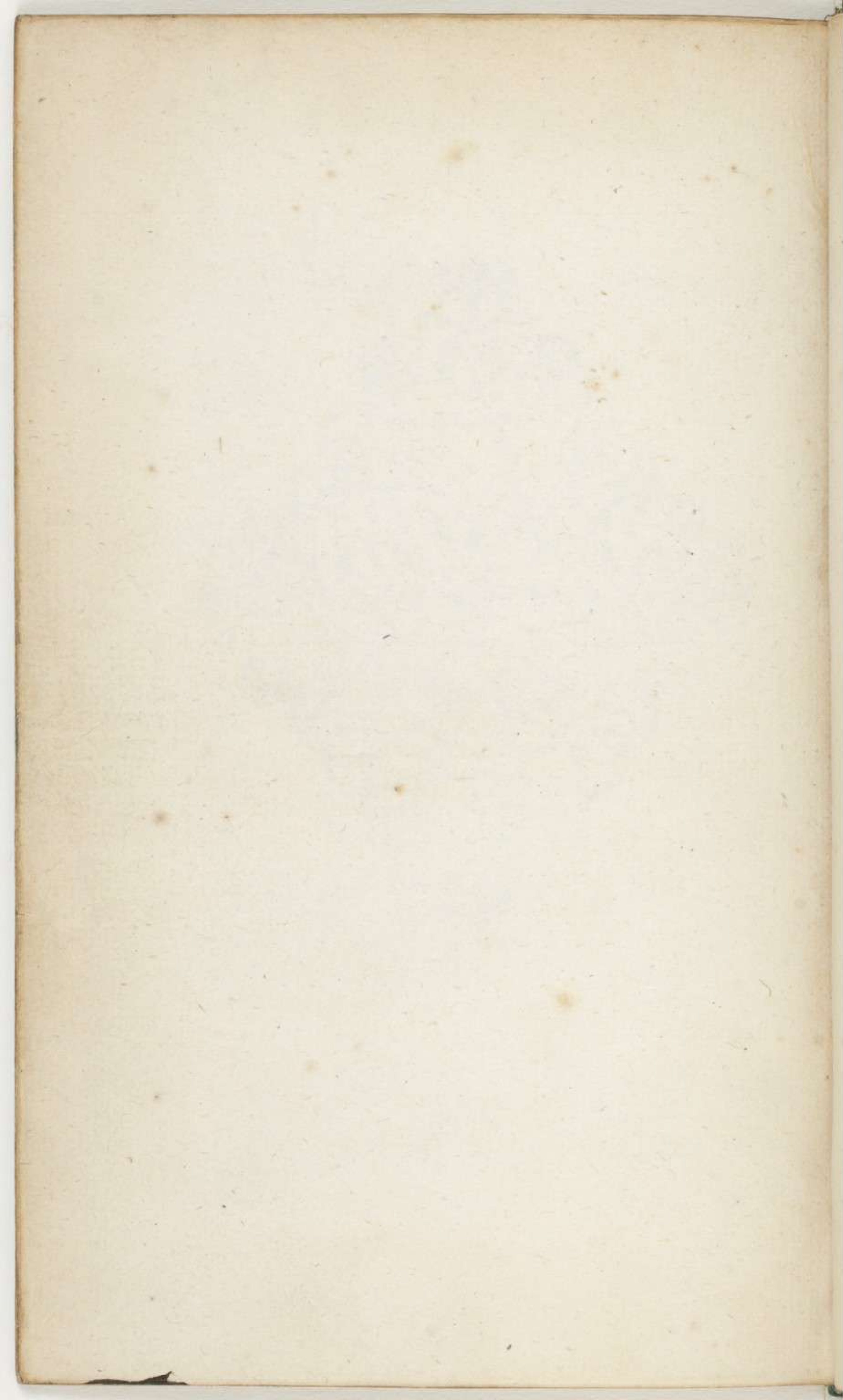
F I N.



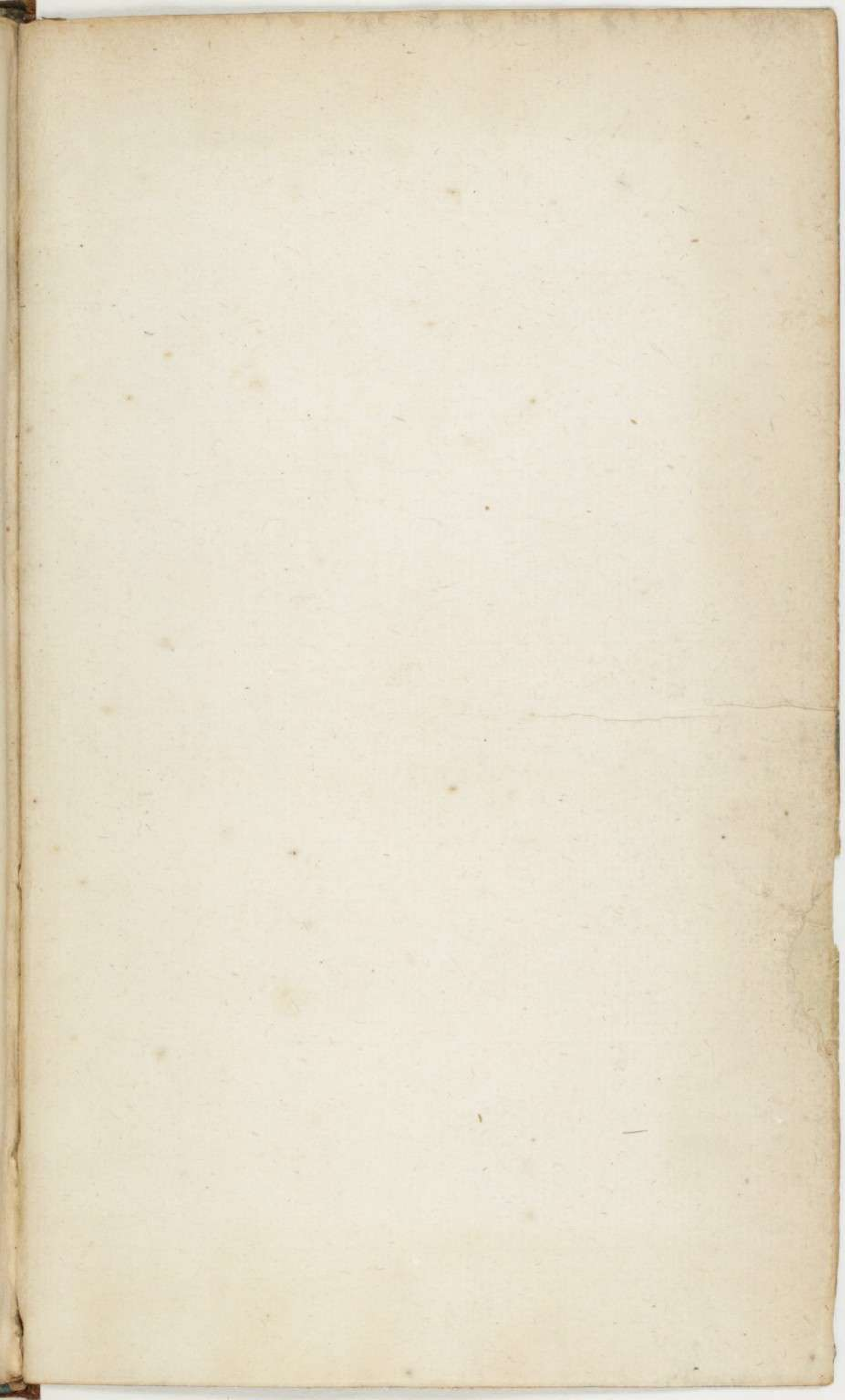




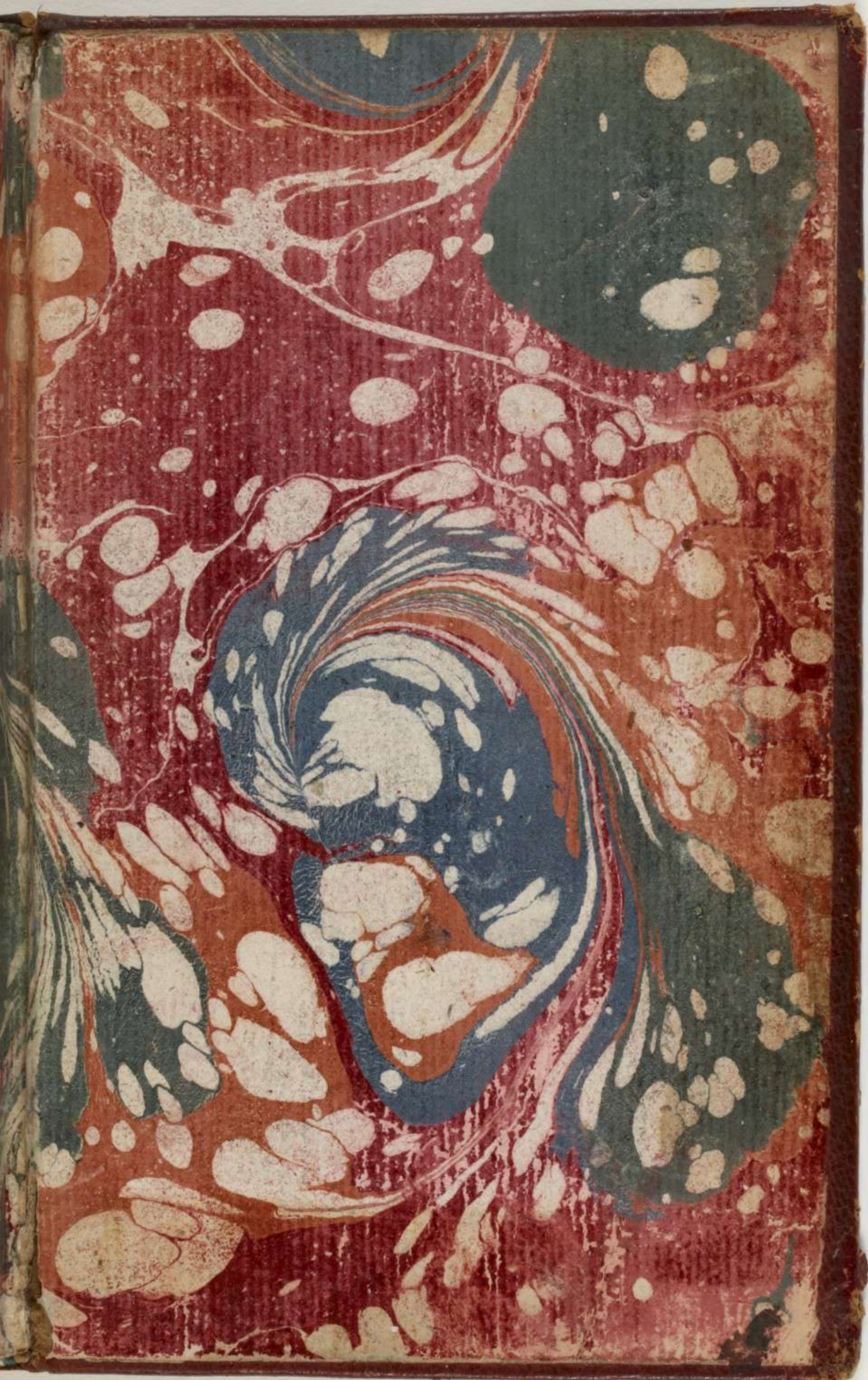


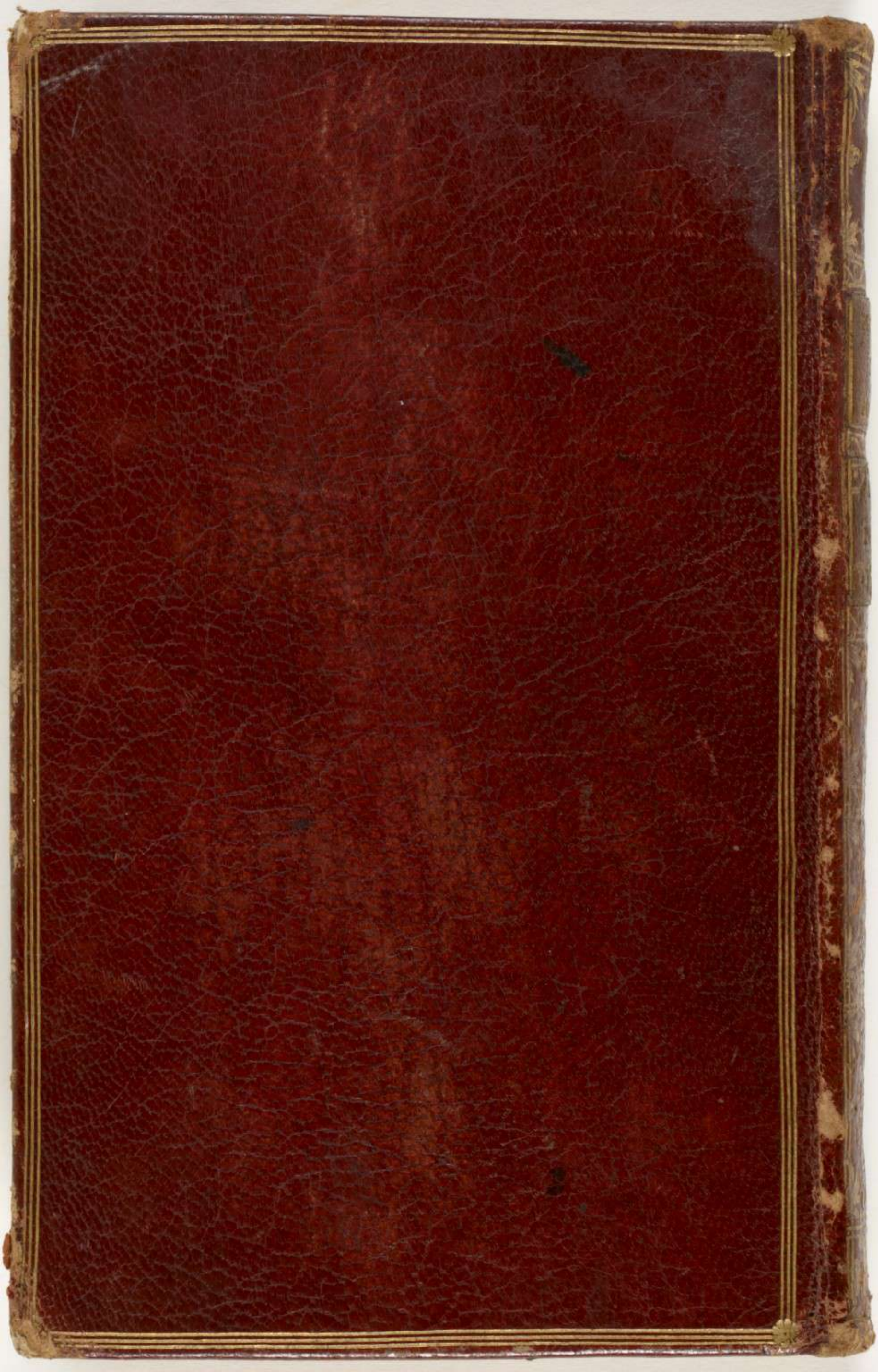














MARGU  
DES  
MARGU

TOM II